





HQ

1121

• A4414

1794

V. 3

SMES









*Femme Africaine. T. III. Sc. I.*

# HISTOIRE DES FEMMES;

DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ

JUSQU' A NOS JOURS,

Avec des Anecdotes curieuses et des détails  
très intéressants, sur leur état civil et poli-  
tique, chez tous les peuples barbares et  
civilisés, anciens et modernes.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

Par le C. CANTWELL.

avec 4 gravures en taille douce.

TOME TROISIEME



A PARIS.

Chez BRIAND, Libraire, Quai des Au-  
gustins N°. 50.

---

1 7 9 4.

LIST

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880



1881

1882

1883

1884

---

# HISTOIRE

## DES FEMMES.

---

### CHAPITRE XVI.

*De la délicatesse et de la chasteté.*

DE toutes les vertus qui font l'ornement du beau sexe , celle dont le charme presque invisible lui assure le plus universellement l'empire des cœurs est cette réserve timide ou modeste que nous appellerons délicatesse. Cette vertu ne peut pas avoir d'existence chez les peuples sauvages qui sont encore dans l'état de barbarie , et elle est considérée comme un manque d'usage et d'éducation chez les nations civilisées qui ont atteint au dernier degré de la politesse.

Quelques faits tirés de l'histoire serviront à éclaircir et à justifier ces observations. Partout où la race humaine n'a d'autre instruction que celle de la nature ; les deux sexes vivent ensemble sans concevoir l'idée de se con-

trains dans leurs paroles ou dans leurs actions. Diodore de Sicile cite , parmi les nations de l'antiquité , les Hylophages et les Ichthiophages , qui couvroient à peine une partie de leur nudité , dont le langage imparfait n'exprimoit qu'un très-petit nombre d'idées , et qui différoit très-peu des autres animaux , dont ils étoient environnés. Nous avons déjà vu que dans les siècles héroïques les Grecs n'avoient pas la moindre notion de délicatesse , et l'on peut en dire autant des Romains dans les commencemens de la république. Tacite nous apprend que chez les anciens Germains les deux sexes couchoient pêle-mêle sur des roseaux ou de la bruyère étendue le long des murs de leurs cabanes. Cet usage se pratique encore chez les Lapons et parmi les paysans de la Norwège , de la Pologne et de la Russie ; on en retrouve même quelques traces dans les montagnes de l'Ecosse et du pays de Galles. Dans la Terre de Feu , dans plusieurs cantons de la côte d'Or , au Brésil et dans beaucoup d'autres pays les habitans vont presque nus et n'attachent aucune espèce de honte à exécuter publiquement toutes les actions dictées par la nature. Les insulaires d'O-

tahiti vont nus ou habillés avec la même indifférence , et ne conçoivent point ce que nous entendons par une parole ou une action indécente. Tel est l'effet du défaut total de culture dont l'excès produit en France et en Italie à-peu-près le même résultat ; la réserve ou la modestie que nous appelons délicatesse y est considérée comme un ridicule impardonnable qui indique le manque d'usage et d'éducation.

La délicatesse du sexe féminin se trouve dans toute sa perfection parmi les peuples à moitié civilisés , ou plutôt un peu au-dessous du degré mitoyen entre la plus grossière rusticité et l'excès de la politesse. Les Japonais sont à peine sortis de leur première barbarie , et Kimpfer a inséré dans leur histoire un fait qui annonce une délicatesse dont les annales de l'univers n'offrent point un second exemple. Une Japonaise étant à table , dans une compagnie nombreuse , fit un effort pour atteindre à quelque chose dont elle avoit besoin , et laissa échapper un vent sonore qui attira l'attention de tous les convives ; ce petit accident , qui ne seroit chez nous que le sujet d'une plaisanterie momentanée , affecta si violemment la dé-

Unquante, que , se levant précipitamment de table , elle se mordit et se déchira les seins avec une si grande fureur qu'elle expira dans cette espèce de frénésie. En Ecosse et dans quelques autres parties de l'Europe , où les habitans sont un peu plus civilisés qu'au Japon , une femme seroit aussi honteuse d'être rencontrée allant soulager des besoins indispensables , que si on la surprenoit dans la posture la plus indécente. En Angleterre la femme ou la fille la plus modeste ne fait point de cérémonie pour demander le lieu où l'on se débarrasse de cette petite infirmité. On prétend qu'à Paris le galant y accompagne souvent sa maîtresse , fait sentinelle à la porte et l'amuse de ses bons mots et de ses protestations d'amour tandis qu'elle fait son opération. Quand il arrive à une Françoise d'être surprise d'un besoin dans sa voiture , quoiqu'en compagnie , elle tire le cordon , descend , se débarrasse et remonte sans être du tout décontenancée ( 1 ). Les Parisiennes et les

---

( 1 ) Il me semble que M. Alexandre donne ici dans un excès qui vise au ridicule. Je voudrois bien le prier de me dire ce qu'il voudroit que fit une femme



femmes de la plupart des grandes villes de France, ne mettent aucune conséquence à parler publiquement de ces petits secrets de situation, dont, par-tout ailleurs, le beau sexe rougiroit de convenir devant un homme. Une jeune demoiselle que son galant invite à danser lui dit, sans hésiter, la raison qui l'en empêche. Les Italiennes sont, à ce que l'on assure, encore moins réservées dans toutes ces occasions que les Françoises. Lorsqu'une nation est parvenue à ce haut degré de politesse et d'usage du monde, qui confond la modestie avec le pédantisme ou la pruderie, la chasteté de ces femmes est dans une situation fort précaire ; car la modestie ou la délicatesse lui sert de sentinelle ;

---

surprise dans sa voiture par un besoin, si ce n'est de descendre et d'aller se soulager ? car, enfin, on ne porte pas ce fardeau aussi longtems que l'on pourroit en avoir envie, et il vaut mieux que l'opération se fasse dehors que dedans le carrosse. Cette sorte de délicatesse est sans contredit du nombre de celles qu'on peut appeler ridicule. Quant à l'espèce d'indifférence avec laquelle beaucoup de femmes parlent tant d'une situation que rien ne nécessite d'avouer, c'est une indécence dont elles feroient très-bien pour leur propre intérêt de se corriger.

et quand la sentinelle de la vertu déserte son poste , la chasteté est fort exposée et très-facile à surprendre.

Ces observations font naître une question fort difficile à résoudre ; la modestie ou la délicatesse du beau sexe est-elle naturelle ou artificielle ? Si elle est naturelle , on devoit la trouver dans toute sa perfection chez les femmes des peuples qui approchent le plus de l'état primitif de la nature ; si elle est artificielle , c'est parmi les nations les plus civilisées qu'on doit la rencontrer. Elle ne paroît cependant appartenir exclusivement ni à l'un ni à l'autre de ces deux situations , quoique les peuples qui habitent la côte de la nouvelle Zelande , soient peut-être les plus sauvages de l'univers ; leurs femmes eurent honte de paroître nues , même de fort loin , devant les Anglois ; et dans l'isle d'Ota-hite , nous avons déjà vu qu'elles n'y mettoient pas la moindre conséquence. Haw-keworth raconte qu'Oberca leur reine , allant avec plusieurs femmes à la rencontre d'un autre chef de l'isle , découvroient d'abord leur tête et ensuite leur corps jusqu'à la ceinture , et il ajoute que les privautés des deux sexes ne sauroient être fort rares

chez un peuple qui , ne concevant pas même l'idée de l'indécence , satisfait tous ses appétits ou ses desirs devant des témoins avec aussi peu de honte que nous en aurions à boire ou manger en compagnie. Nous avons vu qu'en France et en Italie , qu'on regarde comme les pays les plus civilisés de l'Europe , les femmes considèrent le sentiment de la honte comme une foiblesse , et la délicatesse comme un ridicule ( 1 ) ; mais en Chine , le pays le plus civilisé de l'Asie , et qui ne le cède peut-être à cet égard ni à la France ni à l'Italie , leur manière d'agir et de penser paroît tout à fait différente. Il est impossible d'être plus modeste

---

( 1 ) M. Alexandre a bien supposé ce fait , mais il ne l'a point démontré. L'histoire du carrosse ne prouve pas très-certainement un défaut de décence , et il est même ridicule de le prétendre. Quant aux autres , en supposant qu'elles soient arrivées à quelques femmes , il seroit absurde d'en augurer que tel est l'usage général des françoises. Rien n'est assurément plus éloigné de la vérité , et il seroit fâcheux que M. Alexandre fût aussi crédule ou aussi mal informé , relativement aux autres peuples dont il prétend nous tracer les mœurs et le caractère.

qu'une Chinoise dans son maintien, son habillement et sa conversation.

Il résulte nécessairement de ces exemples opposés, l'incertitude de savoir à quoi attribuer la modestie ou la délicatesse des femmes. En considérant toutefois les différens animaux qui sont répandus sur notre globe, un examen suivi avec un peu d'attention nous démontrera que chez toutes les espèces les femelles ont une sorte de réserve ou une timidité qu'on ne trouve point chez les mâles; et on pourroit en conclure que dans toute la création, la nature a universellement répandu cette disposition avec moins de libéralité chez les mâles que chez les femelles. Les observations que nous venons de faire semblent aussi prouver que chez la race humaine, un peu de culture est indispensable pour faire fructifier et perfectionner cette disposition; mais qu'une culture trop compliquée la fait totalement disparaître.

L'histoire nous apprend que dès la plus haute antiquité, les femmes montrèrent une sorte de réserve inconnue à l'autre sexe. Rebecca se couvrit d'un voile lorsqu'elle

approcha pour la première fois d'Isaac, son futur époux. Il paroît même que dans ces tems les prostituées ne se montroient pas ordinairement à découvert. Lorsque Tamar en joua le personnage, elle se couvrit d'un voile; et l'histoire indique qu'il faisoit partie de l'habillement que portoient alors les femmes qui exerçoient cette profession. On trouve dans les fables de l'antiquité un grand nombre d'exemples très-frappans de la délicatesse ou modestie du beau sexe, et entr'autres dans celle de Diane et d'Acteon. — Acteon, fameux chasseur, en parcourant les bois avec sa meute, découvrit Diane avec ses Nymphes, qui se baignoient dans une rivière. Attiré par l'instinct de la nature et de la curiosité, il se glissa doucement à travers les broussailles pour jouir d'un peu plus près de ce spectacle attrayant. La Déesse l'ayant apperçu fut si irritée de son audace, et si confuse de sa nudité, que pour se venger du chasseur imprudent, elle le transforma en cerf, et anima les chiens du malheureux Acteon à poursuivre leur maître qu'ils dévorèrent (1). Outre un très-grand

---

(1.) Cette fable est si universellement connue, que

nombre de fables et d'anecdotes historiques, les poètes de l'antiquité nous représentent rarement en beau le caractère des femmes de leur tems sans l'orner des graces de la délicatesse et de la modestie. On peut en conclure que ces qualités n'ont pas été considérées comme essentielles au beau sexe seulement parmi les nations civilisées, mais que dans tous les tems les hommes les ont estimées et précaunisées. -

Plutarque, dans son traité intitulé : *Les actions des femmes vertueuses*, cite différentes anecdotes qui confirment mon opinion et semblent démontrer que la modestie est un principe inné chez les femmes : la plus frappante est, sans contredit, celle des Milésiennes, parmi lesquelles un grand nombre de jeunes filles, arrivées à l'âge où les passions se font sentir avec violence, se

---

M. Alexandre auroit dû peut-être se dispenser de la raconter ; mais je ne puis m'empêcher d'observer que la vengeance de la déesse est un peu barbare et point du tout probable ; car une belle femme n'est point si irritée d'une curiosité dont toute la gloire lui reste : et la fable nous représente presque toutes les divinités comme très-susceptibles des inclinations de leur sexe.

donnoient la mort pour éviter de succomber aux tentations qui assiégeoient leur vertu (1). On parvint à faire cesser totalement ces suicides , qui devenoient tous les jours plus fréquens en ordonnant d'exposer nuds en

---

( 1 ) Si la modestie est un sentiment inné chez les femmes , il n'est pas moins vrai que l'horreur de la mort et l'amour de l'existence sont aussi fortement empreintes dans leur cœur par la main de la nature , et elle ne leur a pas très-certainement inspiré de violens desirs , pour qu'elles se fassent un mérite d'y résister. La propagation et la conservation des animaux que la nature a créée , ont été sa première vue. Il ne faut ni beaucoup de discernement , ni beaucoup de réflexion , pour appercevoir que ces deux instincts sont les plus violens chez tous les animaux. On ne peut donc pas croire que la modestie ou la chasteté qui pousoit les Milésiennes à s'arracher la vie , leur fût inspirée par la nature ; il me semble au contraire que cette anecdote tend à prouver que cette chasteté étoit un sentiment artificiel inspiré par les mœurs , les coutumes et l'opinion de leurs compatriotes , et que ce sentiment factice l'emportoit , comme on le voit encore souvent de nos jours , sur la loi de la nature. Un homme qui se voit offensé a hasardé sa vie dans un combat pour se venger ; ce n'est pas la nature qui lui dicte cette violence , mais les mœurs et l'opinion de son pays.

plein marché le corps de celles qui auroient mis volontairement fin à leur existence. Les filles convaincues qu'on exposeroit leurs corps à la vue du public , n'attentoient plus à leur vie.

L'inconstance des femmes est généralement suivie de tant de désordres , leur ame devient rapidement si corrompue , quand elles ont renoncé à la chasteté , que la dépravation de leurs mœurs peut être considérée comme une des plus grandes calamités , parce qu'elles parviennent en peu de tems à détruire dans le cœur des hommes tous les sentimens vertueux et toutes les qualités estimables. Aussi voyons-nous que tous les législateurs habiles et sages ont tâché de conserver aux femmes non-seulement la chasteté , mais aussi l'extérieur de la décence et de la modestie. Telles furent , durant quelques tems , les loix des Romains ; et depuis l'époque où cette nation sortit de sa primitive barbarie jusqu'au moment funeste où elle s'appropriâ les trésors et les vices de tout l'univers , les Romaines portèrent au plus haut degré l'amour et la pratique de toutes les vertus. Leur histoire nous présente , durant cette heureuse période , un grand nombre de femmes dont la chasteté ,



la décence et la modestie surpassoient tous les traits de la fable et les chimères de l'imagination. Le sentiment de leur délicatesse étoit si raffiné , qu'elles ne pouvoient pas même supporter l'idée d'une faute secrète et involontaire ; mais comme dans tous les tems l'inconséquence humaine a semblé vouloir se concilier ensemble les idées les plus opposées , nous trouvons chez les femmes de l'antiquité des coutumes très indécentes ; on peut compter dans ce nombre l'usage cité par Moïse , d'exposer aux regards du public des marques qui attestent la virginité d'une nouvelle mariée. Cette publicité indécente se pratiquoit après la consommation du mariage , dans la matinée du lendemain. On peut y comprendre aussi le prix demandé par Saül pour sa fille , lorsqu'il la donna en mariage à David. Ce marché offensoit complètement toutes les idées de décence. Les Grecs , qui traitoient tous les autres peuples de barbares , ne surpassoient pas de beaucoup en délicatesse ceux dont nous venons de parler. Il est assez difficile de décider lesquelles sont les plus indécentes , des comédies d'Euripide ou de celles d'Aristophane. Parmi les Romains , Mar-

tial et même Horace n'étoient guère moins obscènes ; mais ils composoient leurs ouvrages dans un tems où l'aisance de la société avoit banni la délicatesse comme une vertu incommode et ridicule. La loi se conformant au système qui jugeoit la décence inutile , condamnoit alors une femme surprise en adultère à être prostituée en pleine rue à tous les passans qui daigneroient profiter de l'occasion , et on les invitoit par le son d'une cloche à cette cérémonie.

Après avoir renversé l'empire des Romains, les Barbares élevèrent sur ses ruines une institution originairement destinée à défendre et à protéger le beau sexe , cette institution régénéra la délicatesse et ses vertus. Les femmes se montrèrent dignes du respect et de l'amour des hommes ; elles acquirent une dignité et une considération dont aucune autre époque de l'histoire n'offre un second exemple , et qui ne se renouvellera probablement jamais , à moins qu'on ne rétablisse un jour la chevalerie ou quelque autre institution semblable. Les vertus des femmes déclinerent avec la chevalerie ; et les deux sexes , retombés peu à peu dans la barbarie , défigurèrent l'Europe durant plusieurs siècles

par la grossièreté de leurs manières et de leur habillement.

Après avoir présenté à mon lecteur ce petit essai historique sur la délicatesse des anciens et des Européens nos ancêtres , je vi observerai qu'à l'exception de l'Europe et de ses colonies , il n'existe qu'un très-petit nombre de peuples qui considèrent la décence du beau sexe comme une vertu essentielle , ou même comme une qualité estimable. Les mœurs de ces peuples n'offrant point des détails fort intéressans , je tâcherai d'y suppléer par quelques observations sur les différentes méthodes qu'on a inventées pour assurer la chasteté des femmes , dont la délicatesse ou la modestie est en quelque façon la fortification extérieure ou la sentinelle.

Dans tous les pays dont nous avons parcouru l'histoire , à l'exception de la Chine (1), il paroît que les législateurs se sont beaucoup occupés d'arrêter la pratique du vice par la crainte du châtiment , mais qu'ils n'ont

---

(1) Les Chinois ne se bornent pas comme les autres peuples à châtier les vices , ils ont attaché à l'exercice des vertus des récompenses honorifiques et leur en accordent même quelquefois de pécuniaires;

jamais daigné encourager la vertu par de récompenses. On pourroit peut-être expliquer leur conduite en observant que les hommes vicieux sont relativement en petit nombre, et que les châtimens ne sont pas dispendieux ; tandis que les récompenses sont coûteuses , et les gens vertueux en si grand nombre , que l'état le plus riche ne suffiroit pas à récompenser tous ceux qui le méritent : d'ailleurs la vertu trouve en elle-même sa récompense ; elle jouit dans ce monde de sa bonne conscience , et pour l'avenir d'une perspective de félicités inaltérables.

Il n'est donc pas étonnant que les nations civilisées , qui considèrent la chasteté comme une vertu éminente , n'aient jamais institué de récompenses en sa faveur , tandis que presque tous les gouvernemens sages ont puni le vice contraire , avec plus ou moins de rigueur , en proportion de leurs idées d'ordre , de morale et de religion. Les mœurs suppléent chez les peuples civilisés au silence de la loi , et les femmes ne peuvent point y abjurer la chasteté , sans se priver de la société de leur sexe et de tous les individus estimables du nôtre ( 1 ). Elles perdent au par-

---

( 1 ) Dans les pays où cette conduite est com-

dessus toute espérance de former un établissement que la nature et beaucoup d'autres considérations leur font désirer presque universellement. Une fille déshonorée ne trouve guère à se marier qu'à un homme au-dessous de son rang, et court le risque de s'entendre souvent reprocher les fautes de sa jeunesse.

Telle est , chez les nations civilisées , la punition des filles qui manquent de chas-

---

mune , les filles peu délicates ne sont point privées de la société de leur sexe, puisqu'elles trouvent , dans toutes , un grand nombre de compagnes qui ont les mêmes mœurs. Quant à la société des hommes estimables , elles ne la regrettent point , et se consolent au milieu d'une foule d'hommes qu'elles trouvent aimables , les autres les ennuiroient à périr. Quant au mariage , elles ne sont point embarrassées d'en faire un quand il leur plaît , si elles ont de la fortune ; et loin de descendre elles montent toujours , car , en troc de leur fortune , elles veulent un nom , et la plupart réussissent à le porter , sans même s'asservir à changer de conduite après le mariage. Quant aux reproches sur leur vie passée , elles s'en mettent à l'abri , en ne vivant point avec le mari qu'elles achètent ; d'ailleurs elles y seroient peu sensibles , et le mari vénal n'a pas le droit d'en faire. Il s'ensuit que dans ces pays il n'existe point de punitions infligées par les mœurs ou par l'opinion , au défaut de la loi , et que le vice n'a point de privations à craindre.

teté; nous verrons tout à l'heure que tous les peuples civilisés et sauvages ont traité avec beaucoup plus de rigueur les femmes mariées qui commettoient cette faute. On les exposoit non-seulement en public à différentes sortes d'ignominies et d'indignités; mais on leur infligeoit souvent des punitions corporelles et quelquefois la peine capitale. Après s'être convaincus par une longue expérience, que parmi des peuples que l'influence d'un climat brûlant excite irrésistiblement à la volupté, et qui professent une religion dont les préceptes n'imposent point de contraintes aux passions, la crainte de l'ignominie des tortures et de la mort ne suffisoit point pour arrêter l'incontinence; les Orientaux ont eu recours aux cunuques et aux verroux, pour assurer la chasteté de leurs femmes.

On ignore l'époque et le pays où on inventa l'odieuse coutume de mutiler des hommes pour en faire les gardiens non-suspects de la chasteté des femmes. Quelques écrivains ont accusé Sémiramis de cette barbare institution; mais il me semble qu'il n'est pas naturel de l'attribuer à une femme, à qui elle ne pouvoit être personnellement d'au-

cune utilité. Nous en abandonnons l'origine à son obscurité, en nous bornant à observer que tous les peuples de l'Orient se sont flattés que des eunuques, jaloux des plaisirs dont on les avoit privés irrévocablement, feroient tous leurs efforts pour imposer aux autres la même privation, et les ont considérés en conséquence comme les plus sûrs gardiens de la chasteté des femmes, dont ils se réservoient la jouissance. Ce choix n'a point trompé leur attente, car ces monstres humains, dépouillés de tout sentiment de faiblesse ou d'affection pour les femmes, secondent parfaitement la jalousie du maître, dont la fureur est l'unique objet de leur ambition. Ils ne se contentent point d'imposer des privations à leurs prisonnières, mais se plaisent à les traiter en toute occasion avec un excès d'insolence et de brutalité.

Quoique toujours chancelans et sujets à des révolutions fréquentes, les empires et les royaumes de l'Orient ont conservé leurs mœurs et leurs coutumes, qui paroissent aussi immuables que les rochers et les montagnes dont leurs pays sont hérissés. On les voit encore aujourd'hui telles, à-peu-près, qu'elles étoient du tems des patriarches, et

L'institution des eunuques est celle de leurs coutumes , à laquelle les Orientaux paroissent le plus inviolablement attachés. Tous les souverains , les grands et les particuliers qui peuvent subvenir aux frais que ce luxe exige emploient un grand nombre de ces êtres dégradés à inspecter leur haram , et à défendre la chasteté de leurs femmes , non-seulement contre les entreprises des hommes , mais contre les effets des intrigues de l'indocilité et de l'association des recluses soumises à leur odieuse juridiction. Ces précautions ne nous paroîtront pas fort extraordinaires , si nous considérons que ces peuples ne daignent point donner à leurs femmes des principes vertueux ; que rien ne les encourage par conséquent à se défendre ; que les mœurs , l'usage et la privation disposent les hommes à les attaquer toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion , et qu'enfin les femmes , sont vis-à-vis des hommes , à-peu-près comme les moutons d'une bergerie , autour de laquelle on voit roder des loups affamés qui guettent le moment d'enlever une proie. Tandis qu'ils conserveront leur présente constitution , l'usage de faire garder les femmes par des eunuques ne sera pas peut-être aussi



déplacé que nous l'imaginons en Europe ? où les loix et les vertus ont beaucoup plus d'influence.

L'homme a naturellement une forte répugnance à partager avec une autre , ce dont il peut espérer de jouir exclusivement , ou dont la possession lui paroît précieuse. Telle est sans doute l'origine des murs ou des fossés dont on environne les terres des prisons où l'on renferme les femmes et des eunuques qui leur servent de gardiens. L'époque et le pays où les femmes commencèrent à perdre la liberté personnelle présentent la même incertitude que l'institution des eunuques. Il paroît toutefois qu'elles étoient déjà prisonnières du tems des philistins , et même du tems des patriarches. L'histoire nous apprend qu'ils pratiquoient des espèces d'appartemens au fond de leurs tentes , où les hommes et particulièrement les étrangers n'obtenoient jamais la permission d'entrer , dès qu'on en annonçoit un , les femmes faisoient retraite et passoient dans leurs appartemens particuliers (1). Mais quoique les femmes de ces

---

( 1 ). Les rabins qui sont grands amateurs des origines fabuleuses , racontent que Noé pour obéir aux

tems fussent asservies à cette contrainte, on ne peut pas dire cependant qu'elles fussent emprisonnées, car elles travailloient toutes aux champs sans distinction de rang, et alloient puiser de l'eau le soir hors de la ville. Comme on ne dit point qu'elles fussent astreintes à rester habituellement dans les appartemens pratiqués au fond des tentes, on peut présumer qu'elles s'y retiroient plus par décence que par contrainte.

Telle étoit à-peu-près la situation des femmes chez les Israélites, et il ne paroît pas qu'elles fussent alors plus gênées chez les Egyptiens. Nous pourrons en juger par l'histoire de l'épouse de Putiphar, et à une époque moins ancienne par l'histoire de Moïse, que la fille de Pharaon trouva dans les roseaux en allant avec ses suivantes se baigner dans le Nil.

En considérant la pratique presque généralement adoptée par les orientaux d'enfer-

ordres d'Adam, qui lui avoient été transmis, prit le corps de notre premier père, le transporta dans l'arche, où il servit de barrière pour séparer les deux sexes. Telle est, ajoutent-ils, l'origine qui fait encore aujourd'hui renfermer les femmes.

mer rigoureusement leurs femmes; on est naturellement disposé à en attribuer l'origine au sentiment de la jalousie. Mais l'examen des faits semble indiquer au contraire que cet usage a été dicté ou nécessité peut-être par l'expérience des dangers auxquels étoit continuellement exposée la chasteté d'un sexe foible, dans un siècle de violence et de barbarie. Cette réflexion a fait supposer que ce ne fut qu'après le rapt de sa fille par Séchemites, que Jacob se déterminà à renfermer toutes ses femmes et celles qui dépendoient de lui, pour éviter qu'il ne leur arrivât un accident semblable. L'enlèvement d'Io et de Proserpine firent peut-être adopter aux Grecs le même expédient; & des événemens de la même nature peuvent avoir introduit cette coutume chez les autres nations. On ne sait point positivement si le viol de Dina fut la cause originaire qui fit renfermer les femmes, mais il est certain que cette coutume devint peu-à-peu générale chez les Juifs, comme chez leurs voisins. Le roi David tenoit ses femmes recluses, car l'histoire nous apprend qu'elles montèrent sur le faite de la maison pour le voir partir avec son armée lorsqu'il marcha contre son fils

Abraham, et c'est encore aujourd'hui dans le Levant le seul moyen accordé aux femmes pour satisfaire leur curiosité, lorsqu'elles veulent se procurer le spectacle de quelque cérémonie publique ou d'une procession.

Mais quoique dès cette antique époque on renfermât généralement les femmes des souverains, il ne paroît pas que les femmes des particuliers fussent asservies à la même contrainte. Car ce même David envoya chercher ou conduisit l'épouse d'Urie dans sa maison; et malgré l'autorité dont ce monarque étoit revêtu, il n'auroit pas pu exécuter cette entreprise sans causer une émeute ou peut-être une révolte, si la personne des femmes avoient été alors aussi sacrée et aussi inviolable qu'elles le sont aujourd'hui chez les Orientaux. Dans l'histoire de Salomon, nous trouvons des détails qui démontrent clairement que ses femmes étoient renfermées dans un serrail, et celle d'Assuérus nous apprend que son serrail étoit non-seulement construit sur le plan d'une forteresse inabordable, mais qu'il réunissoit tout le luxe et la richesse de la plus voluptueuse sensualité. Il seroit superflu de suivre les progrès de cette coutume jusqu'à des tems plus

plus modernes , puisque tout le monde sait qu'elle fut adoptée universellement par toutes les nations jusqu'à l'époque où les Romains adoptèrent un autre système , et démontrèrent que les femmes pouvoient jouir de la liberté , et pratiquer en même tems toutes les vertus.

## C H A P I T R E X V I I.

*Continuation du même sujet.*

LA cause qui a introduit originairement les mœurs et les coutumes, n'est pas toujours la seule qui contribue à les maintenir ou à les répandre. Les serrails institués pour calmer les terreurs de la jalousie, ou pour mettre les femmes à l'abri de la lubricité d'hommes violens, qui n'avoient rien à redouter des loix, devinrent en peu de tems un article de luxe et d'ostentation. Les monarques et les grands de l'Asie attachoient une partie de leur gloire au nombre des belles femmes qu'ils tenoient renfermées, à-peu-près comme on imagine aujourd'hui en Europe se distinguer par le nombre des valets et la magnificence des équipages; mais ils poussèrent encore plus loin l'extravagance. La liste de leurs femmes servit à augmenter celle de leurs titres; dont les Orientaux sont si excessivement jaloux. Le roi de Bisnagar, entr'autres pompeuses dénominations, s'intitule le mari des mille épouses,

S'il étoit moins conduit par l'orgueil que par la vérité, il se feroit appeler le geolier des mille infortunées.

Ceux qui veulent excuser l'usage des harams ou des serrails, allèguent qu'ils sont moins une prison qu'une retraite où les femmes se mettent volontairement à l'abri de la violence. Mais ces panégyristes sont mal informés des coutumes de l'Orient, et connoissent encore moins les inclinations de la nature ; car comment peut-on supposer que des femmes se renfermeront, resteront volontairement séquestrées des douceurs de la vie sociale, privées du plaisir d'être admirées, et sans autre jouissance que celle de se disputer entre deux cens femmes les bonnes grâces d'un maître peu galant et très-impérieux ? La nature a donné à toutes les créatures humaines un droit égal à la liberté personnelle, et les plus sauvages paroissent en général les plus jalouses de conserver ce privilège. Il est par conséquent très-probable que les femmes employèrent dans les premiers tems tout ce qu'elles possédoient de force et de ruses, pour résister aux tyrans qui voulurent les renfermer ; mais leurs efforts n'ayant pas eu de succès, le

tems consacra l'usage introduit par la contrainte, et donna une apparence de légitimité à une pratique fondée originairement sur l'abus du pouvoir.

En supposant que la jalousie des hommes ait été la source de cet odieux despotisme, un mari n'auroit dû renfermer sa femme que quand il avoit des motifs pour la soupçonner d'inconduite; mais il est également absurde et injuste d'emprisonner toutes les femmes, parce que quelques-unes ont abusé de leur liberté; ou toutes les jeunes filles, parce que quelques-unes ont été victimes de la violence. M. de Montesquieu, pour justifier cette pratique, dit que dans les pays où les femmes sont recluses, l'influence du climat rend celle des passions si irrésistible, que si on leur accordoit la liberté, toute attaque dirigée contre leur chasteté seroit inmanquable; et leur résistance nulle. En admettant la vérité de ce raisonnement, je demande s'il ne seroit pas plus équitable d'enfermer les agresseurs? Mais malgré mon respect pour les opinions de ce grand génie, je n'hésite point à combattre son hypothèse. Cette résistance nulle, et cette attaque inmanquable sont beaucoup moins l'effet du climat



que de la clôture des femmes. Il en arriveroit autant en Laponie, si on y irritoit les desirs des deux sexes, ou si on les tenoit rigoureusement séparés, l'un de l'autre; et cette disposition mutuelle sera inévitablement la même par-tout où la chasteté n'aura d'autre garand, que le manque d'occasion pour la préserver de l'incontinence. Plus les desirs rencontrent d'obstacles, et plus ils font d'efforts pour les vaincre; c'est une vérité universellement sentie de toutes les créatures humaines. Une femme voilée ou masquée excite plus notre attention, parce que l'imagination se peint en beau tout ce qui est caché à la vue, et conçoit les idées les plus extravagantes. Il en est de même des deux sexes strictement séparés l'un de l'autre. Ils s'exagèrent de beaucoup les plaisirs qu'ils pourroient mutuellement se procurer; l'homme qui a rarement dans sa vie l'occasion de se trouver seul avec une femme, ne la laisse pas échapper quand il la rencontre. Lorsqu'au contraire ces occasions sont trop fréquentes, elles perdent beaucoup de leur prix; et la tentation de sa violence. J'alléguerai, à l'appui de cette opinion, les autorités suivantes: un

Chinois, qui a passé récemment quelques années en Angleterre, a avoué que dans les commencemens de son séjour parmi nous, il avoit beaucoup de peine à s'empêcher d'attaquer toutes les femmes avec lesquelles il se trouvoit seul ; et une religieuse échappée d'un couvent a confessé qu'elle s'attendoit à être attaquée par tous les hommes qui pourroient s'en procurer l'occasion ; et que, quoique sans intention de les satisfaire, elle avoit quelquefois été piquée de n'être point mise à l'épreuve.

Comment concevoir qu'en Europe, où l'on ne parle qu'avec le ton de l'indignation de la coutume qu'ont les Orientaux d'enfermer leurs femmes, on contemple néanmoins sans émotion des milliers de vierges annuellement ensevelies contre leur gré dans des monastères ? Comment les habitans de cette partie la plus civilisée de la terre ont-ils la barbarie de forcer ces infortunées à renoncer pour toujours à la société et au plus impérieux instinct de la nature ? La coutume de l'Asie est bien loin d'être aussi absurde ou aussi odieuse ; leurs femmes ne sont point obligées de se parjurer aux pieds des autels ; elles ne

renoncent point à propager leur espèce. En Europe elles font vœu d'être inutiles à la société, et de ne point remplir le but du suprême auteur de la nature. Législateurs, avez-vous pu promulguer ou confirmer des loix barbares qui diminuent le nombre de vos sujets ? Si la voix de l'humanité pouvoit fixer un moment votre attention, vous ne priveriez pas de la liberté pour toujours d'innocentes victimes de l'avarice ou de la superstition. Quel crime ont-elles commis ? pourquoi les enfermer comme des malfaiteurs ? de quel droit les privez-vous d'une liberté qui appartient également à tous les hommes ? Et vous, prêtres indignes de la plus respectable des religions, vous qui prétendez être les interprètes privilégiés de la loi divine, si vous savez par quelle voie le Créateur de l'espèce humaine, en a ordonné la conservation, comment osez-vous nous dire que Dieu défend l'intimité des deux sexes ? La nature, et la raison réclament également contre cette absurdité. Si vous réfléchissiez un instant, vous rougiriez peut-être d'une conduite qui offense Dieu et l'humanité. Mais le temps approche où la raison brisera les liens de l'hypocrisie, et

vengera les droits méconnus de la nature et de la société (1).

---

(1) La prophétie de M. Alexandre vient de s'exécuter en France : les couvens des deux sexes sont détruits ; et c'est peut-être une des opérations de nos législateurs modernes , contre laquelle il y aura le moins de déclamations , quoiqu'ils aient peut-être porté un peu trop loin leur autorité, en annulant des sermens faits en face des autels. Il suffisoit d'empêcher qu'on en fit à l'avenir de semblables. A cet égard , comme à beaucoup d'autres , les réformateurs ont passé les bornes de la prudence, *le mieux* est, dit-on , l'ennemi du *bien* ; et il est bon de calculer, quand on entreprend d'exécuter un changement , les désordres qui peuvent résulter du choc des intérêts ; quand il sont de nature à pouvoir tout culbuter , il faut trouver un expédient pour les prévenir , ou renoncer au changement , et attendre des circonstances plus favorables. Nos états qui se sont déclarés permanens , se comportent comme si tout le pouvoir , la sagesse et le génie des François devoient cesser d'exister à la fin de la présente législature. Tous les grands changemens doivent être préparés de loin , et exécutés peu-à-peu , parce que l'opinion peut seule les rendre durables ; et que l'opinion ne mûrit point dans un jour. Les législatures seront successivement plus éclairées , parce qu'elles auront pour guide l'expérience et les fautes de leurs prédécesseurs ; il valloit mieux leur laisser beaucoup à faire , que de leur donner beaucoup à corriger.

Lorsque chez les nations civilisées qui cultivent les principes de la morale, un homme et une femme contractent l'engagement de vivre ensemble, la probité de cette femme et le respect qu'on lui suppose pour la sainteté de son serment, sont considérés comme des gages suffisans de sa chasteté. Mais l'engagement est réciproque ; au lieu que dans les pays où l'on tient les femmes prisonnières, le contrat passé entre les deux époux, si on peut lui donner cette dénomination, n'est qu'un acte d'autorité du mari et des parens de la future, et purement un acte d'obéissance passive de la part de cette dernière. Le mari ne peut pas par conséquent se flatter quelle soit aussi exacte à remplir cet engagement, que si elle l'avoit contracté volontairement. Convaincu, que forcée de lui abandonner sa personne, elle pourroit bien avoir disposé différemment de son cœur ; il s'assure, autant qu'il lui est possible, la jouissance exclusive de ce dont il a la possession ; mais le moyen dont il se sert est le plus inique et le plus odieux qu'il soit possible d'inventer. En condamnant une femme à une prison perpétuelle, on la suppose évidemment incapable de tout sentiment honnête, et in-

digne de la liberté. On la considère à-peu-près comme un champ qui appartient avec indifférence au premier qui peut s'en assurer la possession en l'environnant d'un mur ou d'un fosse, ou comme un animal sauvage qui appartient au premier qui trouve le moyen de le saisir et de l'enfermer. L'humanité repousse de pareilles idées, lorsque le bon sens n'est point corrompu par l'habitude et par des préjugés absurdes.

En Circassie, en Mingrelie, et dans plusieurs autres pays du Levant, les souverains s'approprient les belles femmes de leurs états, sans égard pour leur rang, et sans s'embarrasser si elles sont ou ne sont pas mariées. Les Grecs et quelques autres provinces paient annuellement au grand-seigneur un tribut de jeunes filles que le sultan renferme dans des appartemens secrets, où elles sont rigoureusement gardées par une troupe d'eunuques. On appelle cette vaste prison le serrail du grand-seigneur. Les jardins sont environnés de hautes murailles et plantés d'arbres touffus qui en dérobent la vue. Les femmes d'estimées aux plaisirs du grand-turc ne sortent jamais de cette triste enceinte; à moins que ce ne soit pour suivre leur maître

à la guerre ou dans quelque autre excursion. On les enferme dans une espèce de boîte bien clôse, que l'on place sur le dos d'un chameau, et elles n'y sont pas moins à l'abri de tous les regards que dans les inaccessibles appartemens du serrail.

A l'imitation du sultan, les particuliers ont aussi dans leurs maisons un pavillon d'estiné à renfermer leurs femmes. On appelle ces pavillons des harams ; ils sont placés, comme chez les anciens Grecs, sur le derrière de la maison, et toutes les fenêtres ont la vue sur le jardin. Les riches musulmans meublent ces harams avec l'élégance la plus recherchée. Les recluses y ont de tout en abondance, et il ne manque à leur bonheur que les plaisirs de la société. Une troupe de jeunes et belles esclaves de leur sexe tâchent de les distraire par des chants, des danses et d'autres amusemens. Elles obtiennent quelquefois la permission de sortir du haram, mais toujours voilées et couvertes d'une longue robe qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds. Une femme de distinction ne paroît jamais dans la rue sans cette robe, qu'on appelle une *forigée*, et elles sont toutes si parfaitement semblables,

qu'il est impossible de distinguer une femme d'une autre. Le plus jaloux des maris ne pourroit point reconnoître son épouse; et ce seroit un crime impardonnable de toucher ou de suivre une femme dans la rue. Cette circonstance semble indiquer que les femmes de Constantinople ne sont point surveillées aussi rigoureusement que quelques voyageurs ont voulu nous le persuader.

Chez les Mogols, lorsque des femmes traversent la ville ou vont à la campagne, on les transporte aussi sur le dos d'un chameau, dans une espèce de fauteuil couvert, où elles sont assises bien enveloppées et environnées d'une troupe d'eunuques armés de façon qu'en rencontrant cette cavalcade, un étranger supposeroit plutôt qu'elle conduit un malfaiteur au supplice que des femmes à la promenade. Dans leurs maisons, les femmes sont toujours couvertes d'un voile de gaze, qu'elles ne quittent jamais en présence d'un homme, à l'exception de leur mari et de leurs très-proches parens. Dans presque toute l'Asie et dans quelques cantons de l'Afrique, on fait aux eunuques qui ont la garde des femmes, une amputation complète, qui les met absolument hors d'état



d'attenter à la virginité de leurs prisonnières. En Espagne, où il y a encore beaucoup de descendans des Africains, presque aussi jaloux que leurs ancêtres, ils ont fait durant plusieurs siècles un usage général de cadénats, placés de manière à cautionner la chasteté du beau sexe. Mais l'insuffisance de cet expédient les a fait recourir à de vieilles gardiennes, dont ils supposoient la fidélité incorruptible, parce qu'elles avoient passé l'âge où le sexe et l'imagination s'allument au flambeau de l'amour. Mais au défaut de sensibilité, les galans tentoient leur avarice, et l'irrésistible argument que contient une bourse d'or imposoit presque toujours silence à leurs scrupules. Les Espagnols, devenus enfin plus sages, ou fatigués de leurs soins inutiles, semblent renoncer aujourd'hui aux moyens de contrainte et ne vouloir plus que la vertu de leurs femmes pour garant de leur chasteté.

En outre des duègnes, des eunuques, des grilles et des verroux, on a fait et on fait encore usage dans quelques pays d'autres expédiens pour conserver la chasteté du beau sexe. M. More rend compte d'une méthode assez singulière, adoptée par les habitans de quelques cantons de l'Afrique intérieure. Ils

construisent avec des écorces d'arbres une espèce de figure d'homme, vêtu d'une longue robe, et portant sur la tête une botte de paille. Dans cette figure, haute d'environ huit à neuf pieds, qu'ils appellent *mumbo jumbo*, on introduit un homme qui la fait marcher et parler comme bon lui semble, ou faire grand bruit quand on veut effrayer les femmes. Les hommes tiennent le *mumbo jumbo* soigneusement caché. Il ne se montre jamais que la nuit. On habitue dès leur jeunesse les filles à croire que *mumbo* n'ignore rien de ce qui se passe, et qu'on ne peut rien lui cacher. On consulte dans toutes les occasions cette figure, qui décide toujours en faveur des hommes. Mais ce n'est pas tout, *mumbo* a le droit d'infliger des châtimens aux femmes, et use sans modération de son privilège, en les condamnant fréquemment à être fustigées. Elles sont prévenues que *mumbo* est particulièrement offensé de tout ce qui blesse la chasteté, qu'il est attentif à cet article et fort exact à punir toutes les fautes de cette nature. Dès que les femmes l'entendent, elles prennent la fuite et tâchent de se cacher; mais les maris les forcent de paroître devant leur juge, de l'écou-

ter respectueusement et de se résigner à tout ce qu'il lui plaît d'ordonner. Il faut que ces femmes soient bien dépourvues d'intelligence et de bon sens, si elles sont la dupe d'un artifice si grossier.

Presque tous les peuples jaloux de la chasteté de leurs femmes ont tâché d'exciter la crainte des coupables et d'engager les autres à persévérer par l'espoir des récompenses. Le législateur des juifs, craignant sans doute que ses loix contre l'impudicité et les châtimens qu'il y avoit annexés ne fussent insuffisans pour arrêter les inclinations vicieuses, inventa un moyen de faire craindre aux femmes la découverte de leur faute; il institua les eaux de jalousie. Un mari qui soupçonnoit sa femme d'infidélité la forçoit de boire de cette eau avec beaucoup de cérémonie, et il passoit pour certain qu'en cas qu'elle fût coupable, son ventre enfleroit d'une manière prodigieuse, et que ses cuisses tomberoient en pourriture. Dans un tems où les femmes croyoient généralement à la vertu des eaux de jalousie, et où les maris avoient toujours le droit d'y recourir, cette épreuve devoit servir plus efficacement que toutes les loix divines et

humaines à arrêter l'incontinence ; elles n'y réussirent toutefois que très - imparfaitement.

Les peuples dont la jalousie est la passion dominante , et qui ne croient pas que les principes , l'espoir des récompenses ou même la crainte des châtimens puissent arrêter l'incontinence , ont inventé des méthodes plus odieuses pour s'assurer de la chasteté du beau sexe , que la vie errante de ces peuples ne leur permet point de renfermer. Dans quelques cantons de l'Arabie , et particulièrement de l'Arabie pétrée , on fait subir aux jeunes filles , dès leur enfance , une opération très-douloureuse , qui rend à un âge plus avancé tout commerce avec l'autre sexe impossible , et lorsqu'on les marie on leur rend la faculté de devenir mères par une seconde opération que la première a rendue indispensable. Les anciens Germains et d'autres peuples du Nord , persuadés que l'habitude de la décence est le meilleur garand de la chasteté , accoutumoient les deux sexes à vivre ensemble , sans se permettre la moindre familiarité. Il étoit rigoureusement défendu aux hommes de poser la main sur une femme ; et pour cette

faute, ils payoient une amende plus ou moins forte, relativement à l'endroit qu'ils avoient eu l'indiscrétion de toucher (1). En Angleterre, on conserva jusque dans le neuvième siècle, des loix à-peu-près semblables.

Il n'est pas médiocrement curieux de considérer les différens moyens dont différens peuples se sont servis pour arriver au même but. Les Polonois emploient, pour préserver la chasteté des jeunes filles, des expédiens presque aussi singuliers, quoiqu'un peu moins humilians que ceux dont je viens de rendre compte. La plupart des paysans attachent des petites sonnettes aux vêtemens de leurs filles, afin que leurs mères ou celles qui leur en tiennent lieu puissent être averties et savoir où elles vont. Ce petit carrillon est destiné à éviter les intrigues et à donner les moyens de découvrir le lieu des rendez-vous. Lorsqu'on ne considère le sexe féminin que comme des instrumens de

---

(1) Dans notre siècle ce moyen ne réussiroit pas, à moins que l'amende ne fût très-considérable. Les hommes riches dépenseroient volontiers leur argent à passer leurs fantaisies, et rien ne seroit à l'abri de leurs mains.

plaisir, ces précautions peuvent être nécessaires ou du moins peu dangereuses pour la paix de la société, ou même des individus. Mais les peuples qui veulent faire de leurs femmes des compagnes et des amies, doivent les traiter d'une manière fort différente. Les grilles, les duègnes et les expédiens odieux dont nous avons parlé ne sont point du tout convenables, parce qu'ils ne tendent qu'à avilir l'ame et à corrompre les mœurs; et quand les femmes ont le cœur gâté, elles ne valent pas la peine qu'on prenne soin de leur personne.

Dans les pays où la religion romaine est établie, on a imaginé de maintenir la chasteté du beau sexe au moyen de la confession auriculaire. Les instituteurs de cette pratique ont pensé sans doute que la modestie ne permettroit jamais à une fille de s'accuser du péché d'incontinence; et que comme il leur étoit défendu sous peine de damnation éternelle de cacher la moindre faute à leur confesseur, elles s'abstiendroient probablement de commettre ce crime. Mais quoique ce plan soit très-bien raisonné, l'expérience n'en a pas moins démontré l'insuffisance et cette barrière de plus à franchir

n'a point empêché le beau sexe des pays catholiques d'être tout aussi peu chastes que les femmes dont la religion ne commande point la confession auriculaire.

Comme la timidité est une des qualités particulières au caractère des femmes , on a réussi assez généralement à leur en imposer par la crainte de l'infamie. Les loix civiles et les institutions religieuses ont adopté cette méthode avec le même succès. Chez les peuples civilisés , le mépris public est une des punitions que les femmes redoutent davantage ; et on peut le considérer par conséquent comme le plus ferme appui de leur chasteté. On en pourra juger par la conduite que tint le beau sexe de l'Islande lorsque le législateur de leur pays abrogea la honte de l'incontinence , dans des circonstances dont je vais rendre compte. En 1707, une épidémie enleva une grande partie des habitans de l'Islande ; et dans l'espérance de la repeupler d'une manière plus expéditive que le cours ordinaire des générations , le Roi de Dannemarc autorisa par une loi toutes les jeunes Islandoises à procréer chacune six bâtards , sans qu'il pût en résulter un reproche ou une tache sur leur

réputation. Cet expédient eut un plein succès, et cette jeunesse travailla si courageusement à la propagation, qu'on fut bientôt obligé d'annuler la loi, de peur que les habitans de l'Islande ne devinssent beaucoup trop nombreux, et que les loix et les coutumes ne se trouvassent insuffisantes pour rétablir le sentiment de honte attaché précédemment à l'incontinence. Je pourrois présenter à mon lecteur des preuves qui attestent encore plus évidemment que la honte ou le blâme public est le plus puissant soutien de la chasteté du beau sexe ; mais je me contenterai d'en produire une qui équivaut à une démonstration. Les peuples qui n'attachent de honte à aucune action de la vie n'ont pas la moindre notion de chasteté ; et cette vertu ne fleurit ailleurs qu'en proportion de l'infamie que l'opinion attache aux vices opposés.

Mais le mépris public n'est pas le seul expédient qui sert en Europe à préserver les femmes de l'incontinence. La voix de la religion, celle de la politique et de l'honneur ne sont pas moins puissantes ; la religion présente d'une main les plus glorieuses récompenses, et de l'autre menace d'une éter-



nité de châtimens. La politique fait apper-  
 cevoir que la chasteté des femmes est né-  
 cessaire à l'ordre , à la paix et au bonheur  
 de la société , et que les plus affreux dé-  
 sordres sont la suite inévitable de leur in-  
 continence. La voix de l'honneur se fait en-  
 tendre à son tour ; elle leur répète sans cesse  
 quelles ne peuvent obtenir le respect et  
 l'estime du public , qu'au moyen d'une con-  
 duite régulière et décente , et que les vices  
 contraires les couvriroient d'une infamie qui  
 s'étendrait jusque sur leur famille et sur  
 leur postérité. Après avoir imposé aux fem-  
 mes le frein de la honte , la crainte d'être  
 bannies de la société et privées sans retour  
 de l'espoir de faire un mariage convenable  
 à leur rang ; après les avoir encouragées à  
 la pratique des vertus par des motifs de  
 religion , d'honneur et de politique , nous  
 les laissons maîtresses de leur conduite , dès  
 qu'elles ont atteint l'âge de discrétion ; et  
 l'expérience a démontré que cette méthode  
 est fort supérieure à l'usage des duègnes ,  
 des ennuques , des verroux et de tous les  
 odieux expédiens que différens peuples ont  
 inventés , parce qu'ils n'avoient pas le bon  
 sens de sentir que c'étoit beaucoup moins

le corps que les passions qu'il faut enchaîner. En formant les principes d'une seule génération, les hommes se sont débarrassés du soin de veiller sur les autres; les femmes qui ont acquis l'âge d'expérience dirigent la conduite de leurs filles et leur font éviter les écueils qui menacent l'innocence; jusqu'au moment où elles deviennent mères à leur tour et rendent à leurs enfans les soins qu'on a pris d'elles.

Rien ne distingue plus parfaitement les peuples qui habitent au nord de ce globe de ceux qui sont fixés vers le midi; que les méthodes opposées qu'ils emploient pour conserver la chasteté du beau sexe. Les peuples méridionaux; exclusivement occupés de mettre le corps des femmes hors de toute atteinte, ne leur donnent, ni principes, ni instructions. Dans le Nord, on n'impose aucune contrainte sur le corps des femmes, mais on s'efforce de leur former le cœur et l'esprit afin qu'elles puissent se garantir elles-mêmes; et il est remarquable qu'on trouve la même différence dans les préceptes de la religion. Celles du midi ne parlent ni de peines, ni de récompenses pour retenir le vice et encourager la vertu, tandis que

tous les systèmes religieux du Nord présentent les préceptes les plus positifs contre l'incontinence des femmes , et menacent leur désobéissance de châtimens éternels. Le mahométisme, qui est un composé des doctrines religieuses des deux hémisphères , ne menace les femmes coupables d'incontinence , ni de l'enfer , ni d'aucunes peines après la mort ; on ne leur apprend à redouter que la colère et la vengeance de leur mari. L'edda , ou le livre sacré des anciens Scandinaves , annonce au contraire que les femmes qui manquent à la chasteté souffriront après leur mort le plus affreux supplice. „ Elle seront , dit leur prophète , enfermées „ dans un lieu où les rayons du soleil ne „ pénétrèrent jamais ; une pluie de poisons y „ tombe sans cesse , et un dragon noir les dé- „ vorera éternellement „. Mais ce n'est pas seulement dans les préceptes de leur religion que l'on trouve cet esprit ; les loix de presque tous les peuples du nord annoncent la même intention. Peu satisfaits de mettre en sûreté la chasteté de leurs femmes , ils pros- crivoient sévèrement tout ce qui pouvoit faire naître des idées indécentes.

Il seroit trop long de citer les loix qui

ont le même but chez les nations civilisées ; j'observerai seulement qu'elles ont toutes établi des réglemens qui infligent à ceux qui insultent les femmes des amendes pécuniaires , des punitions corporelles et quelquefois la peine de mort. Nous n'imaginons pas qu'il soit nécessaire de passer en revue devant nos lecteurs femelles les préceptes de la religion chrétienne , qui proscrivent et menacent de punir l'incontinence : ces principes leur sont sans doute très-familiers , et la plupart d'entr'elles sont très-exactes à les observer. Il seroit par conséquent inutile que j'entreprisse de leur faire sentir l'importance de la chasteté que toutes les loix divines et humaines recommandent également , et que toutes les nations ont tâché de conserver au beau sexe , dont cette vertu fait l'ornement principal.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Opinions de différentes nations , relativement aux femmes.*

LES naturalistes ont, avec beaucoup d'apparence de raison, distingué dans le genre humain plusieurs races ou espèces différentes l'une de l'autre, par la conformation corporelle dont l'habitude ou le climat ne peuvent pas être la cause, et par les facultés intellectuelles dont la différence est presque aussi sensible que celles de la conformation. Chacune de ces races ou espèces est encore divisée, comme tous les animaux, en deux sexes, dont les sentimens et les facultés paroissent adaptés au plan général de la nature ou de la providence. Jusque-là les distinctions sont très-faciles à constater; mais les hommes ont prétendu qu'il en existoit d'autres, et que leur sexe avoit autant de supériorité sur l'autre par les qualités de l'ame, que par la force du corps. Je n'aperçois pas sur quoi ils peuvent raisonnablement fonder cette prétention; car quoique

dans toute la nature animée les mâles des différentes espèces aient sur leurs femelles l'avantage de la force du corps, on n'a rien apperçu jusqu'ici qui annonce une supériorité dans les facultés intellectuelles, ou qui indique une prétention de cette espèce parmi les mâles des autres animaux. Comme elle est, toutefois depuis très-longtems le sujet d'une contestation entre les deux sexes de l'espèce humaine, je vais tracer en peu de mots l'histoire de cette contestation et des opinions que les différens peuples ont successivement adopté relativement aux femmes.

Je n'entreprendrai point de décider si dans la vie civile, l'arrogance naturelle aux mâles, ou l'orgueil fondé sur l'acquisition de connoissances un peu plus étendues, ne sont pas les seuls fondemens de cette prétendue supériorité. Chez les peuples sauvages on peut aisément l'expliquer par des principes différens. Nous avons précédemment observé que ces peuples n'estiment rien autant que la force du corps, et il est assez naturel qu'ils fassent peu de cas des femmes qui sont en général privées de cet avantage. On a fait fort légèrement une transition des fa-

cultés du corps à celle de l'esprit ; et on a supposé des bornes très-étroites à l'étendue des facultés intellectuelles du beau sexe , que nous privons de l'occasion de les étendre. Nous avons imputé à la nature une infériorité qui ne résulte que des circonstances , et traité en conséquence très-injustement les femmes comme des êtres d'un ordre inférieur ; mais parmi les peuples sauvages , la différence de la force du corps entre les deux sexes est beaucoup moins sensible que chez les nations civilisées. Le Capitaine Wallis raconte qu'Obereah , la reine d'Otaheite , en le conduisant à sa maison , le souleva de terre pour passer un mauvais pas , avec autant de facilité que le capitaine en auroit eu à porter un enfant dans ses bras. On peut supposer que la différence relative aux facultés intellectuelles est encore moins sensible , et que s'il en existe , elle provient moins de la nature que du manque d'exercice.

Je n'assurerai point que la cause dont je viens de rendre compte soient les seules auxquelles on attribue la supériorité du sexe masculin ; mais il est certain que quelle qu'en soit l'origine , elle a été adoptée si générale-

ment, qu'on peut la considérer comme une maxime universellement reçue de toutes les nations, à l'exception des Egyptiens et de quelques peuples qui adoptèrent leurs mœurs et leurs coutumes. Chez la plupart des peuples de l'antiquité on achetoit et vendoit les femmes; les hommes se les prêtoient ou les louoient à prix d'argent, et en usoient dans toutes les occasions comme d'une propriété dont ils étoient maîtres absolus de disposer à leur fantaisie. On ne peut pas douter que les hommes n'eussent des opinions analogues à cette conduite tyrannique.

Les hommes sont les seuls mâles qui aient entrepris d'imposer à leurs femelles ce despotisme dédaigneux. On ne peut pas dire qu'ils y aient été autorisés par l'exemple; car, il ne paroît pas que les mâles des autres animaux prétendent commander habituellement aux femelles de leur espèce; et à l'exception de la force du corps, rien n'annonce qu'ils aient sur elles aucune sorte d'avantage ou de supériorité. Les femelles des animaux de proie ne sont pas moins habiles à découvrir et surprendre l'animal timide qui leur sert de pâture. Les chevaux ne courent pas avec plus de rapidité que



les juments, ni les levriers que leurs femelles. Celles de l'espèce emplumée annoncent beaucoup plus d'instinct que leurs mâles, particulièrement à élever et soigner leurs petits. Je n'apperois pas en quoi consiste la supériorité dont nous nous flattons; et si nous examinions nos prétentions avec impartialité, nous serions peut-être forcés de convenir que pour tout autre avantage que celui de la force du corps, elles sont complètement absurdes; mais l'amour-propre nous abuse, et nous n'examinons point cette question sans partialité. Une prédilection pour les objets de nos études ou de nos occupations nous dispose à dédaigner tout ce qui leur est étranger, quoiqu'au moins aussi utile. Nous admirons les talens militaires d'un général, l'éloquence d'un orateur et la politique d'un habile ministre; mais nous comptons pour rien les qualités aimables du beau sexe, dont la vivacité répand le plaisir et la gaieté. Nous ne considérons point ce qui leur en coûte pour produire et élever la génération qui nous remplace, et nous ne sommes frappés ni de leur courage, ni de leur patience. Ces occupations sont toutefois plus utiles que les ravages de la guerre, et

méritent même la préférence sur les spéculations des despotes et des philosophes.

Mais considérons cette soi-disante prééminence des hommes avec un peu plus d'attention, et nous appercevrons qu'elle est bien plus l'effet de l'art que l'ouvrage de la nature ; chez les peuples sauvages, où les deux sexes sont également privés de toute instruction, les femmes ne cèdent point aux hommes pour l'intelligence, et leur sont à peine inférieures pour la force du corps. Ce sujet est toutefois fort difficile à bien traiter. Pour connoître avec précision les penchans et les facultés des femmes, il faudroit appartenir à leur sexe ; pour juger les hommes, il faut être homme ; et il faudroit n'être ni homme ni femme pour les comparer impartialement.

Si dans cet examen nous considérons l'homme dans l'état de société civile, ou formé par l'art et rectifié par l'éducation, il se couvre d'un masque qui déguise la nature, nous tomberons nécessairement dans l'erreur et dans l'absurdité. Il faut donc prendre l'homme dans l'état qui approche le plus de la nature, et nous y verrons les femmes supporter aussi patiemment que lui, la faim, la

soif et la fatigue. Nous appercevrons que dans les climats rigoureux où on les accoutume de bonne heure aux travaux et à la dure, leurs corps deviennent presque aussi robustes que ceux des hommes, et qu'elles ne leur cèdent ni en adresse ni en agilité. Dans presque tous ces pays sauvages, les hommes vivent de la chasse et de la pêche, dont ils font leur unique occupation. En considérant les matériaux dont ils se servent, on sera forcé de convenir qu'ils sont loin de manquer d'intelligence. J'en citerai pour preuve les filets que nos derniers navigateurs ont vus chez les insulaires de la mer du Sud, et qui sont, disent-ils, plus grands et plus commodes que ceux dont nous faisons usage en Europe. Leurs hameçons sont faits de coquillages et d'autres matières, dont un ouvrier d'Europe ne sauroit tirer aucun parti. Ces peuples ne sont pas moins adroits à tendre des pièges aux animaux sauvages, qu'il ne leur seroit pas possible de détruire autrement. On peut aussi considérer comme une preuve d'intelligence leur adresse à découvrir les traces de ces animaux ou des ennemis qu'ils poursuivent, et à reconnoître leur chemin à travers des déserts et des vastes forêts.

Mais toute leur sagacité s'applique exclusivement à la chasse , à la pêche et à la guerre ; tel est le cercle borné dans lequel ils exercent leur imagination. La plupart n'ont pas même pensé à construire une cabane pour se mettre à l'abri des rigueurs de la saison , ni à couvrir leur corps de quelques vêtemens , ou mettre en réserve une partie de leurs provisions , lorsqu'ils en ont une abondance.

Tels sont les hommes dans la vie sauvage ; en examinant la conduite et les occupations de leurs femmes , nous verrons qu'elles n'ont pas moins d'adresse et d'intelligence. Quelques-unes ont porté l'art de la teinture à un très-haut degré de perfection. D'autres viennent à bout de fabriquer des ornemens et des colifichets avec des matériaux , dont le plus adroit de nos ouvriers ne pourroit faire aucun usage. Leur méthode d'élever les enfans est par-tout plus conforme à la nature que celle des nations civilisées , et mérite par conséquent la préférence. Mais c'est aussi là que se borne l'étendue de leur imagination , dont les limites sont toujours les mêmes depuis un tems immémorial.

En comparant le résultat des facultés cor-

ponelles et intellectuelles des deux sexes dans la vie sauvage, la différence paroîtra beaucoup moins considérable qu'au premier coup-d'œil. Quoiqu'à la pêche, à la chasse et dans leurs excursions guerrières, les hommes fassent preuve d'adresse et d'intelligence, leur imagination n'a cependant rien perfectionné; ils en sont au même point de père en fils depuis des siècles, et ne semblent pas même supposer qu'il soit possible de mieux faire. La teinture et la fabrication des colifichets, dont les femmes s'occupent, annoncent de l'intelligence; mais elles exécutent depuis un tems immémorial ces opérations littéralement comme leurs ancêtres, et leur économie domestique est encore celle du tems des patriarches.

Lorsqu'après avoir considéré le genre humain dans la vie sauvage, on examine la part que chacun des deux sexes a eue aux progrès qui tendent à civiliser les sociétés, il paroît qu'ils ont contribué dans leur sphère à peu-près également à cette heureuse métamorphose. Les Egyptiens attribuèrent à Isis la découverte d'une infinité de recettes médicales; et la déclarèrent la déesse de la santé. Toute l'antiquité atteste que nous de-

vons aux femmes l'art de filer , et c'est sans contredit une des plus utiles inventions qu'on ait encore imaginées. Les Juifs en font honneur à Naamah , fille de Lamech ; les Egyptiens à Isis , et les Chinois à l'épouse de l'empereur Yao. Les fables et les traditions de presque tous les peuples s'accordent à attribuer aux femmes la découverte de cet art et de celui de la couture , qui n'est pas moins utile. Les Lydiens en rendoient grâce à Arachné , les Grecs à Minerve , les anciens Péruviens à Mama - Oella , épouse de l'empereur Manco - Capac leur premier souverain , et les Romains prétendoient que leurs femmes avoient inventé non-seulement l'art de filer et de coudre , mais même celui de tisser : ces opérations et beaucoup d'autres de la même espèce , dont le génie des femmes a fait présent à la société , ne le cèdent pas très-certainement pour l'utilité générale aux inventions qui inspirent tant d'orgueil au sexe masculin.

En parcourant les vastes continens de l'Afrique et de l'Amérique , où tous les travaux et toutes les occupations sont le partage des femmes , hors la chasse et la pêche , nous appercevons les pâturages , l'agriculture et

quelques autres arts indispensables aux commodités de la vie , aussi grossièrement cultivés que dans le siècle d'Homère. On n'y a pas la moindre notion des sciences, et l'économie domestique est très imparfaitement connue. Tel est en général le misérable état du pays où l'on charge les femmes de tout faire ; mais on ne peut pas conclure l'infériorité de leur sexe ou de leur génie , parce qu'elles remplissent mal une tâche que la nature ne paroît pas leur avoir destinée , et pour laquelle le beau sexe n'a par conséquent ni talens ni habileté. Nous pourrions tout aussi raisonnablement faire aux hommes un reproche de n'avoir pas perfectionné la filature et la méthode d'allaiter les enfans , qu'aux femmes de n'avoir pas fait de grands progrès dans l'agriculture ou dans les autres arts, dont la pratique ne convient qu'aux hommes.

Si nous détournons nos regards de ces pays vers l'Europe , où les hommes ont la direction presque générale de toutes les affaires , nous y appercevrons de toutes parts une scène bien différente. Des progrès dans tous les arts excitent universellement l'esprit d'émulation , et l'avidité des nouvelles décou-

vertes ajoute tous les jours aux connoissances acquises , et aux jouissances de la vie. Ce riche tableau semble indiquer au premier coup-d'œil que le génie des hommes est plus propre que celui des femmes à conduire l'espèce humaine de la grossièreté des sauvages vers la culture et l'instruction des nations civilisées ; mais à l'aide de la réflexion on conclura seulement que chaque sexe a ses qualités particulières , et que l'auteur de la nature leur a donné une destination différente.

Cette réflexion explique suffisamment pourquoi les femmes n'ont pas contribué aux progrès des sciences abstraites ; mais on peut encore en alléguer une autre raison. L'éducation du beau sexe a été presque universellement négligée ; par-tout les femmes sont plus ou moins esclaves , et l'esclavage a toujours étouffé l'esprit et retréci le génie. Il y a peu de périodes dont l'histoire ne nous présente pas quelque femme extraordinaire , qui , s'élevant au-dessus du reste de son sexe , s'est distinguée par tous les talens qui constituent les grands hommes. Sémiramis , dans la Syrie , et Zénobie en Afrique , ont obtenu l'admiration universelle ,



et leur habileté dans la science du gouvernement a fait passer leur nom chez la postérité. Chez les Grecs et les Romains un grand nombre de femmes ont donné publiquement des preuves de courage et de magnanimité. En Allemagne et en Angleterre on a vu des reines exercer de grands talens militaires et politiques ; mais il étoit réservé à la Russie de posséder tous ces avantages, réunis dans la souveraine qui la gouverne aujourd'hui, et qui ajoute encore à ces qualités brillantes la noble inclination d'encourager les sciences et de rendre à ses sujets les droits imprescriptibles de l'humanité si long-tems opprimée par ses prédécesseurs.

Nous avons vu que dans la vie sauvage la différence des deux sexes , relative à la force et à l'activité corporelles , n'est pas fort considérable ; à mesure que la société se perfectionne cette différence devient plus sensible , et dans les pays très-civilisés elle frappe les yeux de l'observateur le plus superficiel. Dans ces pays les femmes sont en général foibles et délicates , mais ces dispositions sont l'effet de l'art et non pas de la nature ; car elle auroit marqué de la même empreinte les femmes de toutes les classes

et de tous les états. Ces dispositions sont le résultat de la vie sédentaire , d'une diète trop légère et de la privation du grand air ; ces mêmes causes portent plus loin leur influence ; elles produisent le relâchement des fibres, et l'excessive sensibilité des nerfs, source de la plus grande partie de leurs foiblesses , et en même tems des vives sensations qui nous enchantent , et dont les corps plus robustes sont absolument incapables. Ceux qui n'ont pas approfondi ce sujet traiteront peut-être ces idées de paradoxe , mais j'oserai cependant affirmer que le défaut d'exercice , l'air concentré , et une nourriture insuffisante réduiront en peu de tems l'esprit le plus ferme et le corps le plus robuste à un état de foiblesse fort ressemblant à celui d'une femme délicate et timide. Je conclurai donc sans hésiter , que la différence d'éducation et de manière de vivre est la principale cause qui donne aux hommes la supériorité de la force du corps et de la vigueur de l'imagination.

Je crois fermement qu'en formant le corps et l'ame des deux sexes la nature les a traités l'un et l'autre avec la même libéralité , et qu'on ne doit imputer les différentes appa-

rences de la force de l'un , et de l'intelligence de l'autre , qu'à l'effet de l'art ou de l'habitude.

Je sais que l'opinion contraire est très-anciennement et presque universellement adoptée ; mais la supériorité des hommes ne passe généralement pour l'ouvrage de la nature que parce que nous n'examinons point assez attentivement les dispositions que l'auteur de l'univers a données aux deux sexes. Les hommes sont hardis et courageux , et les femmes sont timides ; mais cette hardiesse , qui sied au caractère du sexe masculin , seroit ridicule et rebutante chez le beau sexe. Notre génie nous entraîne souvent vers les entreprises difficiles et dangereuses. Les femmes cherchent naturellement à plaire et à se faire aimer. Nous nous occupons de procurer les commodités de la vie , elles en font l'amusement et les plaisirs. Nous ne remplirons pas mieux leur tâche qu'elles n'exécuteroient la nôtre ; et chacun , pour ce qui le concerne , jouit également de la supériorité. Je n'entreprendrai point de déterminer si les qualités du beau sexe sont généralement plus utiles que celles du sexe masculin , et il seroit toutefois indispensable de décider

cette question avant de juger définitivement auquel d'eux appartient la supériorité ou l'excellence. Ne seroit-il pas absurde de se moquer de la tortue , parce qu'elle est moins alerte qu'un lièvre ? ou d'un agneau, parce qu'il n'a pas l'intrépidité du lion ? Ne seroit-ce pas exiger d'eux des facultés qui leur ont été refusées par la nature , et décider de leur valeur par une mauvaise comparaison ? Ne seroit-il pas cent fois plus ridicule de dire qu'un homme n'a que des talens fort médiocres , parce qu'il ne sait pas emmailoter un enfant ou pratiquer les gentilleses d'une petite maîtresse ? Pourroit-on raisonnablement traiter cette ignorance de maladresse ? Il n'est pas moins injuste de prétendre que les femmes sont des êtres inférieurs à nous , parce qu'elles n'ont ni goût ni talens pour l'art destructeur de la guerre , et qu'elles ne sont pas en général fort avides des sciences abstraites ? Horace , qui connoissoit parfaitement les hommes , a dit : “ chassez la nature , elle revient au galop , ” ; et je ne craindrai point d'affirmer que c'est en vain qu'on voudroit cultiver ce qu'elle n'a point planté. Il est par conséquent absurde de comparer les femmes aux hommes ,

et de prononcer qu'elles leur sont très-inférieures, parce qu'elles ne possèdent pas les mêmes qualités dans la même perfection.

Je terminerai mes réflexions sur ce sujet, en observant que si les femmes sont réellement inférieures aux hommes, c'est particulièrement chez les nations très-civilisées que cette infériorité se fait sentir; elle existe sans doute, relativement aux forces du corps; et telle est l'influence du physique sur le moral, qu'on peut hardiment attribuer au relâchement des nerfs et des fibres, la plus grande partie des foiblesses dont on fait un ridicule aux femmes. Ceux qui ont toujours possédé une constitution vigoureuse et une imagination peu susceptible d'être émue trouveront probablement mon assertion absurde; mais ceux qui à la suite d'infirmités accidentelles ont éprouvé des attaques de nerfs qui leur étoient précédemment inconnues, n'en jugeront pas ainsi. Il existe d'ailleurs une autre raison de la plus grande différence entre les deux sexes chez les nations civilisées, que parmi les peuples sauvages : c'est le genre de l'éducation. Tandis qu'une infinité d'instructions utiles étendent les facultés intellectuelles des hom-

mes et forment peu à peu leur jugement, on abandonne le plus souvent les femmes à la nature ; ou , ce qui est pis encore , on les induit en erreur par une instruction superficielle qu'on décore du nom d'éducation. A cette raison on pourroit en ajouter encore une autre : les hommes , qui font par-tout la loi , ont par-tout imposé aux femmes des devoirs qui , loin de convenir à des êtres foibles , assiégés de passions violentes , ne pourroient être exécutés que par des êtres parfaits ou parfaitement maîtres de leurs passions ; et parce que les femmes n'ont pas toujours observé littéralement ces loix pé-nibles , les hommes ont l'injustice de les accuser de faiblesse , de perversité et d'incontinence.

Cette idée de l'infériorité des femmes en a enfanté une infinité d'autres aussi absurdes , et non moins humiliantes pour le beau sexe. Les hommes portent leur orgueil à un tel excès , que par-tout où la doctrine de l'immortalité s'est établie , ils ont approprié cet honneur à leur espèce , et considéré l'immortalité comme un privilège qui lui appartenoit exclusivement. Dans quelques pays ils ont poussé plus loin leurs prétentions et

considéré l'immortalité comme une distinction trop glorieuse pour le sexe féminin qu'ils ravalent, au rang des animaux purement matériels. On ne sait pas exactement dans quel tems ou dans quel pays cette étrange opinion a pris son origine ; mais sa date ne peut pas être fort antique , car le dogme de l'immortalité a eu peu de prosélytes jusqu'au moment où il a été révélé par l'évangile. On pourroit assez raisonnablement supposer que les peuples de l'Asie , qui de tems immémorial ont traité les femmes comme des espèces de machines , inventées ou créées pour leur commodité et leurs plaisirs , furent les premiers à répandre cette opinion ; et cette supposition acquiert un grand degré de probabilité , lorsque l'on considère qu'au rapport de la plupart des écrivains , cette façon de penser est encore aujourd'hui celle de tous les Mahométans de l'Asie et de l'Europe. Lady Montague a prétendu le contraire dans ses lettres , et donné formellement le démenti à tous les auteurs qui ont écrit avant elle sur le mahométisme. Elle assure que les disciples de Mahomet ne nient point que les femmes aient une ame ; mais qu'ils la croient d'une nature inférieure à celle des

hommes , et disent que les femmes n'entreront point dans le paradis ; mais qu'elles en auront un autre, fait exprès pour elles.

Je n'entreprendrai point de décider entre Ladi Montague et les écrivains qu'elle prétend réfuter ; mais il me semble qu'ils pourroient avoir tous raison. Il est possible que les Turcs aient eu anciennement, dans toute sa rigueur, l'opinion qu'ils avoient apportée d'Asie, et qu'ils l'aient mitigée depuis qu'ils ont des relations fréquentes avec les habitans de l'Europe.

Quelque généralement répandue qu'ait été dans l'Asie l'opinion qui réduit les femmes à l'état d'animal, elle a fait peu de progrès dans l'Europe. Nous avons eu toutefois parmi nous quelques hommes qui l'ont soutenue par des argumens très-ridicules. On cite entr'autres un prêtre écossais, dont l'histoire m'a paru fort plaisante : ce paisible ecclésiastique, qui n'avoit pas été plus heureux que Socrate dans le choix d'une épouse, imagina, en méditant sur les leçons et les révélations abstraites de saint Jean, que les femmes n'avoient point d'ame, et ne pouvoient, par conséquent, rien craindre ni espérer après cette vie. Dès qu'on fut informé



dans le pays qu'il prêchoit cette doctrine, on le somma de paroître devant une assemblée de ses confrères, pour y être jugé et puni de son hérésie. Lorsqu'il parut à la barre, ils lui demandèrent s'il étoit vrai qu'il fût coupable de l'hérésie dont on l'accusoit ? Le prêtre écossais répondit sans hésiter que telle étoit vraiment son opinion, et il en donna les raisons suivantes : " Lisez , leur dit-il , les révélations de saint Jean , et vous y trouverez ce passage , : et chacun dans le ciel observa , durant une demi - heure , le plus profond silence , ..... " C'est à vous , messieurs , ajouta-t-il , que j'en appelle ; croyez-vous que s'il y avoit eu des femmes , elles auroient fait silence ? et puisqu'il n'y en avoit pas , et que la charité nous défend de croire qu'elles étoient moins glorieusement placées , je conclus qu'elles n'ont rien d'immortel , et je les en félicite , puisqu'elles sont par ce moyen dispensées de rendre compte de tous les désordres qu'elles causent dans ce monde ,..

Quelques tribus de Tartares asiatiques ont pensé comme le prêtre écossais. " Les femmes , disent-ils , ont été envoyées ici bas pour nous servir et propager notre espèce : elles

sont incapables de toute autre chose, et n'ont pas d'autre mission dans ce monde „. En conséquence, dès qu'elles ne sont plus en état de faire des enfans, les hommes, persuadés qu'elles ont rempli leur carrière et le dessein de la création, n'habitent plus avec elles, et les accablent de mépris. Les anciens Chinois pousoient encore plus loin l'inhumanité ; ils prétendoient que les femmes étoient les plus méchantes de toutes les créatures ; et Confucius, leur législateur, conseilla, dit-on, de leur ôter la vie dès qu'elles cesseroient de pouvoir engendrer des enfans, parce que, n'étant plus bonnes à rien, elles ne servoient qu'à semer le trouble et le désordre dans la société. Il paroît que vers le même tems, presque tous les peuples du Levant adoptèrent des idées à-peu-près semblables ; ( 1 ) car les écrits de Salomon sont remplis d'invectives contre les femmes, et

---

( 1 ) Dans un traité fort ancien, intitulé *la sagesse des tems*, et attribué à *Hushaug*, un des premiers souverains de la terre ; on trouve le passage suivant : “ on peut à la longue connoître le caractère et les passions d'un homme ; mais les femmes sont toujours indéchiffrables, et il est prudent de les séparer des hommes, de peur qu'ils ne contractent l'imprudence et la légèreté du sexe féminin.

l'auteur de l'Ecclésiaste est encore plus violent dans ses réflexions. " La méchanceté est, dit-il, aussi naturelle aux femmes que la vermine aux vieux habits,,. Ces deux grands auteurs font à la vérité le plus grand éloge des femmes vertueuses ; mais ils prennent grand soin de nous apprendre qu'une femme de cette espèce est un être si rare, qu'on ne doit pas se flatter de le rencontrer.

Les Asiatiques ne sont pas les seuls qui ont eu sur les femmes ces opinions défavorables ; dans tous les siècles et dans tous les pays ; des écrivains satyriques ont encensé les femmes tête à tête, et les ont calomniées du fond de leur cabinet. Les poètes de la Grèce et de Rome nous offrent une infinité d'exemples de cette conduite méprisante ; mais les modernes ont poussé encore plus loin la méchanceté, et Pope les a tous surpassés par les deux vers suivans ;

„ Men , some to pleasure , some to business take ,  
 „ But every woman is at hearth arake.

Tous les hommes n'ont pas le même caractère ;  
 Les uns cherchent l'argent , les autres le plaisir ;  
 Mais les femmes toujours ont le même desir ,  
 Toutes font de l'amour leur principale affaire ( 1 )

---

( 1 ) J'ai rendu littéralement dans ces quatre vers

Swift et le docteur Young ont traité les femmes avec presque autant de sévérité : on peut supposer qu'ils n'étoient pas du nombre de leurs favoris, et qu'ils avoient à cœur de venger leur disgrâce. Mais un écrivain plus moderne et plus accompli, dont le rang et les graces personnelles ne pouvoient pas manquer d'obtenir la faveur du beau sexe, a eu l'ingratitude de saisir toutes les occasions de présenter les femmes dans un jour très-défavorable. " Il y a , dit-il, „ très-peu d'hommes qu'on ne puisse gagner „ en s'y prenant d'une certaine manière ; „ mais avec toutes les femmes, toutes les „ manières sont bonnes, et peuvent égale- „ ment conduite au succès ”.

Il paroît que les Américains ne sont pas moins entichés de l'absurde opinion de l'infériorité des femmes que les peuples dont nous avons déjà fait la revue ; les deux sexes sont fort jaloux de sonder les décrets du destin, et se persuadent, ou au moins aux voisins crédules qui les environnent, qu'ils  
sont

---

françois les deux vers de Pope, et cependant ceux qui connoissent la valeur des expressions angloises trouveront que j'ai adouci sa pensée.

sont doués du don de prophétie. C'est toujours de quelqu'esprit qu'ils prétendent recevoir leurs instructions ; et il est bon d'observer, parcé que e cette circonstance atteste leur mépris pour les femmes, que les hommes sont sensés n'avoir de relation qu'avec des génies bienfaisans, et que les femmes ne s'adressent qu'aux démons ou aux esprits malfaisans. Ils prouvent encore leur peu de considération pour le beau sexe, en faisant exécuter par les femmes tout ce qu'ils dédaignent de faire eux-mêmes. Aux exemples de cette tyrannie, que j'ai déjà citée, j'ajouterai encore celui-ci. Ceux de leurs prisonniers de guerre, qui supportent avec intrépidité toutes les tortures que des ennemis féroces se plaisent à leur infliger, sont pour l'ordinaire finalement immolés par les guerriers victorieux ; mais on charge les femmes d'exterminer ceux qui montrent de la foiblesse, comme indignes de périr de la main d'un brave homme ; et cette infamie est considérée comme la plus affreuse punition de leur pusillanimité.

## C H A P I T R E   X I X.

*Continuation du même sujet.*

**O**UTRE l'opinion de l'infériorité des femmes, que presque toutes les nations ont adoptée, il s'en est répandu une autre aussi ancienne, presque aussi universelle, et qui part d'une source très-différente. Cette opinion suppose que le sexe féminin a toujours eu, dès le commencement du monde, une communication beaucoup plus intime que les hommes avec des esprits invisibles, qui leur communiquent un pouvoir supérieur à celui de l'humanité, dont l'exercice a été connu sous le nom de *magic*.

En lisant l'histoire de Saül, premier roi d'Israël, qui alla consulter la sorcière d'Endor sur son destin et sur l'événement de la guerre qu'il vouloit entreprendre, on ne peut pas douter que l'opinion dont nous venons de parler n'ait été adoptée dès les premiers tems du monde ; les histoires profanes et sacrées attestent qu'à des époques moins reculées, cette confiance aux talens des magiciennes se répandit si géné-

ralement dans tout l'univers, qu'aucun des peuples anciens ou modernes dont nous avons connoissance ; n'ont pu se préserver tout-à-fait de cette absurde épidémie. L'ouvrage récemment publié par M. Hawksworth et quelques autres, nous apprennent que cette opinion étoit familière dans les isles de la mer du Sud, qui depuis le commencement du monde n'avoient peut-être jamais eu de communication avec le reste du genre humain.

Dans notre siècle, les idées de magie ne se soutiennent que chez les peuples moins civilisés ; et chez les anciens c'étoit précisément le contraire. Car les Grecs en furent la dupe dans les tems les plus florissans, les plus éclairés de leurs républiques. Les Romains imitèrent les Grecs, et poussèrent encore plus loin la crédulité. Les Grecs et les Romains n'exécutoient jamais la moindre entreprise, soit qu'elle fût indifférente ou de la plus grande importance, sans s'y préparer par des cérémonies superstitieuses, et jugées indispensables pour en assurer le succès.

Les anciens peuples du Nord avoient la plus grande vénération pour la personne et

pour les décrets des femmes qui jouissoient de la réputation d'être sorcières, et leur confiance dans la magie fut transmise à leur postérité, qui, après la conquête de l'empire Romain, se répandit dans toute l'Europe. Mais lorsqu'on eut introduit la doctrine du christianisme, la vénération qu'inspiroit précédemment la magie se changea en haine violente; et au lieu des honneurs qu'on accordoit aux sorcières, on accabla celles que l'on soupçonnoit de ce crime, des plus effroyables barbaries que purent imaginer une législation aveugle, et une populace fanatique.

Il n'est pas aisé de découvrir comment cette opinion prit naissance, et moins facile encore de dire pourquoi cette opinion a eu dans tous les tems les femmes, et particulièrement les vieilles femmes pour objet. La sorcière d'Endor est représentée comme une vieille; et dans les siècles suivans, les poëtes, les peintres et les historiens peignirent tous les magiciennes sous la forme d'une vieille femme; les infortunées victimes du fanatisme et de l'ignorance, que dans les derniers siècles tous les tribunaux de l'Europe condamnèrent à être brûlées vives,



étoient pour la plupart de vieilles femmes. Si nous osons hasarder sur ce triste sujet une conjecture, nous supposerions que les femmes n'ayant été considérées chez les anciens que comme des instrumens de leurs jouissances, dont on ne faisoit cas que durant la courte saison de la jeunesse et de la beauté ; dès que ces avantages dispa-rois-saient, les femmes étoient bannies de la société et reléguées dans la solitude, où l'expérience et la réflexion leur formoient un jugement et une intelligence fort supérieure à la foule ignorante dont elles étoient abandonnées, et firent imaginer qu'elles avoient communication avec des agens invisibles.

Cette réflexion peut servir à expliquer pourquoi les vieilles ont été particulièrement soupçonnées de magie, mais nous laisse dans la même obscurité relativement à l'origine de cette opinion en général. J'imagine toutefois que cette question pourra être un peu éclaircie par les observations suivantes.

L'écriture sainte nous apprend que dans les premiers tems du monde les êtres célestes ont eû fréquemment des communications avec les humains. Dieu apparut à nos pre-

miers parens dans le jardin d'Eden ; les anges rendirent visite à Loth pour le prévenir sur la destruction de Sodome , et à Abraham pour lui annoncer dans sa vieillesse la naissance d'un fils. Moïse vit , dit-on , le Créateur de l'univers face à face , quand il en reçut les saintes tables sur le mont Sinai. Cette opinion n'étoit pas particulière aux Israélites , les dieux des autres nations vivoient , dit-on , familièrement avec les hommes , leur donnoient des ordres et faisoient quelquefois des enfans à leurs femmes. C'est ainsi qu'Osiris descendit du ciel pour régner sur l'Egypte , et après avoir enseigné aux Egyptiens les arts de la vie civile , leur laissa une race de demi-dieux. Bacchus enseigna aux hommes à pressurer le jus de la treille ; et Cérès , divinité femelle , leur apprit à se nourrir avec des grains. Jupiter , le maître des dieux , descendit souvent de l'empirée pour chercher le bonheur dans les bras d'une mortelle. Puisqu'on croyoit généralement que les génies bienfaisans fréquentoient la race humaine , et communiquoient une portion de leur pouvoir à quelqu'individu , il étoit assez naturel d'imaginer que les méchans génies se familiarisoient aussi

avec les mortels ; et cette réflexion ne doit pas être tout-à-fait considérée comme une conjecture , puisque l'écriture sainte fait mention d'esprits pervers , qui avoient leurs faux prophètes auxquels ils dictoient des mensonges pour corrompre ceux qui les écoutoient. On appeloit ceux qui communiquoient avec les génies bienfaisans , des prophètes , et les individus qui tiroient leurs lumières des méchans génies , étoient distingués par la dénomination de magiciens , ou de sorcières.

Telle est peut-être l'origine de la magie , et des soupçons dirigés particulièrement sur les vieilles femmes ; mais il reste encore à considérer pourquoi le sexe féminin en général étoit plus exposé à ce soupçon que les hommes. On pourroit peut-être découvrir la raison de cette différence dans les habitudes et la manière de vivre des deux sexes. Dès la plus haute antiquité , les hommes , presque continuellement occupés de la chasse , de la pêche , ou de conduire les animaux dans les pâturages , passoient la plus grande partie de leur vie en plein air ; ils étoient par conséquent sains et robustes et peu sujets aux foiblesses de nerfs ou

affections spasmodiques , si communes dans notre siècle et qu'on a souvent confondues avec les effets de la magie. Les femmes , dont la constitution est plus délicate et la vie plus sédentaire , soit à raison des occupations domestiques ou de la jalousie des parens et des maris , devoient être plus susceptibles des attaques de nerfs et des effets extérieurs dont elles sont fréquemment accompagnées. Dans les paroxismes de ces affections nerveuses , elles disoient et faisoient peut-être des choses inintelligibles ou extraordinaires ; et comme l'ancienne manière de rendre les oracles ou de prédire les événemens futurs étoit presque toujours un style allégorique et fort décousu , accompagné de gestes et de contorsions violentes , on pouvoit fort bien confondre le verbiage dicté par l'irritabilité nerveuse , avec l'inspiration d'un bon ou d'un mauvais génie , et les femmes étant plus sujettes que les hommes à ces sortes de maladies , il étoit naturel qu'il y eût parmi elles plus de sorcières ou de prophétesses , selon la nature de l'esprit dont on les supposoit agitées.

Comme l'écriture sainte fait très-souvent mention de magiciens , de sorcières et de

communication avec des esprits familiers, on pourroit croire que cette opinion n'étoit établie que chez les juifs, si on ne la trouvoit pas répandue dans les ouvrages de tous les auteurs de l'antiquité : et on n'en sera pas surpris, si l'on considère que le polythéisme des Gentils étoit beaucoup plus favorable à ces idées que la croyance d'un seul Dieu enseignée par les Juifs. Il est probable que les Gentils ont eu comme les Juifs leurs magiciennes, quoique je ne me rappelle pas qu'il en soit question, jusqu'au tems des Grecs, qui les représentent dans leurs fables et dans l'histoire comme des êtres doués d'une puissance surnaturelle. Médée enseigna, dit-on, à Jason le moyen d'apprivoiser les taureaux aux pieds d'airain, et les dragons qui gardoient la toison d'or. On prétend qu'Hécate et quelques autres étoient si habiles dans l'art des charmes et des enchantemens, qu'elles enflammoient d'amour les cœurs les plus insensibles. J'aurai occasion de revenir sur ce sujet quand je traiterai l'article de la galanterie. Circé retint, dit-on, le sage Ulysse dans son isle enchantée, et transforma ses compagnons en pourceaux. Il y avoit en outre des sorcières d'un ordre subal-

terne, qui envoioient des maladies , excitoient des tempêtes et voyageoient dans les airs d'un pays à l'autre. Les Romains ne furent pas moins dupes que les Grecs de cet art prétendu. Les poètes et les historiens sont remplis des extravagances de leur crédulité, Horace cite très-souvent la vieille Canidie , qui passoit pour une magicienne , et Virgile fait dire à un de ses bergers, qu'au moyen de leurs enchantemens ils pouvoient faire descendre la lune sur la terre. Mais plusieurs autres peuples de l'antiquité se montrèrent à cet égard aussi ridicules que les Romains. Les Babylonniens se flattoient d'être les maîtres du destin , et de pouvoir également détourner le mal ou exécuter le bien à leur fantaisie , au moyen de leurs cérémonies magiques. Il paroît que des opinions à-peu-près aussi absurdes se répandirent chez tous les peuples de l'Orient. Dans les environs de Calcutta , on consultoit autrefois les sorciers sur la destinée des enfans. Lorsque les prédictions annonçoient du bonheur , on conservoit soigneusement ces créatures innocentes ; mais dans le cas contraire , on les faisoit passer promptement de la naissance à la mort. Les habitans du

Japon ont encore aujourd'hui la plus grande confiance aux sortilèges , aux enchantemens et aux jours heureux ou malheureux. Ils publient tous les ans une espèce d'almanach qui les indique au public , de peur que par ignorance quelque particulier n'entreprenne de faire dans un jour malheureux une affaire dont ils supposent que le succès seroit impossible.

Presque tous les peuples ignorans sont victimes de la superstition , que rien ne manifeste aussi évidemment que le sot espoir de connoître les événemens futurs. Les Grecs , les Romains , et peut-être toutes les nations de l'antiquité , consultoient les oracles et les personnes qu'on supposoit douées de la science de l'avenir. Mais les peuples du nord portèrent beaucoup plus loin cette absurde manie. Les Scandinaves , les Germains , les Gaulois , les Bretons , etc. surpassoient tous les autres en ignorance et en superstition. Les Druides et les Druidennes exerçoient sur eux une autorité à laquelle le plus absolu des monarques n'oseroit pas prétendre aujourd'hui ; mais les Druides n'étoient pas les seuls auxquels ces peuples accorderoient une soumission aveugle ; ils obéissoient avec

le même respect à toutes les femmes qui prétendoient posséder l'art des enchante-  
mens : et leurs ordres , qu'on supposoit éma-  
nés des puissances invisibles , étoient censés ,  
plus inviolables que les loix de la patrie ,  
de la nature ou de l'humanité. Durant la  
guerre des Bataves , la sorcière Velleda ;  
gouverna , au nom de la divinité , les plus  
féroces nations de la Germanie , et cette  
vénération superstitieuse assura leur obéis-  
sance. Les femmes consultoient les augures  
sur le champ de bataille ; lorsqu'ils étoient  
favorables , elles faisoient engager le combat ;  
et dans le cas contraire , on différoit la ba-  
taille. Quelques-unes de ces magiciennes  
obtinrent l'honneur d'être divinisées. On a  
trouvé en Allemagne et dans la Bretagne  
des autels chargés d'inscriptions qui leur  
avoient été consacrées ; les guerriers me-  
noient une vie qui les mettoit à l'abri du relâ-  
chement des nerfs et de toutes les incommo-  
dités de cette espèce. Leurs femmes y étoient  
naturellement plus sujettes ; leur manière  
de vivre y contribuoit encore , et leurs accès  
étoient considérés comme des inspirations  
de quelque divinité. . . . Dans le nord , les  
femmes se sont presque exclusivement ap-



propre le métier de prophétie. Dans le sud , les hommes s'en mêlèrent aussi , la chaleur du climat , et une nourriture sans consistance , composée de riz et de fruits , les rend aussi foibles que des femmes , et ces dernières ne paroissent jamais en public.

Rien ne paroissoit plus respectable aux anciens habitans du nord ; que la poésie et l'art de la divination. Une troupe de poètes connus sous le nom de Bardes , accompagnoient ordinairement les grands , non pas pour rendre leurs troupes plus brillantes , mais pour célébrer leurs exploits et chanter leurs victoires. Outre les Bardes , les gens riches et puissans avoient encore parmi leur suite , quelques vénérables prophétesses qui dirigeoient leurs conseils , et pour lesquelles ils avoient des égards et une vénération dont nous nous ferions aujourd'hui très-difficilement une idée. Mais ces objets de vénération devinrent insensiblement des objets de mépris et de haine ; on les condamna à être fustigés ou plongés dans des mares , et quelquefois à être brûlés vifs ou à d'autres supplices inventés par la barbarie du fanatisme. Je tâcherai d'expliquer

en partie un changement si extraordinaire par les observations suivantes.

Tous les systèmes de l'ancienne théologie , et particulièrement celui du judaïsme , admettoient dans leur doctrine , la communication des êtres célestes avec la race humaine. Les juifs avoient en conséquence une très-grande vénération pour les individus appartenant à l'humanité , qui avoient été honorés de cette correspondance : le polythéisme des Gentils , les rangs différens de leurs divinités et la foible distinction qu'ils mettoient entre leurs dieux , les dispoient à supposer cette communication très-fréquente. Il paroît que les juifs reconnoissoient en quelque sorte l'infériorité des prophètes ou plutôt des magiciens , qu'on supposoit inspirés par les mauvais génies ; mais la plupart des nations voisines n'admettoient point cette distinction ; ils avoient à la vérité leurs *dii infernales* , ou leurs dieux infernaux ; mais ils les honoroient presque autant que les divinités célestes , et leur accorderoient le même culte et les mêmes adorations. Il en résulta que ceux qui prédisoient l'avenir par le secours des uns n'étoient pas beaucoup moins considérés que ceux qui s'adressoient aux autres ; mais

l'établissement de la religion chétienne introduisit une si grande distinction entre les bons et les mauvais génies , que le métier de prophétiser par le secours des derniers , devint déshonorant et criminel. Tous ceux qui prétendoient en être inspirés furent désignés sous la dénomination de sorcier ou de sorcière. On fit revivre contre eux une ancienne loi des juifs , oubliée depuis longtems , et qui s'exprimoit ainsi “ *Tu ne laisseras point vivre une sorcière* „. Et la profession qui avoit été jugée précédemment , digne des plus grands honneurs et de la plus haute vénération , fut comdamnée à l'ignominie , aux flammes et aux plus affreuses tortures.

Depuis le douzième siècle jusqu'au seizième , les plus ridicules opinions se répandirent dans toute l'Europe. Les souverains les soutinrent à la tête de leurs armées , et coupèrent pieusement la gorge à leur voisins , tandis que les prêtres les faisoient brûler dévotement dans ce monde et tâchoient de leur persuader qu'ils le seroient éternellement dans l'autre. Une grande partie de ces opinions ne furent toutefois adoptées que par quelques cantons , et quelques-unes

disparurent avec ceux qui les avoient sémées. Mais la magie attribuée au sexe féminin, et l'horreur des sorcières, se maintinrent et se répandirent dans toute l'Europe ; elles s'étoient enracinées dès le temps de Moïse, et elles subsistèrent jusqu'à l'époque où le génie observateur de la philosophie, démontra par des expériences bien claires, que la plupart des choses considérées précédemment comme des miracles ; étoient l'effet d'une cause très-naturelle. Le rang, le sexe, ni l'âge ne mettoient à l'abri, ni des soupçons, ni des châtimens que la loi avoit prononcés contre la pratique de ce crime détesté, et les soupçons tomboient presque toujours sur les vieilles femmes. Les peintres et les poètes, dans leurs tableaux ou dans leurs descriptions, représentoient les sorcières sous la forme d'une vieille, avec des yeux hagards, une figure ridée et une démarche chancelante. Ces signes caractéristique de la caducité devinrent aussi peu à peu les signes caractéristiques de la magie. Il en résulta que toutes les vieilles femmes courbées sous le poids de l'âge ou des infirmités, passaient dans l'opinion du peuple pour des sorcières ; et que s'il arrivoit dans leur voisinage quel

qu'évènement malheureux dont l'ignorance du tems ne pouvoit pas deviner la cause, elles étoient aussi-tôt accusées par la clameur populaire. Un magistrat ignorant les faisoit traîner en prison, et un juge non moins ignorant les condamnoit à périr dans les flammes ; ou, ce qui étoit encore plus affreux, on les abandonnoit à la fureur d'une populace fanatique. Dans la Livonie et dans quelques autres pays du Nord, le peuple poussa si loin cette frénésie, qu'il arrivoit très-rarement à une femme âgée de mourir paisiblement dans son lit. On faisoit expirer les unes dans les plus douloureux supplices, et la populace maltraitoit si cruellement les autres, quelles périssoient le plus souvent d'angoisse ou de terreur.

Mais quoique l'âge et l'indigence passassent pour les symptômes les plus apparens de la magie, la fureur aveugle et barbare s'exerçoit aussi quelquefois sur des filles jeunes, belles et de la première qualité que leur rang, ni leur richesse ne mettoient à l'abri ni du soupçon, ni de la rigueur des châtimens. En France, en Angleterre et en Allemagne, des femmes du premier rang furent condamnées à être pendues pour un

crime dont il n'étoit pas possible qu'elles fussent coupables. Mais lorsque les crimes sont peu probables ou même impossibles , les preuves présentées contre ceux qui sont supposés les avoir commis , quoique beaucoup moins claires que celles qu'on exige en tout autre occasion , sont toutefois considérées comme suffisantes. C'est ainsi qu'on en usoit pour la magie ; et quoiqu'on ne prononçât la punition de tout autre crime que sur des preuves qui sembloient entraîner la conviction , les contes les plus absurdes suffisoient pour convaincre celui ou celle qui étoient accusés de magie. Des ministres jaloux ou vindicatifs se servoient de cette funeste accusation pour se défaire de ceux qu'ils vouloient perdre et qu'ils ne pouvoient point charger d'un autre crime. Tel fut le prétexte dont on se servit pour condamner la pucelle d'Orléans , célèbre dans l'histoire de France et d'Angleterre , qui par son courage personnel et par l'ascendant qu'elle prit sur un peuple superstitieux , persuada que dieu l'avoit chargée de délivrer son pays de la plus formidable invasion qui eût jamais menacé de renverser le trône des François. On en fit aussi usage pour immoler la du-

chesse de Conchini , qui répondit courageusement à ses juges , lorsqu'ils lui demandèrent de quels charmes elle s'étoit servie pour fasciner l'esprit de la reine. " Je me suis servie de l'ascendant que les ames fortes ont toujours eu sur les ames foibles ,,. Rien ne paroissoit alors trop absurde pour mériter confiance , et les preuves les plus ridicules passoient pour les plus convaincantes. Sous le règne de Manuel Comnène , empereur Grec , un officier du premier rang fut condamné à Constantinople , pour avoir pratiqué un secret qui rendoit les hommes invisibles , et un second manqua éprouver le même sort , parce qu'on l'avoit surpris lisant un livre de Salomon , et que cette lecture suffisoit , disoit-on , pour conjurer des légions de démons. On accusa la duchesse de Glocester , Marie Gurdemain et un prêtre , d'avoir imité en cire la figure de Henri VI , et de l'avoir ensuite fait fondre auprès du feu. Quoique cette action ne fût que ridicule et qu'il n'y eût pas même de preuve de son exécution , les trois accusés furent déclarés coupables. On pendit le prêtre ; Gurdemain fut brûlée à Smithfields , et la Duchesse condamnée à faire pénitence dans une prison perpétuelle.

Le duc de Glocester , qui fut régent sous Édouard V , découvrit dans la chambre du conseil un de ses bras qui étoit presque desséché , et il n'en fallut pas davantage pour prouver non-seulement que cet accident étoit l'effet de la magie , mais aussi que la magicienne étoit Jeanne Shore , l'épouse de son frère. A quel excès d'aveuglement il falloit que la raison humaine fût réduite pour tirer d'un pareil argument des conclusions si ridicules !

Durant plusieurs siècles qui suivirent les tems dont nous parlons , toutes les prisons de l'Europe furent remplies de prétendus criminels ; et tous les tribunaux de juges et d'accusateurs ignorans et fanatiques , qui faisoient consister leur mérite dans le nombre des sentences qu'ils avoient prononcées contre des infortunés dont il n'étoit pas possible de prouver le crime. Mais ce qui paroitra plus inconcevable , c'est qu'ils considéroient l'existence de ces crimes comme une preuve incontestable de la validité de leur foi. Ils reprochoient aux Turcs de n'avoir ni sorciers ni sorcières , et prétendoient que les démons ne laissoient les musulmans en paix que parce que leur religion étoit fausse. Le tableau des



atrocités, dont nos ancêtres se régaloient dans ces tems d'ignorance et de barbarie, est sans contredit la plus pénible portion de la tâche que la vérité impose à un historien. Elle m'oblige de raconter à mon lecteur que dans la seule Europe cent mille prétendus magiciens ou magiciennes furent livrés à la mort après avoir subi toutes les tortures que peut inventer l'insatiable fureur du fanatisme. L'ignorance et le zèle mal-entendus peuvent servir en quelque façon d'excuse aux tems malheureux où les hommes se plaisoient à exterminer leur espèce. Mais cette frénésie ne disparut pas avec l'ignorance qui l'avoit fait naître. Un grand nombre de victimes innocentes ont perdu la vie pour des crimes prétendus à des époques où la raison et la philosophie avoient déjà fait des progrès considérables.

En dix-sept cent quarante-sept une vieille femme fut condamnée à être brûlée pour crime de magie dans la ville de Wurtsburgh par un peuple qui se vantoit d'avoir secoué le joug de la superstition et qui se félicitoit de la réforme de ses mœurs et de sa religion. Tel fut en Europe durant plusieurs siècles l'état malheureux du sexe féminin, sans

cesse exposé à être accusé et puni de crimes imaginaires. La philosophie dissipa enfin ce danger avec les restes de l'ignorance qui avoit si long-tems engourdi le bon-sens du genre humain. Elle apprit aux hommes à donner la préférence à la raison sur les opinions , sans égard pour leur antiquité ou pour les noms des hommes célèbres qui les avoient adoptées ; mais le combat de la raison contre l'opinion ne fut pas l'affaire d'un jour ou d'une année , il dura plusieurs siècles , et la victoire n'est pas encore parfaitement complète.

Ce que la raison et la philosophie produisirent en Europe fut accompli en Amérique par la honte et le remords. Durant les quinzième et seizième siècles , des dévots atrabilaires de différentes nations se réfugièrent dans les déserts de l'Amérique pour échapper à l'intolérance et aux persécutions de ces tems de fanatisme. Ils portèrent avec eux dans le Nouveau-Monde les idées de magie qu'ils avoient prises en Europe , et l'esprit d'intolérance , dont ils avoient craint de devenir les victimes. Quoiqu'ils eussent trouvé excessivement injuste qu'on les persécutât dans leur pays natal pour leurs opi-

piens religieuses , ils voulurent imposer aux autres le joug odieux dont ils s'étoient eux-mêmes délivrés par la fuite ; et à peine commençoient-ils à respirer à la suite de la cruelle persécution des Quakers et des Anabaptistes , qu'ils supposèrent un nouveau danger qui sema le désordre et l'horreur dans toute la nouvelle Angleterre. Un ecclésiastique de Salem avoit deux filles , dont une étoit sujette à des affections hystériques , suivies de convulsions violentes , et le père conclut qu'elle étoit ensorcelée : on soupçonna de ce crime une servante indienne , et son imbécille maître la maltraita si souvent et si cruellement , qu'il lui fit confesser un crime impossible. On la mit en prison , d'où , après une longue détention , on la tira pour la vendre comme esclave.

Cette idée une fois reçue , on supposa que toutes les plaintes semblables devoient procéder de la même cause , et les plaignans ne manquèrent pas d'accuser leurs ennemis réels ou supposés. Toutes les infirmités auxquelles le corps n'est malheureusement que trop sujet , furent bientôt considérées comme les effets de la magie , et l'accusation d'un ennemi presque toujours suivie d'une sen-

tence et d'une exécution. Au défaut de preuves suffisantes on admit la preuve *spectrale* ; dont jamais on n'avoit encore entendu parler , et sur la foi de laquelle on condamnoit souvent à mort. Les actions les plus innocentes et les plus ordinaires passoient pour des cérémonies magiques : la défiance et la terreur étoient universelles ; on redoutoit ses voisins , ses amis , et jusqu'à sa propre famille. Les accusations se multiplioient tous les jours , et l'on ne respectoit ni le rang , ni le sexe , ni l'âge. On dépouilloit indécemment les femmes pour chercher des taches magiques ; celles que le scorbut ou d'autres maladies impriment sur la peau , passoient pour les stigmates des démons , et pour des preuves incontestables de leur correspondance avec l'infortuné sur qui on les trouvoit ; au défaut de preuves on arrachoit , à force de tortures , l'aveu des prétendus coupables , qui , préférant la mort à des tourmens longs et insupportables , confessoient tous les crimes qu'on vouloit leur imputer. Des femmes avouèrent qu'elles avoient avec les esprits infernaux une correspondance et de fréquentes intimités. Mais ce n'étoit pas seulement pour arracher l'aveu des coupables qu'on

qu'on multiplioit les plus affreuses tortures , on exigeoit aussi qu'ils déclarassent leurs complices ; et pour se débarrasser des bourreaux , ils accusoient des innocens faute de connoître des coupables : on s'en saisissoit aussi-tôt ; les tortures recommençoient , et de nouvelles accusations frappoient encore des victimes innocentes.

Cette frénésie devint universelle ; les liens du sang et de l'amitié disparurent. On voyoit de toutes parts ses parens et ses amis pendus à des gibets comme des malfaiteurs. La surprise et la terreur régnoient dans les villes ; et les prisons étoient si remplies , qu'il fallut les débarrasser par des exécutions journalles pour faire place à de nouveaux accusés. Les magistrats qui refusoient un ordre d'emprisonner, les jurés qui déclaroient un prisonnier innocent , passaient pour suspects et échappoient rarement aux accusations. Elles s'étendirent jusqu'aux juges , et enfin jusqu'au gouverneur ; mais une trêve générale succéda heureusement à cet affreux désordre ; chacun craignit pour soi et résolut de laisser en paix son voisin pour jour lui-même de la tranquillité. La honte et le remords éveillèrent la réflexion ; la raison reprit son em-

pire, et la tempête qui avoit menacé le pays d'une dépopulation totale, fut suivie d'une paix profonde. On vit enfin disparaître dans cette crise la manie qui avoit été de tems immémorial le fléau du genre humain, et particulièrement du sexe dont j'écris l'histoire.

La croyance aux possédés ou aux ensorcellemens étoit encore une ancienne opinion, alliée de fort près à celle des sorcières, et presque aussi généralement adoptée. Comme on supposoit les deux sexes également exposés à souffrir de ce maléfice, son examen n'appartient point au plan que je me suis tracé; mais comme les prêtres de l'église romaine ont feint d'adopter cette opinion, qu'ils essaient encore de maintenir, quoique son absurdité ne soit plus un mystère pour personne. Comme ces prêtres exercent presque exclusivement leurs charlatanneries sur des femmes, j'en donnerai ici rapidement l'histoire.

Telle est la sensibilité ou plutôt l'irritabilité de la constitution des femmes que leur sexe éprouve fréquemment des maladies dont les symptômes et les apparences sont beaucoup plus extraordinaires que celles dont

les hommes en général sont communément affligés. Telles furent très-probablement les maladies citées dans le nouveau Testament sous la dénomination des ensorcellemens ou des possessions des malins esprits ; et lorsque le sauveur guérissait ces malades on disoit qu'il les avoit délivrés des démons.

Tous ceux qui ont eu occasion d'être les témoins de ces crises spasmodiques ont dû appercevoir que les personnes qui en étoient affectées exécutoient dans ces circonstances des choses auxquelles leurs forces ordinaires n'auroient pas pu atteindre lorsqu'elles jouissoient de la santé. On ne doit pas être surpris que dans des siècles d'ignorance et de superstition de pareils efforts , accompagnés de grimaces et de contorsions violentes , aient été considérés par les spectateurs comme l'ouvrage des démons qui s'étoient introduits dans le corps des malheureux pour les tourmenter. Mais des médecins philosophes se dépouillant des préjugés antiques , ont cherché l'évidence et apperçu la vérité , au moyen desquelles ils ont découvert que les symptômes qu'on attribuoit avant eux à la puissance des démons , n'étoient en réalité que l'effet de causes très-naturelles. Cette

doctrine , plus conforme à la raison et confirmée par des expériences , fut enfin adoptée presque généralement ; mais comme tous les progrès de l'esprit humain nuisent aux hommes qui fondent leur revenu sur l'ignorance de leurs semblables , les prêtres de l'église romaine s'approprièrent la puissance de l'auteur du christianisme , et prétendirent avoir le privilège exclusif d'exorciser et de chasser les diables. Convaincus que si on ne croyoit plus aux démons et aux possédés , ils perdroient des rétributions lucratives , une partie de leur réputation et une excellente ressource pour en imposer au peuple et le conduire à leur fantaisie ; les prêtres dénoncèrent la nouvelle doctrine comme hérétique , impie et injurieuse pour la sainte écriture : cette dénonciation fut appuyée d'une comédie : ils payèrent des femmes qu'ils eurent soin de choisir , capables de jouer adroitement leur rôle. Ces femmes déclarèrent qu'elles étoient possédées , et les prêtres firent publiquement leurs exorcismes pour persuader au peuple qu'on avoit eu tort d'attribuer cet effet à des causes naturelles , et que le maître de la nature leur avoit délégué exclusivement le pouvoir de chasser les démons qui s'avi-



soient de hanter les foibles humains. Pour en imposer plus complètement à la crédule ignorance , ils supposèrent que comme les démons savoient probablement toutes les langues , ceux qui en étoient possédés devoient jouir du même avantage. Après avoir répandu cette opinion , les exorciseurs enseignèrent aux femmes qui feignoient d'être ensorcelées quelques mots de plusieurs langues , pour qu'elles pussent répondre à leurs questions , et la populace émerveillée d'entendre parler arabe ou grec à des femmes ignorantes qui n'avoient reçu aucune espèce d'éducation , croyoit fermement que les démons opéroient ce phénomène.

Quoique le peuple fût complètement la dupe de cette comédie , les gens sensés en méprisoient les acteurs et rioient de la crédulité publique. Mais comme il est fort dangereux dans les pays catholiques de contrarier les opinions religieuses , on n'osa de long-tems combattre ouvertement ces absurdités. Un médecin de Sardaigne entreprit enfin avec succès de dévoiler la charlatanerie du clergé. Une jeune fille de Turin ayant été attaquée d'une maladie hystérique , les jésuites s'empressèrent de l'environner , et mirent

sans leurs intérêts un médecin , qui déclara qu'elle étoit possédée. Après lui avoir enseigné à jouer convenablement son rôle , les exorcistes s'assemblèrent , et cette affaire fit tant de bruit , qu'un médecin de la cour eut la curiosité de voir la prétendue possédée , et déclara publiquement que la cause de sa maladie étoit très-naturelle. Les jésuites accusèrent le docteur de partialité , et offrirent de le convaincre par sa propre expérience. Il accepta le défi et somma la malade en langue angloise , qu'aucun des jésuites ne savoit parler , de lui dire comment il se nommoit. Elle répondit en Piémontois qu'elle ne comprenoit pas sa question. Les jésuites un peu humiliés , prétendirent que cette question étoit du nombre de celles auxquelles ils avoient défendu aux démons de répondre. Le docteur répéta sa question en Piémontois , mais l'exorcisée qui ne le connoissoit pas fut forcée d'avouer son ignorance. Le docteur courut triomphant rendre compte à la cour de son succès. Le roi l'apprit avec satisfaction , et pour essayer de nouveau l'intelligence du démon de la compagnie de Jésus , il donna au docteur un psautier chinois , et lui ordonna d'aller de-

mander à la démoniaque ce qu'il contenoit et en quelle langue il étoit écrit. Les jésuites menacèrent le docteur de faire raconter par le diable toute l'histoire de sa vie. Il ne fit que rire de cette menace ; et somma le diable de commencer son récit, en le menaçant, s'il gardoit le silence, de publier par-tout que lui et ceux qui admettoient sa puissance n'étoient qu'une troupe de sots ou de frippons. Les jésuites au désespoir s'apprétoient à mettre le docteur à la porte, lorsqu'il leur présenta le psautier et l'ordre du souverain, qui commandoit à la possédée de déclarer en quelle langue ce livre étoit écrit. Les jésuites répondirent qu'on l'avoit peut-être écrit en caractères magiques. Le docteur répliqua qu'un tel soupçon violoit le respect qu'ils devoient au monarque, et les jésuites se défendirent en alléguant que cette affaire exigeoit une longue préparation de prières et de cérémonies ; mais le docteur offrit d'assister à tout ce qui seroit nécessaire. Les jésuites, forcés dans leurs derniers retranchemens, commencèrent les cérémonies et ordonnèrent enfin aux démons de répondre aux interrogatoires. On posa le psautier devant la possédée, qui

s'écria qu'il lui faisoit mal , et qu'on le retirât , parce qu'elle ne pouvoit pas en soutenir la vue. Cependant à force d'être pressée elle déclara que les caractères étoient hébreux , et qu'ils contenoient des blasphèmes contre la Trinité. Après avoir informé les religieux de l'ignorance de leur démon , le docteur retourna rendre compte à la cour. On bannit les deux jésuites ; le médecin qui avoit été gagné confessa publiquement sa faute , et on défendit aux parens de la malade de jamais renouveler l'histoire de la diablerie , sous peine d'être envoyés aux galères. Leur fille recouvra la santé , et la découverte de cette imposture mit fin aux idées de possessions et d'ensorcellemens dont on avoit été si long-tems la dupe.

Comme ce triomphe sur l'hipocrisie monachale ou ecclésiastique n'étoit que local , le clergé abusant de la disposition du peuple à croire ce qu'il ne comprend pas , continuent encore à propager dans quelques pays la doctrine des ensorcellemens et des femmes possédées par des malins esprits , auxquels les membres de l'église ont seuls le privilège de faire quitter prise. Cette absurde opinion est heureusement tout-à-fait déra-

cinée dans les pays protestans, et généralement méprisée de tous les catholiques de bon-sens.

Avant de quitter ce sujet, j'observerai que les notions de sortilège et d'ensorcellement, adoptées jadis presque universellement par tous les peuples, ont été aussi liées partout aux mêmes idées. Une vieille femme ayant arboré le nom et obtenu la réputation de sorcière, souleva dans l'Indostán le peuple contre son souverain. Pour obtenir la confiance des séditeux, la prétendue magicienne fit répandre, qu'à un certain quantième de la lune, elle avoit coutume de fricasser dans le crane d'un ennemi un hachis composé de chouettes, de chauves-souris, de serpens, de lézards, de chair humaine et d'autres ingrédiens aussi détestables, qu'elle distribuoit à ses partisans. On assuroit que cet horrible mets avoit la propriété de les garantir dans toutes les occasions de la peur, de les rendre au besoin invisibles et de semer l'épouvante parmi les ennemis. Ne suppose-roit-on pas qu'elle avoit lû l'histoire de la Grèce et de Rome, et les tragédies de Shakespear ?

Outre les opinions dont nous venons de parler, on a encore accusé assez généra-

lement les femmes d'être sourdes à la voix de la raison, et de combattre opiniâtrément l'évidence. J'ose assurer que cette imputation est une erreur de la partialité : les femmes raisonnent en général de très-bon sens, sur tous les sujets qui n'ont point de relation avec leurs intérêts ou leurs passions ; mais, lorsque ces dernières sont émues, elles tiennent chez les femmes toutes les facultés intellectuelles passagèrement suspendues. Il en arrive tout autant aux hommes, et la différence des deux sexes ne consiste, à cet égard, que dans le degré de sensibilité.

On prétend aussi que le beau sexe est naturellement volage, et qu'il aime à s'occuper de nouveaux objets. Quelque fondée que puisse être cette accusation, relativement aux modes et aux bagatelles du jour, je crois pouvoir affirmer que dans leurs attachemens particuliers pour un homme, elles ne sont pas naturellement inconstantes. Il paroît que la nature a empreint dans le cœur des femmes le sentiment de l'amour, et que le besoin d'aimer les force irrésistiblement de s'attacher à quelqu'objet, comme un amant, un mari, des enfans, ou enfin un animal favori. Ce penchant est si violent

chez elles, qu'on a vu souvent des religieuses s'attacher, faute d'autre objet, à une de leurs compagnes, et montrer une passion fort peu inférieure à l'amour. L'histoire offre une infinité d'exemples de femmes qui, en dépit de la raison, de la réflexion et de la vengeance, ont conservé jusqu'à la mort un attachement invincible pour l'homme qui les avoit séduites et précipitées dans la misère et l'infamie.

Parmi les argumens dont on se sert pour démontrer l'infériorité du sexe féminin, on cite fréquemment le manque de courage et de résolution. J'ai déjà refusé cette inculpation et démontré que la timidité n'est point un vice dans leur caractère, puisque la tâche qui leur est généralement imposée par la nature ne demande pas qu'elles bravent le danger; et quant à celles dont la situation exige du courage, la nature ne les en a point laissé manquer. Chez les sauvages, dont le pays est infecté d'animaux féroces, elles restent souvent seules des semaines entières, tandis que les hommes s'occupent de la chasse, à une très-grande distance de leurs habitations. Exposées, durant ces absences, aux attaques des animaux de proie et aux incur-

sions des ennemis, leur situation seroit infiniment misérable et précaire, si elles étoient foibles et timides comme les femmes des nations civilisées.

Chez les Esquimaux, et quelques autres peuples sauvages, les femmes vont à la chasse, et à la pêche avec leurs maris, ces excursions exigent qu'elles aient non-seulement le courage d'attaquer tout ce qui se présente, mais encore de supporter les intempérances d'un climat rigoureux, la fatigue d'une marche pénible, et très-souvent la faim, la disette et tous les autres inconvéniens d'une vie vagabonde et d'un pays inculte. Dans les endroits où les bois ne fournissent pas assez de gibier pour nourrir les hordes qui les habitent, et où elles sont par conséquent obligées de tirer leur subsistance des mers orageuses qui les environnent, les femmes ne se montrent pas moins adroites et courageuses que les hommes à ce périlleux exercice. Dans le Groëland, elles se hasardent souvent en mer au moment d'une tempête qui feroit trembler le plus hardi de nos navigateurs. Dans quelques isles de la mer du Sud, elles s'élancent dans les vagues, et traversent en nageant des ressacs qui fe-



roient pâlir de crainte nos plus intrépides matelots. En Himie, une des isles de la Grèce, les jeunes filles n'obtiennent la permission de se marier qu'après avoir pêché une certaine quantité de perles, et elles ne peuvent se les procurer qu'en plongeant à une très-grande profondeur, où elles sont exposées aux dangereuses attaques du goulum de mer et d'autres poissons carnassiers qui les guettent pour les dévorer.

Si quelqu'antagoniste m'observoit ici que cette sorte de courage n'est que le produit de l'habitude, je le prierois de me dire s'il n'en est pas de même du courage de toutes les espèces ? Exposez l'homme le plus intrépide à un danger dont il n'a pas l'habitude, et vous ne lui trouverez plus la même résolution. Celui qui ne craint pas de s'exposer sur l'Océan, dans une petite barque, trembleroit s'il falloit suivre à la chasse une meute de chiens, sur un cheval fringant, qu'un jockey monte avec autant de plaisir que d'aisance. Le soldat qui monte la tranchée sans crainte et sans réflexion, perdrait la tête et le courage s'il falloit suivre un couvreur sur une cathédrale. Je pourrois multiplier à l'infini les exemples qui servent

à mettre cette vérité en évidence ; mais comme la plupart sont connus de tout le monde , ceux que j'ai cités suffiront pour rappeler les autres à la réflexion.

Les détails que j'ai déjà donnés sur les femmes des peuples sauvages , et toute l'histoire du genre humain , attestent qu'elles sont infiniment moins timides que celles des nations civilisées ; mais il ne s'ensuit pas que ces dernières manquent de courage dans les occasions où il est nécessaire ; et , quoiqu'il n'entre pas dans mon plan de donner en détail l'histoire de toutes les femmes , qui , oubliant la délicatesse de leur sexe , se sont signalées dans les combats , je citerai quelques - uns de ces exemples pour prouver que le beau sexe est susceptible de montrer la plus grande fermeté lorsque les circonstances l'exigent.

L'histoire ancienne et moderne nous présentent un grand nombre de femmes qui , préférant la mort à l'esclavage , et même à la prostitution , ont sacrifié sans hésiter leur vie.

Apollodore nous apprend qu'Hercule ayant pris la ville de Troyes , longtems avant le fameux siège dont Homère nous a laissé

la description, emmena captives les filles du roi Laomédon; l'une d'elles nommée Euthire, que les Grecs avoient entraînée sur leurs vaisseaux, profita d'un moment où les matelots étoient allés chercher à terre de nouvelles provisions, pour engager les captifs de sa nation à mettre le feu à la flotte; elle réussit à les y déterminer, et ils périrent tous dans les flammes. Les Phéniciennes s'étant assemblées la veille d'une bataille, prirent la résolution de s'ensevelir dans les flammes, si leurs compatriotes ne remportoient pas la victoire, et tel étoit leur généreux enthousiasme qu'elles couronnèrent de fleurs celles qui en avoient fait la proposition. Dans l'histoire moins ancienne des Romains, des Gaulois et de plusieurs autres nations, on voit souvent des femmes animées par le désespoir, se précipiter sur les remparts, et braver les ennemis et la mort avec intrépidité, pour se garantir de l'esclavage et de la violence. Caracalla offrit inhumainement pour alternative, à quelques Germanes que le sort de la guerre avoit mis dans ses mains, l'esclavage ou la mort, et elles eurent le courage de choisir la dernière. Le tyran, dont ce choix déconcertoit

l'avarice , les fit conduire au marché ; mais elles persistèrent toutes à préférer la mort à l'esclavage. L'histoire de l'Arabie nous apprend qu'à différentes époques les femmes de ce pays ramenèrent au combat leurs compatriotes qui avoient pris la fuite , et remportèrent une victoire complète ; telle fut la sanglante journée de Yermouk , dans laquelle les Arabes et les Grecs décidèrent le sort de la Syrie. Ceux-ci ayant la supériorité du nombre attaquèrent avec tant d'impétuosité , qu'ils repoussèrent les Arabes jusqu'à leurs tentes. Leurs femmes arrêtèrent leur fuite et employèrent alternativement , pour les ranimer , les prières , les reproches et la menace de se joindre aux ennemis ; mais s'apercevant enfin que tous les efforts étoient inutiles , et qu'un de leurs plus braves officiers se disposoit à fuir , une d'entr'elles , armée du pieu d'une tente , lui en déchargea un coup si violent qu'elle le fit tomber à ses pieds. “ Avancez , dit-elle aux autres , avec véhémence ; avancez , le paradis est devant vous : mais en fuyant , vous ne rencontrerez que les flammes de l'enfer qui sont prêtes à vous engloutir „. Suivie des autres femmes , elle marcha à l'ennemi. Les Arabes ,

honteux de leur foiblesse , renouvelèrent le combat qui dura jusqu'à la nuit. La bataille recommença dès le point du jour ; les Grecs furent totalement défaits , et perdirent , dit-on , cent cinquante mille hommes sans compter les prisonniers. De tels efforts de courage sont dignes d'admiration , même chez les femmes , lorsqu'ils sont l'effet de la nécessité. En toute autre circonstance , ce seroit une tache dans leur caractère qui indiqueroit une ame féroce , sous une forme qui semble annoncer la douceur et l'humanité. Je ne crois pas , en effet , devoir des louanges aux nobles Génoises qui suivirent les croisés à la Palestine , et qui , en combattant avec eux , sous prétexte de délivrer la Terre-Sainte , imitèrent leurs crimes et leur barbarie. Elles croyoient sans doute qu'en combattant pour Jésus-Christ , sur la terre , on pouvoit violer impunément les immuables loix qu'il a faites dans le ciel.

Je pourrois citer encore un très-grand nombre de femmes , qui , depuis le tems de Sémiramis jusqu'à nos jours , se sont distinguées par leur courage. Telle fut , si l'on peut s'en fier à l'histoire , Panthésilie , qui , dans la guerre de Troyes , conduisit une armée

d'héroïnes au secours du roi Priam. Telle fut Thomiris, qui combattit contre Cyrus, roi de Perse, et Thalestris, également célèbre par ses exploits et par ses amours avec Alexandre. Je pourrois citer encore Boadicée, reine des Bretons, qui à la tête de son armée vengea sur les Romains ses injures personnelles et celles de son pays. On a vu dans des tems plus modernes la fameuse pucelle d'Orléans et l'intrépide Marguerite d'Anjou; quelques historiens assurent que cette dernière commanda en personne dans douze batailles. Mais il seroit superflu de multiplier les exemples. J'en ai dit assez pour prouver que le beau sexe sait montrer du courage quand les circonstances l'exigent. Si ces dispositions étoient naturelles aux femmes, elles détruiroient les qualités qui nous enchantent et qui contribuent à notre bonheur. On n'a jamais été tenté de présenter une femme pour exemple à son sexe, parce qu'elle se plaisoit à braver le danger. Ce n'est point en rivalisant les hommes dans les qualités qui conviennent à leur caractère, qu'une femme parvient à les séduire.

Quoiqu'il paroisse, d'après ce que je viens de raconter, que les hommes ont considéré

de tout tems les femmes comme fort au-dessous d'eux par les facultés corporelles et intellectuelles ; cette opinion , généralement adoptée par le sexe masculin , admet cependant des exceptions ; car on a vu à certaines époques des nations entières et dans tous les tems quelques particuliers maintenir l'opinion contraire. Nous avons déjà parlé de la vénération que les anciens Egyptiens avoient pour leurs femmes , et il paroît que cette vénération s'est soutenue jusqu'au tems de Cléopatre. On a vu d'autres nations accorder aux femmes les premiers honneurs , et d'autres qui évaluoient le prix d'une femme à la valeur de six hommes ; les anciens Germains admettoient leurs femmes dans les conseils , dont elles dirigeoient souvent les délibérations. Chez les Grecs , les Romains et les Bretons , les femmes étoient admises à l'honneur de desservir les autels , et plus récemment l'institution de la chevalerie éleva le beau sexe fort au-dessus du reste des mortels. Dans le déclin de la chevalerie , on a vu les femmes acquérir en Italie un degré de considération , que jusque-là elles n'avoient jamais obtenue. Lorsque la vénalité devint si universelle à Rome , qu'on pouvoit tout

obtenir pour de l'argent, il n'étoit pas rare de voir déifier après leur mort la maîtresse ou l'épouse d'un homme opulent. Dans l'Italie moderne , l'académie des *Dubbiori* accorda dans l'année quinze cent cinquante et un, ces ridicules honneurs à Jeanne d'Aragon durant sa vie. On divinisa aussi la marquise de Gast sa sœur , et on proposa de construire un temple en l'honneur de ces deux divinités. Mais quelques-uns des académiciens observèrent que deux divinités dans un même temple, et particulièrement deux divinités femelles , pourroient bien ne pas s'accorder. Cette réflexion parut judicieuse , et l'on décréta que ces deux déesses auroient chacune un temple particulier.

---



## C H A P I T R E X X.

*Des habits , des ornemens et autres expédiens  
inventés par les femmes pour plaire aux  
hommes.*

L'INCLINATION mutuelle que les deux sexes ont l'un pour l'autre , est la source de beaucoup d'arts utiles et de presque tous les agrémens de la vie. C'est de cette inclination qu'est né l'art de plaire , et le désir de se rendre utile ou agréable. Cette heureuse disposition qui adoucit nos peines , multiplie en même tems nos jouissances et nos plaisirs

Nous avons sans contredit l'avantage sur le beau sexe , relativement à l'invention , ou du moins à la pratique des arts utiles. Les femmes dépendent de nous pour presque tous les articles de nécessité. Mais nous dépendons d'elles absolument pour les plaisirs et la douceur de la vie ; et il n'est pas moins intéressant d'être heureux que d'exister. Outre l'avantage que nous donne le talent de se rendre utiles ou nécessaires ,

les hommes ont encore une infinité d'autres moyens pour captiver la bienveillance du beau sexe , et la liberté de les pratiquer ouvertement ; tandis que les femmes sont forcées de chercher à nous plaire sans en laisser paroître le désir. En trahissant cette intention , elles nuiroient non-seulement au succès , mais on leur feroit un crime de blesser la modestie , que nous regardons comme la qualité la plus essentielle à leur sexe. Il est évident que nous désirerions que toutes les femmes cherchassent à nous plaire ; mais nous voudrions en même tems qu'elles tinssent cette disposition de la nature , ou qu'elles l'imitassent si bien que nous pussons nous y tromper.

Réduites à dissimuler leurs véritables sentimens , les femmes sont toujours gênées dans leur conduite , et forcées très-souvent de démentir par leurs paroles ou même par leurs actions des attachemens que la vertu même ne pourroit pas désapprouver ; mais lorsqu'elles ne dirigent leur attaque sur aucun homme en particulier , lorsqu'elles se bornent à orner leur esprit et à parer leurs charmes pour se rendre plus dignes d'être honorablement recherchées , nous leur pardonnons

volontiers l'art qu'elles emploient pour embellir la nature , et la rendre plus aimable.

Nous avons en partage la force , et les femmes ont la beauté. La force plaît aux femmes , parce qu'elle leur assure une protection et une subsistance. La beauté enchante les hommes , parce qu'elle leur fait éprouver des émotions délicieuses et sert en même tems à calmer la violence de leurs passions. Tous les animaux connoissent leurs forces et la manière de s'en servir. Les femmes sentent la valeur de la beauté , et s'occupent soigneusement d'en tirer le plus grand avantage. Je me propose de présenter à mes lecteurs femelles un tableau succinct des méthodes que dans des tems et des pays différens , leur sexe a employé pour en tirer parti.

Après le soin de la subsistance , celui des vêtemens paroît le plus indispensable , et c'est , sans contredit , dans les inventions de ce genre , que l'imagination humaine a montré le plus de goût et d'intelligence. L'art de se vêtir élégamment et avec décence est une des inventions qui distinguent l'être intelligent de la brute , et l'homme de goût de son servile et gauche imitateur.

Quoiqu'il soit naturel aux habitans du Nord

d'imaginer que les vêtemens sont indispensables , comme on ne peut pas en avoir senti la nécessité dans les climats chauds , où ils ont été inventés originairement , il paroît évident que quelques motifs étrangers au besoin de se couvrir a fait adopter généralement cette invention. Il y a différens pays dans l'Asie , que nous supposons avoir été la première habitée , où des vêtemens sont inutiles ou même incommodes. Nous voyons cependant dans toute la vaste étendue de cette portion du globe , et dans les autres , les hommes habitués depuis très-longtems à se couvrir. Si les habits avoient été originairement destinés à garantir des rigueurs de la saison , il s'ensuivroit presque nécessairement que les peuples du Nord auroient perfectionné les premiers la manière de se vêtir , et que les habitans des pays très-froids en auroient inventé depuis très-longtems l'usage. Mais ces deux suppositions sont évidemment fausses , puisque l'art de se vêtir a été inventé avant qu'aucun des pays froids eût des habitans , et que les hommes vont encore nus dans les environs du détroit de Magellan , un des plus rigoureux climats du globe.

Ces faits démontrent évidemment que la  
nécessité

nécessité de se garantir du froid , n'est pas le seul motif qui a déterminé le genre humain à couvrir sa nudité. Quelqu'autre raison a certainement contribué à rendre cet usage universel. Des auteurs ont prétendu que ce second motif est un sentiment de pudeur , empreint par la nature , et d'autres ont assuré que la pudeur est le principal ou le seul motif qui a fait inventer l'usage des vêtemens ; mais cette opinion est démentie par l'expérience ; car il ne paroît pas que la pudeur soit un sentiment naturel ; c'est évidemment l'art qui lui a donné naissance ; et , plus nous approchons de l'état de nature , plus nous voyons les notions de pudeur s'affoiblir. Il seroit superflu de citer les différens pays où les deux sexes sont encore absolument nuds , et ne connoissent point par conséquent le sentiment de la honte , ou de passer en revue les peuples qui , quoiqu'habituellement vêtus , n'attachent point de honte à découvrir toutes les parties de leur corps ; mais pour ne pas fonder uniquement cette hypothèse sur les coutumes des peuples sauvages , examinons les enfans des peuples les plus civilisés , nous verrons que jusqu'à un certain âge , ces enfans de

l'un et de l'autre sexe , n'ont pas la moindre honte de se montrer tout nus ; jusqu'à sept ou huit ans , ils mettent si peu de conséquence à découvrir toutes les parties de leur corps , que leurs mères , ceux qui sont chargés de leur éducation , parviennent très-difficilement à leur faire observer , à cet égard , les usages de leur pays , et sont souvent forcés , pour y réussir , d'avoir recours à des corrections douloureuses. C'est à l'instruction et aux châtimens que nous devons nos premières idées de décence , et ces notions sont entretenues par l'habitude. On est en général presque aussi honteux de violer les usages établis dans les choses indifférentes , que dans celles qui blessent réellement la décence.

Si d'après ces observations il paroîtroit probable que l'habitude de se vêtir n'a eu pour origine , ni la nécessité , ni la honte , il s'ensuivroit que nous ignorerions les motifs qui ont fait inventer cet usage. On pourroit toutefois hasarder une conjecture , et supposer qu'une sorte de principe inné , particulièrement chez le beau sexe , lui a indiqué ce moyen de relever ou d'orner les charmes qu'il tient de la nature ; on pourroit ajouter , à l'appui de cette opinion , que les vêtemens

ont été inventés dans des climats où ils ne sont pas nécessaires pour garantir les corps de la rigueur des saisons , et dans un tems où la race humaine étoit trop innocente et trop sauvage pour connoître le sentiment de la honte ; et , qu'en parcourant tout le cours de l'histoire du genre humain, on apperçoit un penchant général pour la parure, par-tout où les hommes n'ont pas été totalement occupés de pourvoir à leur subsistance ou découragés par l'esclavage. Les peuples sauvages , même ceux qui vont habituellement nus, annoncent leur goût pour la parure , par les marques ou les taches qu'ils impriment sur la peau de leur corps et qu'ils enduisent ordinairement des couleurs les plus frappantes. Tous les peuples dont le pays produit quelques matières, et qui ont acquis l'art de les fabriquer , exercent toute leur intelligence à inventer des ornemens et des parures , et on peut raisonnablement supposer que le goût de la parure est un principe inné, puisqu'il se trouve sans exception chez tous les peuples de l'univers. Si les vêtemens n'étoient destinés qu'à garantir du froid ou à tranquilliser la pudeur, les plus simples seroient , sans contredit , les plus convenables ; mais on recherche par-tout

beaucoup moins la commodité que l'élégance, et j'en conclus, sans hésiter, que l'usage des vêtemens doit son origine au goût universel de la parure.

Comme les hommes ont aussi montré de tout tems une forte inclination pour la variété, cette disposition peut avoir contribué à faire adopter l'usage de se vêtir. La nudité absolue présente toujours le même objet, les mêmes formes, la même couleur, sans autre variété que les changemens d'attitude. Les mêmes objets, continuellement exposés à la vue, n'exciteroient pas long-tems le desir et n'allumeroient pas une passion durable. Dans les pays où les femmes vont habituellement nues, elles n'ont pas la ressource de la coquetterie, elles ne peuvent pas éveiller le desir au moyen de la curiosité en cachant ou en montrant à moitié une partie de leurs charmes. Il est probable que le beau sexe a senti très-anciennement que, pour plaire, il falloit agiter l'imagination en lui déguisant les objets, pour qu'ils eussent toujours l'attrait de la nouveauté, et que pour y réussir elles ont eu recours aux ornemens de la parure.

Comme la vie sauvage est celle qui ap-



proche le plus de l'état primitif de la nature , on a prétendu que l'amour de la parure n'est pas une passion naturelle au sexe féminin , parce que chez quelques hordes misérables les femmes ne s'occupent point d'inventer des ornemens. Mais cette conclusion paroîtra peu fondée , si l'on considère que dans les pays où les femmes négligent totalement la parure et l'art de se vêtir , c'est parce qu'elles sont totalement dépourvues des matières nécessaires à la fabrication des ornemens , comme dans les environs du détroit de Magellan , ou parce que la rigueur de l'esclavage et des mauvais traitemens font taire chez ces infortunées , comme sur les bords de l'Oroonoke , la passion la plus naturelle au sexe féminin. Dans les pays les plus sauvages de la terre , les femmes exercent toute leur intelligence à fabriquer des ornemens pour s'en parer lorsqu'elles ne sont pas tout-à-fait découragées par l'esclavage le plus dur et le plus ignominieux. Sur la côte des Patagons , où les deux sexes vont presque absolument nus , les hommes et les femmes se parent d'ornemens et se servent d'ingrédiens pour incruster leurs corps de différentes couleurs. Une de ces dernières

portoit des bracelets et entremêloit ses cheveux de grains enfilés à-peu-près comme nos chapelets. Parmi les tribus errantes des Tartares les moins civilisées de l'univers , les femmes , quoique soigneusement enfermées , se parent avec profusion de riches ornemens qu'elles reçoivent de leurs maris ou de leurs parens. Il seroit inutile d'appuyer mon opinion par un plus grand nombre de preuves ; toute l'histoire du genre humain , ancienne et moderne , en est si remplie , qu'à moins de vouloir tirer des conclusions générales de quelques circonstances particulières , on ne pourra douter que l'amour de la parure ne soit beaucoup plus naturel aux femmes qu'au sexe masculin.

Si nous admettons que le désir de se parer est un sentiment de la nature , nous pourrions très - raisonnablement supposer que ce désir a existé dès le commencement du monde. Mais il n'est pas aisé de découvrir en quoi consistèrent les premiers essais , ou de quelles matières on s'est servi pour fabriquer les premières parures. Strabon nous dit que quelques peuples couvroient leur nudité avec l'écorce des arbres ou au moyen d'herbes ou de roseaux grossièrement tressés. Il paroît que dans les

tems que nous considérons , on se servoit généralement de la peau des animaux pris à la chasse ; mais comme les hommes ne savoyent point tanner ces peaux pour les rendre flexibles , ni séparer la partie poilue , ils les portoient telles qu'ils les avoient arrachées de la chair des animaux. Le poids et la dureté de ces vêtemens sauvages firent rechercher les moyens de les rendre moins incommodes : on les trouva ; mais l'époque de cette invention n'est point connue. Hérodote dit que les femmes de l'ancienne Lybie portoient des manteaux de peau de chèvre sechée et tannée , qui passoient alors pour une parure très-magnifique. On trouve dans les anciennes annales des Chinois , que Tchinsang , un de leurs premiers monarques , leur enseigna à préparer la peau des animaux pour s'en vêtir , en faisant tomber le poil au moyen d'un cylindre de bois. Mais quoiqu'on eût rendu , dans différens pays , ces peaux moins gênantes par la manière de les préparer , elles ne composoient pas encore un vêtement fort commode. Les unes étoient trop petites et les autres trop grandes. Il étoit facile de supprimer une partie des dernières ; mais pour ajouter aux autres , il

auroit fallu connoître l'art de coudre , qu'on n'inventa que beaucoup plus tard. Il ne paroît pas que l'invention du fil soit du nombre des premières découvertes , puisqu'elle est encore inconnue d'un grand nombre de peuples sauvages ; et sans fil on ne pouvoit pas pousser loin l'industrie des vêtemens. Hésiode nous apprend qu'au lieu de fil les anciens faisoient usage des nerfs des animaux qu'ils séchoient et découpoient en lanières. Des épines ou des os pointus tenoient lieu d'aiguilles. Telle fut , dans les premiers tems , la fabrication des habits ou plutôt des espèces de couvertures qui servoient de vêtemens ; car il faut observer qu'on ne les ajustoit point , comme aujourd'hui , à la forme ou à la taille. C'étoit des espèces de manteaux qui avoient tous à-peu-près les mêmes dimensions. On peut au moins le présumer d'après l'usage pratiqué chez les grands , qui avoient coutume de faire endosser un de leurs habits à tous ceux qui venoient leur rendre visite ; ce qui n'auroit pas pu se faire , si tous ces habits avoient été proportionnés à la taille. Mais les peuples qui conservent encore les usages de l'antiquité , nous en offrent une preuve moins suspecte. Les habits des mon-

tagnards du pays de Galles et de l'Ecosse sont encore flottans et si amples qu'ils peuvent s'ajuster aisément à toutes les tailles.

Lorsque la société commença à se civiliser, les deux sexes, plus attentifs à se plaire réciproquement, tâchèrent de découvrir des matières propres à fabriquer des habillemens plus commodes que l'écorce des arbres et la peau des animaux. Ils se servirent probablement du poil des chameaux, dont les Orientaux font encore des étoffes. Cette invention indiqua naturellement l'usage qu'on pouvoit tirer de la laine, et l'on s'aperçut bientôt que ces étoffes, converties en vêtemens, étoient non-seulement plus souples, plus chauds et plus solides que les précédens, mais aussi plus élégans et plus commodes. On ignore aussi l'époque où l'on commença à tisser la laine; on sait seulement que cette invention est très-ancienne; car l'histoire nous apprend que du tems des patriarches les habitans de la Palestine et de la Mésopotamie tondoient avec grand soin leurs brebis; et cette attention ne pouvoit être motivée que sur l'utilité de leur laine, dont ils fabriquoient sans doute des vêtemens et des parures. Le nouvel usage auquel on employoit la laine et le poil de

chameau indiqua peut-être l'idée de fabriquer du fil, en désunissant les fibres des plantes. Cette invention, quelqu'en soit l'origine, ne tarda pas à être connue presque généralement. L'histoire du pays de l'Egypte raconte que les plantations de lin furent détruites; et à des époques un peu moins anciennes, elle fait souvent mention des fines toiles des Egyptiens. Telles furent les matières dont les hommes se servirent pour fabriquer leurs premiers vêtemens. Nous allons examiner rapidement en quoi consistaient la parure et les ornemens.

Du tems d'Abraham l'art de se parer avoit déjà fait des progrès considérables: on fabriquoit différentes sortes de bijoux et des vases d'or et d'argent. Lorsqu'Eliezer, valet d'Abraham, alla demander Rebecca pour Isaac, le fils de son maître, il se munit de bijoux d'or et d'argent, de bagues et de bracelets, afin d'obtenir une réception favorable. On nous dit aussi que Rebecca donna des gants parfumés à son fils Jacob, pour lui faciliter les moyens de tromper son père et de passer auprès de lui pour son frère Esau. Des gants parfumés indiquent un luxe trop perfectionné pour que les vêtemens fussent aussi simple

et aussi grossiers qu'on voudroit bien nous le faire croire. Jacob fit présent à Joseph son fils bien aimé d'un habit de plusieurs couleurs et plus beau que ceux de ses frères. On suppose que l'étoffe étoit de coton , et que ce fut ce cadeau qui excita la jalousie de ses frères , et les détermina à vendre Joseph en Egypte à des marchands d'esclaves. Malgré toute cette recherche de pature , les anciens ignoient l'art de se vêtir avec élégance. Leur habit ou robe de dessus étoit composé d'une pièce d'étoffe dans laquelle ils s'enveloppoient , et qu'ils ne savoient point assurer autrement qu'en la retenant avec les deux mains. Il existe encore aujourd'hui des peuples à demi-sauvages qui sont accoutrés de cette manière. Les habitans de l'isle d'Otaheite s'enveloppent dans une pièce d'étoffe , dont la longueur excessive augmente en proportion du rang de celui qui la porte. Du tems des patriarches les Israélites avoient fait quelques pas au-delà de la simplicité que je viens de décrire : ils portoient des manches à leurs habits et des manteaux par dessus ; mais ils se chaussoient , comme les nations voisines , d'une espèce de sandale de cuir attachée avec des cordons de même espèce. Cette méthode ,

qui ne garantit que la plante du pied , laissoit le reste à découvert et exposé à être couvert de boué ou de poussière dès qu'ils sortoient de leurs maisons : nous trouvons en effet dans la sainte écriture qu'aussitôt qu'ils y ren- troient, ils se faisoient habituellement laver les pieds par leurs domestiques , et qu'ils ren- doient souvent eux - mêmes ce service à leurs hôtes et à leurs convives.

Parmi toutes ces anecdotes sur les vête- mens de l'antiquité , il est assez surprenant que rien ne nous indique la manière dont les femmes s'habilloient , à l'exception des bijoux envoyés à Rebecca , par Isaac , avant leur ma- riage. Quoique nous ne puissions pas devi- ner quelle étoit la forme de leurs vêtemens , nous savons , à n'en pas douter , que cette forme changeoit relativement aux circons- tances. Avant de se placer sur le bord d'un chemin pour jouer vis-à-vis de Judas le per- sonnage d'une courtisanne , Tamar quitta ses habits de veuve et prit le costume de prosti- tuée. On peut en conclure que non-seule- ment les veuves et les courtisannes , mais tous les autres états étoient distingués par la différence de leurs vêtemens ; c'est une preuve qu'on s'occupoit de la manière de



s'habiller , à laquelle on attachoit de l'importance. Dans les pays où l'art de se vêtir est encore dans l'enfance , on n'imagine point d'en faire la distinction des rangs et des professions. Mais on s'en sert dans les pays civilisés pour indiquer l'un et l'autre , et même les circonstances accidentelles.

Quelques nations voisines , et particulièrement les Madianites , poussèrent dès les premiers tems la recherche ou le luxe des vêtemens plus loin que les Israélites. Le livre des Juges fait mention de leurs chaînes d'or , des bagues , des tablettes , des robes pourpre de leurs souverains et des colliers d'or , dont ils décorent leurs chameaux. Il paroît qu'en Egypte la mise du peuple étoit fort simple ; mais les grands portoient beaucoup de décorations : ils avoient un grand nombre d'habits différens. Joseph en donna plusieurs à chacun de ses frères : ils portoient des habits d'étoffe de coton et des chaînes de grand prix à leur col. Quant à l'habillement des femmes , nous savons seulement qu'elles n'en avoient que d'une sorte , tandis que les hommes varioient leur manière de se vêtir. Reste à savoir si , par une seule sorte de vêtemens , on a voulu indiquer que tous les habits des femmes

étoient faits de la même façon ou de la même étoffe ; quoiqu'il en soit , elles avoient en outre une variété d'ornemens. Moïse dit que lorsque les Israélites abandonnèrent l'Egypte , ils reçurent ordre d'emprunter des bijoux d'or et d'argent , d'en parer leur fils et leurs filles et d'en dépouiller les Egyptiens. Il n'est pas étonnant qu'ils possédassent ces objets de luxe à l'époque où les Israélites sortirent de leur pays , puisque du tems de Joseph ils avoient déjà des bijoux d'or et d'argent , de riches étoffes , des parfums , un grand nombre d'esclaves et des chars magnifiques. Les broderies de différentes espèces étoient en usage chez eux et chez les nations voisines. Moïse cite plusieurs sortes de broderie ; et Pline nous apprend qu'au moyen de certaines drogues , ils parvenoient à peindre leurs toiles. Ces anecdotes et les sommes immenses que les reines d'Egypte dépensent pour leur toilette , suffisent pour prouver que la parure des Egyptiennes étoit très-dispendieuse , quoiqu'elle ne fût pas peut-être fort élégante. Je terminerai cet examen en observant que les Egyptiens se distinguoient particulièrement des autres peuples par une propreté très-recherchée. Les gens riches ,

après avoir porté une fois leurs vêtements les donnoient au blanchissage ; ce qui est d'autant plus remarquable , que la vertu favorite des anciens n'étoit pas la propreté. Les Scythes ne se lavoient jamais , de peur , disoient - ils , de gâter la beauté de leur peau ; mais ils y suppléaient par une recette médicinale : ils faisoient infuser dans de l'eau une pâte composée de bois de cèdre et de cypres , pilée avec de l'encens , dont ils étendoient une couche sur leur visage. Cette pâte adoucissoit , dit-on , la peau , et lui laissoit en se détachant , non - seulement un nouvel éclat , mais une odeur fort agréable.

S'il ne suffisoit pas de connoître les inclinations naturelles des hommes pour être convaincu qu'ils ont toujours accordé à la beauté un tribut de louange et d'admiration , les chansons des anciens bardes ne nous en laisseroient pas douter. Il étoit assez naturel que les femmes eussent la curiosité de contempler elles-mêmes les charmes dont les hommes paroissent enchantés : ce ne fut point l'invention , mais le hasard , qui leur procura cet avantage. Quelqu'une d'elles , en réfléchissant peut-être à ses amours , fixa ses regards sur la surface tranquille d'un étang qui lui

présenta son image. Cette découverte indiqua sans doute que toute surface unie produiroit le même effet ; et l'on fabriqua très-anciennement des miroirs en Egypte. Cette invention passa probablement des Egyptiens chez les Israélites ; car ils faisoient généralement usage de miroirs durant leur séjour dans le désert. Moïse fabriqua son bassin de cuivre avec des miroirs que des femmes avoient offerts à la porte du tabernacle. L'art de fabriquer des miroirs de verre fut inventé beaucoup plus tard. On se servit , dit-on , pour faire les premiers et les meilleurs , du sable qui se trouvoit sur les côtes maritimes dans les environs de Tyr. Les miroirs en usage étoient alors de métal parfaitement poli. En Egypte et dans la Palestine on se servoit ordinairement de cuivre. Les Péruviens les fabriquoient avec ce métal , lorsqu'ils eurent le malheur d'être découverts par les Espagnols. Les peuples de l'Orient fabriquent encore aujourd'hui leurs miroirs avec du cuivre ou quelque autre métal susceptible d'être bien poli.

L'usage des miroirs semble indiquer que les Egyptiens et les Israélites n'étoient pas si simples et si grossiers que quelques écrivains

le prétendent. Nous voyons de nos jours plusieurs peuples qui ne connoissent point cette invention. Les habitans de la nouvelle Zélande parurent très-émervéillés d'appercevoir leur image dans un miroir , et firent à cette occasion beaucoup de grimaces et d'éclats de rire. Presque tous les voyageurs qui ont parcouru des pays sauvages nous apprennent que la vue d'un miroir leur faisoit la même impression. Dans certains pays le génie humain prend un essor rapide , tandis que dans d'autres il marche à pas de tortue. Quelle peut être la cause de cette différence ? est-ce le climat , la nécessité , ou une inégalité d'intelligence et des facultés de l'ame ? Est-il possible que les sauvages n'aient jamais aperçu leur image sur la surface des eaux ? et s'ils l'ont vue , d'où peut venir leur surprise à l'aspect d'un miroir ?

---

## C H A P I T R E   X X I.

*Continuation du même sujet.*

EN considérant des époques si anciennes, il est impossible de donner à mon lecteur un détail circonstancié des vêtemens dont les femmes faisoient habituellement usage. Il n'en reste ni monumens, ni description ; et quand même je pourrois en découvrir, je ne croirois pas devoir faire une liste de tous les articles compris alors dans la toilette du beau sexe. Je me propose seulement de démontrer que la manière de se vêtir étoit chez ces peuples un objet d'attention sérieuse ; j'indiquerai en quoi consistoit cette attention, et le lecteur jugera lui-même jusqu'à quel point le soin de leur toilette peut servir à faire connoître les mœurs de ces tems et l'influence que les mœurs pouvoient avoir sur l'invention des modes et sur leurs changemens.

Au nombre de leurs absurdes déclamations, les censeurs de notre siècle répètent fréquemment que les anciens n'ont jamais poussé si loin le luxe des habits, et qu'à cet égard notre

pays (1) surpasse tous les autres en extravagance. Mais pour sentir toute la frivolité de cette complainte , il suffit de jeter les regards sur les plus anciennes époques de l'univers , et l'histoire de ces tems présentera sur le même sujet les mêmes déclamations. Dans le troisième chapitre d'Isaïe on trouve une description de la magnificence des filles de Babylone, qui surpasse de beaucoup le faste de notre siècle. Celle des héros et des héroïnes d'Homère n'est pas moins sans exemple parmi nous; et Cléopâtre porta , dit-on , l'extravagance du luxe des fêtes et des habillemens à un excès qui ruineroit le plus puissant de nos monarques. Je pourrois multiplier les faits qui attestent le faste et la splendeur des anciens ; mais ceux que j'ai cités démontrent suffisamment l'absurdité de nos déclamateurs modernes. C'est avec tout aussi peu de raison qu'ils se déchaînent en particulier sur le luxe de l'Angleterre : quiconque a quelques notions du faste de l'Orient rira dédaigneusement de leurs satyres de l'Europe. Lorsque les empereurs Mogols paroissoient en public , leur magnificence étoit au-dessus de toute description. Le faste et la dépense des califes , suc-

---

(1) L'Angleterre.

cesseurs de Mahomet, dans les fêtes et les cérémonies publiques, n'étonnent pas moins l'imagination. Lorsqu'Almamoun épousa la fille de Hassan Sahal, on célébra son mariage avec une magnificence à laquelle un Européen auroit peine à croire. Le père de l'épouse fit présent de plusieurs esclaves à chacun des grands qui accompagnoient Almamoun. Tandis qu'on régloit à Fomal-Salet les préliminaires de l'alliance, les deux cours s'amusoient tous les jours d'une fête nouvelle ou des voluptueux spectacles de l'Orient. Lorsque la cérémonie fut terminée et que les deux époux partirent, ils trouvèrent, jusqu'à Bagdad, éloigné d'environ deux cens milles, toute leur route couverte de riches tapis brodés d'or ou d'argent. La princesse avoit, dit-on, dans sa coëffure, un millier de perles de la plus grande beauté. On rempliroit aisément des chapitres entiers de la magnificence orientale; mais cet exemple suffit pour démontrer que celle des Européens ne peut pas entrer en comparaison.

Quoique les anciens fissent usage des pierres précieuses, il paroît qu'ils ne connoissoient pas le *diamant* que les modernes estiment à un si haut prix. Quelques auteurs



prétendent qu'Homère et Hésiode font mention de cette pierre sous le nom d'*adamas* ou d'*adamantinos* ; mais d'autres assurent avec plus de probabilité que ces noms grecs ont une signification tout-à-fait étrangère à ce que nous appelons *diamant*. Pline , qui a fait de grandes recherches sur la découverte des pierres précieuses , n'a rien trouvé de relatif aux diamans jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. Mais on n'a joui de tout leur éclat que long-tems après qu'on les eut découverts. L'art de les polir avec leur propre poussière est une invention moderne attribuée à Louis de Berquen , natif de Bruges , qui vivoit environ trois ou quatre siècles avant le nôtre.

Ce fut d'abord le desir de captiver l'attention qui engagea la race humaine à se parer des plus brillantes productions de la nature ; et le diamant tint parmi elles le premier rang , aussitôt après sa découverte. Il étoit par conséquent très-naturel que les mines qui les renferment fussent recherchées et conservées soigneusement. Je ne pourrois point , sans trop m'écarter de mon sujet , donner au lecteur un détail des différens pays qui produisent des diamans ; il suffira de dire que la

plupart appartiennent aux roix d'Espagne ou de Portugal. Les Portugais ont au Bresil une compagnie , à laquelle ils ont accordé le privilège exclusif d'extraire les diamans des mines ; et les loix que cette compagnie a fait passer pour sa propre sécurité , offensent également la politique , la justice et l'humanité. Non contents d'infliger sur-le-champ la mort à tous les étrangers qui s'approchent à une certaine distance des mines , ces barbares ont encore dépeuplé un district d'environ trois cens milles , dont ils ont fait un désert inaccessible. Telles sont les actions atroces que des hommes commettent pour s'assurer la possession de cette brillante bagatelle , qui sert aujourd'hui à distinguer la grandeur et l'opulence d'avec les classes plus humbles et moins fortunées.

Les individus de l'espèce humaine vieillissent comme tous les autres , et tombent dans la décrépitude ; mais la qualité de l'espèce est toujours la même : elle conserve toujours ses goûts et ses passions , et les principes qu'elle avoit il y a cinq cens ans. La puissance et la dignité étoient alors , comme elles sont encore aujourd'hui dans beaucoup d'endroits , aux ordres de l'opulence , et distinguées par

le faste des habits et des équipages. La beauté avoit recours aux inventions de l'art pour embellir la nature. Aaron se distingua par une profusion d'ornemens, et les héros d'Homère se couvroient d'armures riches et brillantes. Les monarques des anciens Mèdes, des Persans et de plusieurs nations voisines, portoient un sceptre d'or pour marque de leur puissance et de leur autorité.

Dans l'ancienne Babylone, les hommes portoient des vêtemens d'étoffe tissus d'or et d'argent, ornés de magnifiques broderies et enrichis d'émeraudes, de rubis, de saphirs, de perles, et d'autres bijoux très-abondans dans les climats orientaux. Des colliers d'or faisoient aussi une partie de leur décoration. Tel étoit l'habillement des hommes : on n'a point décrit particulièrement celui des femmes ; mais si nous considérons le rang qu'elles tiennent dans la société, et le goût naturel de leur sexe pour la parure et les ornemens, nous serons convaincus que leur mise devoit surpasser celle des hommes en magnificence ; et cette opinion acquiert une sorte d'authenticité par les reproches que les prophètes faisoient fréquemment aux filles de Babylone sur leur vanité et sur le luxe excessif de leur

parure. A des vêtemens d'étoffes très-coûteuses, les Babyloniennes ajoutaient la dépense des parfums les plus rares, qu'elles répandoient avec profusion sur leur personne et sur leurs habits. On sait assez que les parfums de Babylone étoient alors les plus chers et les plus estimés. Cette recherche voluptueuse devoit être un des plus dispendieux articles de la toilette du beau sexe.

Les Mèdes et les Persans n'étoient pas moins jaloux que les Babyloniens de la magnificence de la parure et des ornemens. On accoutumoit les épouses de leurs monarques à toute la splendeur du faste oriental, et l'on dissipoit souvent les revenus d'une vaste province pour décorer une favorite. On accordoit aux reines de certains districts pour l'entretien de leur toilette et de leur garde-robe. Elles en avoient un pour leurs voiles, un pour leurs ceintures, et ces différens districts portoient le nom de la partie de vêtement, à la dépense duquel ils étoient tenus de fournir; comme la ceinture de la reine, le manteau de la reine, etc. Il paroît que les Mèdes attachoient une grande importance aux vêtemens dont les écrivains de l'antiquité leur reprochoient le luxe et la magnificence.

licence. Ils portoient de longues robes flottantes avec des manches pendantes , ornées de couleurs éclatantes et enrichies de broderies d'or et d'argent. Ils portoient aussi des colliers , des chaînes et des brasselets d'or , garnis de pierres précieuses ; et pour coëffure une espèce de thiare ou de bonnet très-magnifique , qui se terminoit en pointe. Ils pousoient même la recherche de la parure jusqu'à teindre leurs cils et leurs sourcils , jusqu'à mettre du fard , et joindre à leur chevelure des cheveux postiches. L'histoire où nous trouvons ces détails sur la parure des hommes ne nous apprend rien de relatif à celle des femmes , et se contente de faire en général l'éloge de leur beauté. Je crois qu'on peut supposer raisonnablement qu'elles ne négligeoient pas d'ajouter le secours de l'art aux avantages qu'elles tenoient de la nature.

Malgré ce que je viens de raconter , on est sujet , en parcourant superficiellement l'histoire ancienne , à croire que les héros dédaignoient le soin de la parure , et la considéroient comme très-indigne de leur attention. Hercule n'avoit pour tout vêtement qu'une peau de lion , négligemment

passée sur ses épaules , et une infinité de héros cités par Homère et par d'autres écrivains , se couvroient de la dépouille des animaux féroces , dont ils avoient délivré différens pays. Mais ils n'endossoient probablement ces dépouilles que quand ils alloient à la chasse ou à la guerre ; car dans les occasions qui exigeoient de la cérémonie , leurs vêtemens étoient d'une espèce fort différente. Homère représente le manteau d'Ulysse comme un ouvrage d'une magnificence extraordinaire , et introduit successivement sur la scène différens guerriers , dont l'armure éclatante semble avoir épuisé l'art des hommes et des dieux. Dans les siècles héroïques , les Grecs ornoient déjà leurs habits de plaques d'or et d'argent. Les femmes de distinction attachoient leurs longues robes flottantes avec des agraphes d'or. Elles portoient des brasselets de même métal , incrusté d'ambre , et n'ignoroient point que l'art pouvoit embellir la nature , car elles tâchoient de ranimer l'éclat de leur teint par le secours de différentes sortes de fard qu'elles savoient composer et appliquer avec presque autant d'adresse que les femmes du premier rang à Versailles. Mais malgré la

richesse de leur parure les anciens n'entendoient rien ni à l'élégance ni à la commodité de l'habillement. Dans le tems dont nous parlons, les Grecs n'avoient pour chaussure que des espèces de sandales qu'ils mettoient au moment de sortir ; ils ne portoient ni bas, ni caleçons, ni culottes, et ne connoissoient point l'usage des épingles, des boucles, des boutons ni des poches. On n'avoit point encore inventé les toiles ; et pour se garantir du froid, on mettoit plusieurs habits l'un par-dessus l'autre.

Lorsque les Grecs commencèrent à dépouiller la barbarie des siècles heroïques, ils donnèrent un peu plus d'attention à l'élégance et à la commodité des vêtemens. Les dames d'Athènes employoient toute la matinee à leur toilette, qui consistoit à appliquer du fard et à se laver le visage avec des eaux qui éclaircissoient et embellissoient la peau ; elles prenoient aussi grand soin de nettoyer leurs dents ( article aujourd'hui malheureusement fort négligé ). Quelques-unes noircissoient leurs sourcils et se servoient dans le besoin, pour cacher la pâleur des lèvres, d'un opiat, dont la couleur avoit, dit-on, un éclat admirable. Les femmes de

la Grèce se servent encore aujourd'hui d'une espèce de fard appelé *sulama*, qui donne aux joues une rougeur brillante ; peut-être est-ce le même dont on faisoit usage dans le tems dont nous venons de parler. Quelques femmes Grecques ont coutume de dorer la totalité de leur visage le jour de leur nocce, et considèrent cette opération comme un charme irrésistible. Dans l'isle de Schio, elles s'habillent à-peu-près comme les femmes de l'ancienne Sparte. Elles ont le sein complètement découvert, et des robes qui ne passent pas le jarret, afin qu'on puisse appercevoir leurs jarretières, dont les rubans sont ordinairement ornés de broderies. Je reviens aux femmes de l'ancienne Grèce ; elles passaient encore une partie de leur tems à fabriquer des coëffures, et quoiqu'elles fussent peut-être moins ridiculement compliquées que celles qu'inventent de nos jours à Paris les marchandes de modes, ces anciennes coëffures exigeoient probablement de l'attention et de l'industrie, dont il paroît que les femmes Grecques étoient très-susceptibles, puisqu'elles prenoient la peine de peindre leurs cheveux, de les parfumer d'essences précieuses et de les friser avec



des fers chauds, conformément à la mode du jour ou au gré de leur fantaisie; elles employoient pour leurs vêtemens des étoffes fines et légères qui marquoient la taille sans blesser la décence, à l'exception des Lacédémoniennes, dont je ne décrirai point l'habillement. Presque tous les anciens auteurs ont amèrement déclamé contre leur mise. Euripide dit qu'il n'étoit pas possible que les femmes de Sparte fussent modestes. Leurs vêtemens laissoient appercevoir tous leurs membres, et l'usage de lutter toutes nues avec de jeunes hommes, offroit à la débauche des tentations trop violentes pour que la nature humaine pût y résister.

De cette description abrégée, on peut conclure que les femmes de l'antiquité ne s'occupoient pas moins de leur toilette que le beau sexe de notre siècle, et que les ornemens et les ingrédiens dont elles faisoient usage n'étoient ni si simples ni si peu nombreux que quelques écrivains l'ont prétendus. Un examen rapide de l'histoire des Romains nous démontrera mieux la vérité de cette assertion. Dans les premiers tems de cette vaste république, le peuple, aussi simple dans ses manières que dans son habillement,

ne s'occupoient ni d'ornemens ni de parure. Je l'ai passerai en conséquence à une époque moins ancienne, et je n'examinerai les mœurs des Romains, que depuis le moment où ils amorcelèrent des richesses de toutes les nations dans leur capitale.

Les dames Romaines alloient dans la matinée au bain, d'où elles revenoient pour faire leur toilette. Les femmes opulentes ou d'un rang distingué avoient une troupe d'esclaves qui s'occupoient de les parer, tandis que leurs maîtresses, nonchalamment assises en face d'un miroir, étudioient des attitudes, des gestes et des sourires, tout en indiquant la place de chaque boucle de cheveux et de toutes les parties de la coëffure. Lorsque toutes ces petites pratiques de coquetterie ne réussissoient pas à captiver l'attention de l'assemblée, elles imputoient toujours cette disgrâce à la mal-adresse de leurs esclaves, et ne manquoient pas le lendemain de les gronder de leur gaucherie. Dans les premiers tems, les filles de chambre prêtoient la main à toutes les parties de la toilette; mais lorsque cet art acquit un peu de perfection, chacune des esclaves eut sa tâche particulière, l'une peignoit les cheveux, les passoit au fer

et les accommodoit ; une autre versoit les parfums ; une troisième plaçoit les bijoux ou les ornemens , et la quatrième appliquoit le fard et les cosmétiques. Chacun de ces emplois étoit distingué par une dénomination ; mais indépendamment des esclaves qui exécutoient les opérations de la toilette , il y avoit encore des surintendantes : elles donnoient leurs avis et choisissoient les couleurs qui convenoient le mieux au teint ou à la physionomie ; elles décidoient enfin de tout ce qui pouvoit ajouter aux charmes de la grace ou de l'éclat.

Les dames Romaines ne bornoient pas leurs soins aux graces de la physionomie ; ils s'étendoient à toutes les décorations dont leur tête étoit environnée. Elles se servoient de peignes de buis et d'ivoire pour leurs cheveux , dont les boucles étoient assurées avec des épingles d'or ou d'argent : elles en fichoient en outre dans leurs coëffures , qui étoient enrichies de perles , et dont on voyoit pendre des chaînes ou des bagues d'or , des rubans blancs ou pourpre , ornés de bijoux ou de pierres précieuses. Elles portoient aussi des bagues et des pendants d'oreilles de la plus

grande magnificence (1). La coëffure gigantesque, aujourd'hui en faveur, n'est point une invention moderne. Dans les tems dont nous nous occupons, les dames Romaines faisoient usage de cheveux artificiels, et chargeoient leur tête de peignes, de nœuds, de tresses et de boucles disposés de mille manières différentes, qui composoient autant d'étages et ne ressembloient pas mal à un morceau d'architecture. Il n'étoit pas toutefois indispensable que les femmes perdissent leurs loisirs à faire construire sur leur tête les étages supérieurs de ce gracieux édifice. Il y avoit alors, comme aujourd'hui, des marchands industrieux qui les dispensoient de cette attention pénible ; on trouvoit dans leurs boutiques des coëffures toutes arrangées, qu'il ne s'agissoit que de poser sur la tête avec intelligence. On ne finiroit pas de détailler les

---

(1) Les Romains pousoient à un tel excès la manie de la parure et des ornemens, que dans l'espoir d'y mettre des bornes, le sénat s'en occupa sérieusement. Les véritables pères conscripts se plainquirent avec amertume que l'achat des bijoux et des fanfreluches dont les femmes se paroiënt, faisoit sortir de l'état des richesses immenses, qui passoient chez les nations ennemies de la république.

différentes formes de ces coëffures volumineuses. Il suffira d'observer qu'il y en avoit que l'on considéroit comme l'annonce de la décence et de la vertu ; tandis que d'autres servoient d'enseigne à l'incontinence et à la débauche.

Mais la parure ne se bornoit pas à varier les formes de la coëffure et à l'entremêler de rubans, de bijoux d'or et de pierres précieuses. Comme on donnoit généralement la préférence aux cheveux blonds, les hommes et les femmes faisoient peindre soigneusement leur chevelure, la parfumoient d'essences odoriférantes, et la saupoudroient avec de la poussière d'or. Les Romains apportèrent d'Asie cette coutume extravagante, anciennement pratiquée par les Juifs, si l'on peut s'en fier au rapport de l'historien Joseph. La poudre blanche dont on se sert aujourd'hui n'étoit point inventée ; on n'en fit généralement usage que vers la fin du seizième siècle. L'Etoile est le premier écrivain qui en fait mention ; il raconte que dans l'année 1593, les religieuses se promenoient dans les rues de Paris avec des cheveux frisés et poudrés. Depuis cette époque la coutume de poudrer les cheveux est devenue si générale, que

dans presque tous les pays de l'Europe, et particulièrement en France, que les individus des deux sexes, de tous les âges et de toutes les classes en font habituellement usage. Tels étoient les ornemens que les Romaines prodiguoient dans leur coëffure. Elles se servoient pour la peau du visage, de cosmétiques, de fard, et de plusieurs sortes de pâtes. Je ne parlerai point des cosmétiques, dont le détail seroit superflu, parce qu'il s'en trouve probablement dans le nombre des inventions modernes qui méritent la préférence. Elles composoient le fard avec de la chaux et du blanc de plomb; car Martial raconte que *Fabula* craignoit la pluie à raison de la chaux dont elle saupoudroit son visage; et que *Sabella* ne redoutoit pas moins le soleil, parce que sa figure étoit enduite de céruse. La fameuse Poppée, d'abord maîtresse de Néron et ensuite son épouse, faisoit usage d'une espèce d'onguent qui durcissoit sur le visage et y formoit un mastic durable, qu'on ôtoit en le lavant avec du lait chaud. Comme ce fard avoit été inventé par une impératrice, il eut bientôt la vogue; et l'habitude de porter ce masque dans leur maison devint si générale chez les femmes.

de toutes les classes , qu'on lui donna le nom de *visage domestique* ; et si nous en croyons Juvenal , les maris n'en connoissoient pas ordinairement d'autre , les femmes reservoient à des amans passagers la vue de la figure naturelle cachée sous cette enveloppe. Pour rectifier ce qu'elles considéroient comme une imperfection de la nature , elles se servoient d'emplâtres dépilatoires , au moyen desquels on supprimoit le superflu des cheveux ou des sourcils. Elles n'ignoroient pas non plus l'art d'en appliquer d'artificiels. On ne doutera point qu'elles ne prissent grand soin de leur denture. Différentes opérations servoient à les nettoyer , à les blanchir et à les tenir en ordre : on en substituoit d'artificielles , lorsqu'elles avoient été détruites par l'âge ou par des accidens ; mais il paroît qu'on choisissoit mal la matière de ces dents postiches. “ Il  
 „ ne te reste plus que trois dents , dit Martial  
 „ à la vieille *Maxine* , et elles sont de buis  
 „ vernis ”. Mais en dépit de toute leur adresse , il y avoit des pertes qu'elles ne pouvoient pas dissimuler. “ Quoique tu n'aies point  
 „ honte , dit le même poëte à *Lélia* , de te  
 „ parer de dents et de cheveux postiches ,  
 „ cela ne suffit point pour tirer la vanité

d'embarras. Comment trouveras-tu un œil, puisqu'on n'en vend pas" ? Si *Lélia* vivoit encore , elle trouveroit des yeux postiches , et notre siècle inventif lui offriroit la consolation de cacher son infirmité.

Les Romaines prenoient grand soin de laver et d'adoucir leur peau par le fréquent usage du bain ; et quelques-unes d'elles ne se contentoient pas du bain d'eau pure , elles y mêloient des ingrédiens et des parfums. Poppée , dont nous avons déjà parlé , employoit tous les jours à son bain le lait de cinquante ânesses , et lui attribuoit la vertu d'entretenir la douceur et le poli de la peau.

Les vêtemens des Romains étoient ordinairement fabriqués avec de la laine et du lin ; ils supplétoient à la grossièreté de ces étoffes par des magnifiques broderies et des bijoux de différentes espèces. L'usage du linge ne s'introduisit chez eux que du tems des empereurs ; et ce fut à-peu-près vers le même tems qu'ils commencèrent à porter des étoffes de soie. Mais elles furent long-tems si chères , qu'on mêloit une partie de laine ou de lin dans la fabrication des plus belles étoffes. La soie devoit être alors d'un prix exorbitant , puisqu'après un demi-siècle , on l'échangeoit



à poids égal contre de l'or, comme l'annonce la réponse de l'empereur Aurelien à son épouse, qui le prioit de lui acheter un manteau de soie. " Je me garderai bien, lui dit-il, d'acheter une livre de soie pour une livre d'or ,,"

Comme la soie est la plus élégante des enveloppes, dont le beau sexe fait usage pour orner ses charmes, le lecteur me pardonnera peut-être une petite digression sur cette matière précieuse. On prétend que la soie a été apportée de Perse en Grèce, trois cents trente-trois ans avant la naissance de Jésus-Christ et de l'Inde à Rome, dans la deux cents soixante-quatorzième année de l'ère chrétienne. Durant le règne de Tibère, le sénat fit une loi qui défendoit aux Romains de se vêtir d'une étoffe efféminée, qui ne convenoit qu'à des femmes; et les Européens ignoroient si complètement l'art de cultiver la soie, qu'ils ont cru longtems qu'elle croissoit, comme le coton, sur des arbres. Dans l'année cinq cents cinquante-deux, deux moines apportèrent des grandes Indes à Constantinople, les œufs de quelques vers-à-soie. On les fit éclore sur du fumier; et ces insectes, nourris avec des feuilles de mûriers, multiplièrent si rapidement, qu'on éleva des manufactures

à Athènes, à Thèbes et à Corinthe. Dans l'année onze cens trente, Roger, roi de Sicile, emmena de la Grèce des manufacturiers de soie, et les établit à Palerme, où ils enseignèrent aux Siciliens, la méthode de multiplier les vers, et l'art de filer et de tisser la soie. De Sicile, cet art se répandit dans toute l'Italie, et de là en Espagne. Peu de tems avant le règne de François I, les provinces méridionales de la France, entreprirent cette culture. Henri IV introduisit, avec beaucoup de difficulté, les manufactures de soie dans son royaume, contre l'avis du duc de Sully, son ministre et son favori. A force de persévérance il les porta enfin à un certain degré de perfection. Dans l'année douze cens quatre-vingt-six, quelques anglois de distinction parurent avec des manteaux de soie à un bal qui se donna au château de Kenilworth, dans le comté de Warwick. Dans l'année seize cens vingt, l'art de tisser la soie s'introduisit en Angleterre; et dans l'année dix-sept cens dix-neuf, on établit à Derby, la machine que Lombe a inventée pour tordre la soie; cette pièce de mécanique, digne d'attention, ou plutôt d'admiration, contient trente-six mille cinq cens

quatre-vingt-six roues , qu'une seule roue , mue par le courant de l'eau , met toutes en mouvement. Tels furent les commencemens des manufactures de soieries ; mais ces étoffes furent très-longtems rares et trop chères pour devenir d'un usage général. Le roi de France , Henri II , porta les premiers bas de soie qui parurent en Europe. Sous le règne de Henri VII on n'en avoit pas encore vu en Angleterre ; Edouard VI , son fils et son successeur reçut en présent , du chevalier Thomas Gresham , les premiers bas de cette espèce qui furent vus en Angleterre , et ce présent , considéré alors comme très-précieux , fut longtems le texte de la conversation publique. La reine Elisabeth reçut aussi une paire de bas de soie noire de sa marchande de soieries ; et Holwell nous apprend que cette princesse en fut si éprise , qu'elle n'en porta plus que de cette espèce. Depuis cette époque , les soieries sont devenues insensiblement si communes , qu'elles ne peuvent plus servir à distinguer le rang et l'opulence.

Je reprends mon sujet et reviens aux Romains : ils formoient depuis très-longtems un corps de nation , lorsqu'ils adoptèrent

l'usage de porter des vêtemens de plusieurs couleurs. Tandis que la république subsista, le bleu fut généralement la couleur de leurs habits et même de la chaussure des femmes. L'empereur Aurelien leur permit de porter des souliers rouges, et refusa aux hommes ce privilège, qu'il conserva exclusivement pour lui et pour ses successeurs à l'Empire.

Ce fut à Rome qu'on inventa les souliers à talon. Auguste en porta pour hausser un peu sa petite taille. Les prêtres en portèrent aux jours des sacrifices, et les femmes de distinction, aux bals et aux assemblées. Les grands ornoient leurs souliers de plaques d'or, et, malgré le silence des historiens, nous avons lieu de croire que les femmes imitèrent leur exemple. Eliogabale décora ses souliers de pierres précieuses, gravées par les plus habiles artistes. Les empereurs qui lui succédèrent suivirent cet usage, et chargèrent leurs souliers d'une infinité d'ornemens, et entre autres de l'aigle romaine, en broderie, entourée de perles et de diamans. Cette extravagance des empereurs ne nous causera point de surprise, quand nous saurons que les simples citoyens de Rome,

peu satisfaits de décorer le dessus de leurs souliers , faisoient mettre quelquefois une semelle d'or.

Nous avons déjà vu que parmi les peuples sauvages ou peu civilisés , les habitans du Nord étoient ceux qui montroient le plus de considération pour le beau sexe ; et ce seroit faire injure à leurs femmes , qui pratiquoient , comme nous l'avons déjà observé , les vertus de la chasteté et de l'obéissance , de croire qu'elles ne faisoient pas aussi tous leurs efforts pour obtenir la tendresse de ceux dont elles possédoient l'estime. Nous ne devons pas , toutefois , supposer que , relativement à l'élégance des habits , elles égaloient les nations que nous venons de passer en revue. Sous un climat rigoureux , elles habitoient un pays stérile qui produisoit peu d'objets susceptibles de parer leurs charmes : tous les arts utiles étoient ou inconnus ou dans l'enfance ; et , quant à l'élégance , ces peuples n'en avoient pas la moindre notion. Il n'étoit pas possible , par conséquent , que les femmes missent beaucoup de recherche dans leur parure , et leur toilette devoit être nécessairement fort simple et fort négligée. Il paroît que la chevelure , dont l'ar-

rangement est un des ornemens naturels du  
 beau sexe , occupoit principalement leur  
 attention ; elles les nouoient quelquefois sur  
 le sommet de leur tête , d'où ils pendoient  
 négligemment , et flottoient sur leurs épaules.  
 Quelques tribus avoient appris l'art de les fri-  
 ser ; mais , en général , elles les portoient flot-  
 tans. Une chemise de toile sans manches , assez  
 fréquemment bigarrée de couleur pourpre ,  
 et par dessus cette chemise , la peau de  
 quelque animal , tué par leur mari , servoit  
 de manteau , et composoit toute la magni-  
 ficence de leur parure. Belles , pour la plu-  
 part , elles avoient presque toutes des yeux  
 bleux fort vifs , des traits réguliers , de  
 belles couleurs , et une peau qui égaloit en  
 blancheur , la neige de leurs montagnes.  
 A une taille haute , aisée et majestueuse ,  
 elles joignoient la douceur et la modestie ,  
 qui excitent à la fois des sentimens d'amour  
 et d'admiration. Avec tant de graces natu-  
 relles , le secours de la toilette auroit été  
 superflu. Quand la nature a tout accordé ,  
 l'art ne serviroit qu'à défigurer son ouvrage.

Je n'entreprendrai point de décrire les  
 différentes modes d'habillemens qu'ont  
 adopté par nécessité ou par fantaisie les des-

cendans de ces peuples du Nord, durant la succession de siècles qu'on a nommés le moyen âge; j'observerai seulement en général, que vers le tems de Charlemagne, les hommes portoient des habits courts, par dessus lesquels il passoient, dans les jours de cérémonies, un manteau doublé de fourrure. En guise de brodequins, Charlemagne portoit aux jambes des bandes croisées; mais l'histoire ne dit pas un mot de la mise du beau sexe. Celle de France fait quelquefois mention des changemens que leurs modes éprouvèrent; mais l'historien ne cite point les époques de ces changemens. Sans m'arrêter à ces renseignemens obscurs, j'observerai que les Bourguignons attachoient tant d'importance à la mise et à ces décorations, qu'ils ordonnèrent, par une loi, que les filles hériteroient exclusivement de tous les vêtemens et les bijoux qui avoient appartenus à leur mère. D'autres peuples du Nord avoient des loix à-peu près semblables, qui excluient les mâles de la succession aux meubles de cette espèce, lorsqu'il existoit une parente, quelque éloigné que pût être son degré de sanguinité.

J'ajouterai à ces détails quelques obser-

ations sur l'habillement des Anglo-Saxons et des Danois : ils attachoient beaucoup d'importance , et donnoient beaucoup de soins à l'arrangement de leur chevelure , qu'ils regardoient comme le plus bel ornement que les hommes aient reçu de la nature. Les jeunes filles les laissoient pendre et flotter sur leurs épaules ; mais après leur mariage elles les portoient plus courts et retroussés sous une coëffure , conforme à la mode du tems. Des cheveux coupés près de la racine , étoient considérés comme un signe d'infamie et comme une punition presque suffisante pour expier le crime d'adultère. Dans le moyen âge , les deux sexes étoient si attachés à leur chevelure , que les canons de l'église ordonnèrent aux ecclésiastiques de tenir leurs cheveux courts , et de raser le sommet de leur tête , en signe d'humilité. Ces mêmes canons leur défendoient de cacher , sous quelque prétexte que ce fût , cette humiliante tonsure. Le clergé honteux , et sans doute inquiet d'une marque qui , en les distinguant du reste des citoyens , servoit à les faire découvrir lorsqu'ils commettoient quelque action condamnable , tâchèrent de persuader aux laïques que de longs cheveux étoient un ornement



res-antichrétien. St. Wulstan fut un de ceux qui déclama le plus violemment contre les longues chevelures. Il réprimanda sévèrement, dit Malnosbury, " les pécheurs de tous les rangs, et particulièrement ceux qui tiroient vanité de leur longue chevelure. Lorsqu'il en trouvoit sur son chemin et qu'ils lui faisoient un salut pour obtenir sa bénédiction, ce grand saint commençoit par abattre une touffe de leurs cheveux, avec un canif bien affilé, qu'il portoit toujours avec lui pour cet usage, et il leur ordonnoit de couper le reste pour l'expiation de leurs fautes. Si quelque pécheur, endurci, refusoit de lui obéir, il lui reprochoit amèrement sa mollesse efféminée, et lui annonçoit qu'il seroit sévèrement puni de sa vanité dans l'autre monde „. Mais dans un siècle où chacun étoit si attaché à sa chevelure, les menaces du saint n'eurent pas un grand succès; et telle étoit la ridicule obstination du clergé, qu'il traitoit comme des criminels ceux qui ne vouloient pas souffrir qu'on les privât d'un ornement qu'ils tenoient de la nature,

Les ecclésiastiques ne se bornèrent point à déclamer contre les longues chevelures; ils se déchainèrent avec la même violence

contre ceux qui portoient des boucles de cheveux postiches , ou des vêtemens d'une autre couleur que la blanche. Ils proscrivirent les instrumens de musique , les vases d'or et d'argent ; le pain blanc , les vins étrangers , les bains chauds , et généralement tout ce qui étoit luxe ou jouissance. Comme le patriarche Joseph avoit reposé sa tête sur une pierre , ils dénoncèrent les traversins et les oreillers , comme des inventions diaboliques , et prononcèrent la peine de damnation éternelle contre les hommes assez pervers pour se raser la barbe. Tertulien prétendoit que ce crime impie tendoit à défigurer les œuvres du Créateur. Saint Paul déclara , sans en dire la raison , qu'une longue chevelure étoit la gloire d'une femme et la honte d'un homme. Le clergé suivit strictement cette opinion durant plusieurs siècles , et au moyen d'un peu d'extention , il prétendit que ce que Saint Paul avoit jugé honteux , étoit véritablement criminel. L'évêque de Serlo , prêchant devant Henri I , peignit de couleurs si odieuses le péché de porter une longue chevelure , que le roi et tous ses courtisans se firent tondre la tête immédiatement après le service. " Si la religion , dit alors un plaisant,

ordonne , sous peine de damnation , de couper les cheveux et de laisser croître la barbe , elle devoit au moins marquer exactement l'endroit où les uns finissent et où l'autre commence ,. Les ecclésiastiques observoient qu'Aaron avoit porté une longue barbe , et qu'Absalon , le seul dont l'histoire ancienne cite la longue chevelure , avoit été pendu par ses cheveux , pour le punir de cet excès d'impiété.

Les Anglo-Saxons faisoient usage du linge. Différentes anecdotes de leur histoire , et entr'autres la suivante , en offrent une preuve évidente. Les confesseurs ordonnoient , pour pénitence extraordinaire , aux pécheurs endurcis , de porter sur la peau une chemise de laine. Il paroît , toutefois , qu'on faisoit encore peu d'usage de bas , puisque le clergé , dont l'opulence étoit fort supérieure à celle des autres citoyens , montoit à l'autel avec les jambes nues pour célébrer le sacrifice de la Messe. Un canon leur enjoignit , en sept cens quatre-vingt-cinq , dans les termes suivans , de couvrir leurs jambes. " Qu'aucun ecclésiastique ne se présente dorénavant à l'autel , pour célébrer la Messe , avec des jambes nues ; parce que Dieu pourroit être

offensé de la malpropreté de son ministre „

Lorsque les deux sexes sont distingués l'un de l'autre par l'étoffe et la forme de leurs vêtemens, c'est un signe évident que la société qu'ils composent est parvenue à un haut degré de culture et de civilisation. Cette différence extérieure entre les sexes étoit peu marquante chez les anciens Germains, et presque aussi peu sensible chez les Anglo-Saxons. La principale distinction consistoit dans les manteaux; celui des femmes descendoit presque jusqu'à terre, et celui des hommes étoit beaucoup plus court. Il paroît que ces peuples avoient, comme les Danois, un goût très-vif pour les ornemens, et particulièrement pour les chaînes et les bracelets d'or. Tous les officiers supérieurs, civils ou militaires, portoient des chaînes d'or; et comme elles étoient ordinairement un don des souverains, les poètes ont souvent désigné les rois par l'épithète de *donneurs de chaînes d'or*. Les bracelets d'or ou d'autres matières précieuses sont aujourd'hui une décoration particulière au beau sexe; mais chez les Danois, les hommes en faisoient également usage. Le comte Goodwin fit présent de bracelets d'or au roi Hardinacute,

Hardinacute , et on faisoit tant de cas de ces ornemens , que les princes qui juroient par leurs bracelets , considéroient ce serment comme aussi inviolable que les dieux des païens , lorsqu'ils juroient par le Stix.

Il régnoit , dans le moyen âge , une si grande méfiance entre les hommes , les crimes étoient si communs , et la protection des loix si foible , qu'il existoit très peu de correspondance et d'amitié parmi les habitans de l'Europe. Ils n'avoient pas la moindre notion des assemblées où se réunissent fréquemment les deux sexes des nations civilisées. Le goût naturel de la propreté et de la parure sont par conséquent les seuls motifs qui purent engager les hommes et les femmes à s'occuper de leurs vêtemens. L'institution de la chevalerie dégrossit un peu la rudesse de leurs manières. Elle procura au beau sexe un peu plus de sécurité et plus de confiance à se montrer en public. Elle occasionna de fréquentes assemblées , des joutes et des tournois où le beau sexe étoit juge de la valeur et distribuoit les récompenses de la victoire , où sa présence animoit les combattans , ajoutoit à leur courage , et leur fournissoit des mo-

tifs de décorer et d'embellir leur personne. Indépendamment des joutes et des tournois , les foires donnoient , alors en Europe , occasion aux deux sexes de se rassembler. Tandis que la défiance et la crainte mutuelle répandoient leur influence funeste ; tandis que les forteresses et les châteaux étoient seuls à l'abri du meurtre et de la dévastation , on ne pouvoit pas s'attendre à voir fleurir le commerce. On tâcha , toutefois , de le ranimer un peu au moyen des foires où les commerçans alloient exposer leurs marchandises ; mais dans un tems où il y avoit peu de luxe et peu de numéraire , ces expositions de marchandises amenèrent peu d'acheteurs , et les marchands y firent mal leur compte. Pour attirer plus nombreuse compagnie , quelques-uns de ces vendeurs imaginèrent de donner au public des spectacles qui pussent exciter la curiosité ; et , depuis cette époque , les foires furent connues et devinrent une espèce de rendez-vous général , où les femmes ne venoient pas moins pour étaler aux yeux leur parure , que pour faire emplette de nouveaux ornemens.

## C H A P I T R E X X I I.

*Continuation du même sujet.*

**E**N parlant des habillemens , j'ai déjà eu occasion de donner une idée de la magnificence des anciens Orientaux ; en passant à l'examen des peuples qui habitent aujourd'hui cette partie du monde , nous verrons qu'ils n'ont pas changé de mœurs , et qu'ils conservent le goût qu'avoient leurs ancêtres pour le faste et la représentation.

Il paroît que la nature a disposé les inclinations des deux sexes , de manière à leur donner l'un sur l'autre une influence réciproque. Pour captiver les hommes , le beau sexe tâche d'ajouter par la parure à l'éclat de ses charmes. Pour séduire le beau sexe , les hommes font preuve de valeur et tâchent d'acquérir les qualités et les talens qui obtiennent l'estime ou excitent l'admiration. Dans les pays où il est d'usage que les deux sexes vivent dans la société , ces efforts mutuels ne causent point de surprise ; mais il n'est pas possible de s'en défendre lorsqu'on voit

Les femmes qui habitent le Levant, prendre le même soin de leur parure, quoique certaines qu'aucun homme n'aura la possibilité d'appercevoir ni leurs charmes ni leur magnificence. Ce fait est cependant incontestable ; et le desir d'exciter l'admiration agite si violemment l'imagination des femmes, que quand elles n'auroient, comme cela arrive en Asie, qu'une seule fois en vingt ans, l'occasion de paroître en public, elles s'occuperoient tous les jours, en attendant ce fortuné moment, des moyens d'assurer leur triomphe. Dans son essai sur les mœurs et les coutumes de l'Orient, l'abbé Lambert dit, en parlant des Chinoises, que quoiqu'elles soient sûres de n'être vues que par leurs domestiques femelles, elles passent à leur toilette une grande partie de la matinée.

Quoique les Chinois soient peut-être le peuple le plus véritablement économe, les vêtemens de leurs femmes, et particulièrement les ornemens de leur coëffure, démontrent, avec évidence, qu'ils aiment le faste et l'ostentation, qui ont toujours été la passion dominante des Orientaux. La coëffure de leurs femmes consiste en plusieurs



boucles de cheveux , artistement disposées ; et parsemées de petites touffes de fleurs artificielles d'or ou d'argent. Quelques-unes y ajoutent un oiseau de même métal , dont la magnificence produit un effet assez grotesque. Les femmes de la première distinction attachent plusieurs de ces oiseaux ensemble , en forme de couronne , et ces bijoux sont ordinairement d'un travail fort précieux. Les jeunes demoiselles portent ordinairement une couronne de carton , couverte d'une étoffe de soie , et décorée de perles , de diamans , ou d'autres bijoux. Le sommet de leur tête est couvert d'une étoffe de fleurs naturelles ou artificielles , au milieu de laquelle des fils de laiton , suspendent des brillans dont leur pointe est ornée. Leurs vêtemens , quoique décorés , ou plutôt chargés des plus riches ornemens , manquent de goût et d'élégance. La vue d'une figure chinoise en apprendroit plus sur ce sujet à mon lecteur , que la description la plus circonstanciée.

Dans la vaste étendue des grandes Indes , qui appartenoit autrefois aux Mogols , les femmes , quoique toujours sévèrement renfermées , sont fort occupées du soin de leur

parure. Elles sont habituellement vêtues des plus belles étoffes de soie brodées d'or ou d'argent, et adaptées à la taille avec une élégante aisance, qui prouve que quand elles prennent la nature pour modèle, elles ne manquent point de goût dans leur imitation. Vers le milieu de la taille, elles portent une ceinture élégamment brodée. A l'endroit où cette ceinture est attachée, par-devant elles pendent une très-grosse perle ou un globe d'or; mais il paroît qu'elles donnent leur principale attention à l'arrangement de leurs cheveux, qu'elles varient de cent manières différentes; elles en forment des pyramides, des triangles, des croissans, ou la figure d'une fleur ou d'un arbuste favori. Cette opération s'exécute au moyen de boucles d'or et de fils de même métal, parsemés de diamans. Cette architecture, qui demande sans doute du tems et de l'industrie, doit former une coëffure beaucoup plus gênante et plus fragile que toutes celles dont nous voyons les modes se succéder rapidement en Europe. Outre cette coëffure difficile et dispendieuse, les Chinoises en ont une autre moins compliquée; elles partagent leurs cheveux en plusieurs tresses, qu'elles laissent

pendre négligemment sur leurs épaules, et chaque tresse est terminée par une pierre précieuse ou par une petite plaque d'or. Lorsqu'elles sont ainsi parées, il ne leur faut pas moins d'étude et d'adresse pour apprendre à mouvoir la tête avec grace, et de façon à donner du jeu aux diamans de leur coëffure qu'à nos Européennes, pour apprendre à jouer de l'éventail, à manier une tabatière avec grace, à prendre du tabac de façon à fixer les regards sur une belle main ou sur une belle bague.

De tems immémorial, les femmes ont eu l'usage de faire percer leurs oreilles pour y pendre quelques bijoux destinés à satisfaire leur vanité ou à donner de l'éclat à leurs charmes; mais les anciens Orientaux ne se contentoient pas de faire à leurs oreilles une incision douloureuse; ils perçoient aussi leurs narines, et nous voyons encore aujourd'hui plusieurs peuples qui portent des bijoux suspendus à leur nez. Dans quelques cantons des grandes Indes, les habitans percent une de leurs narines et y passent un anneau d'or enrichi du plus gros diamant qu'ils peuvent se procurer. Les derniers de nos navigateurs, qui ont parcouru les mers du Sud, ont apperçu

des hommes qui avoient une espèce de plume passée à travers les deux narines , et dans la nouvelle Galle du Sud les hommes avoient coutume de passer à travers leur nez, l'os de quelqu'animal. Cet os , à-peu-près de la grosseur d'un doigt , et de cinq à six pouces de longueur , bouchoit leurs narines , les faisoit naziller d'une manière très - désagréable , et les obligeoit de tenir presque toujours la bouche ouverte pour prendre un peu de respiration. Dans la Caramanie déserte , outre l'incision des narines , les habitans font encore un trou au bout de leur nez où ils pendent un second anneau , orné de diamans ou de fleurs , qui couvrent totalement un côté du nez. Dans la Perse , et dans quelques autres pays , les femmes portent encore des bijoux à leurs narines.

Un nez garni d'anneaux d'or , de fleurs ou de diamans , paroît fort grotesque aux yeux des Européens , qui ont cependant adapté des ornemens à presque toutes les parties du corps et de la figure ; mais tout dépend de l'habitude qui règle les opinions de beauté , d'élégance et même d'utilité. Les Hottentots sont fort contents de leur parure , quand ils y ont employé une certaine quantité de

graisse et d'urine. A Smyrne , les femmes font consister la beauté dans une taille massive et des seins très-volumineux. Le Hollandois trouve ses grandes et larges culottes fort élégantes ; l'avare croit son trésor fort utile ; quoiqu'il jeune auprès , sans oser y toucher , et l'homme de cour imagine que son carrosse lui est aussi nécessaire que le sont à un portefaix de bonnes jambes et de larges épaules.

Quoique dans quelques parties des grandes Indes les deux sexes mettent beaucoup d'importance à parer leurs narines , ils n'oublient pas de décorer leurs oreilles ; ils les percent comme les Européennes , et y pendent un grand nombre de différens bijoux : les bagues , les colliers et les bracelets , sont aussi d'un usage ordinaire , et ces ornemens sont presque toujours très précieux. Les Indiennes se servent aussi , pour embellir leurs charmes , de fard ou de peintures qu'elles appliquent , avec tant d'art sur leurs joues , qu'on a peine à les distinguer de la nature. Elles peignent aussi les extrémités de leurs ongles ; mais pour cet article , elles s'éloignent trop de la nature ; et le vermillon qu'elles emploient , ne peut pas faire illusion à l'observateur le plus superficiel. Des taches noi-

res sur la peau du visage , passent aussi parmi les Orientaux pour une beauté. Tous les poètes font l'éloge de cet ornement prétendu , et leurs peintres en décorent soigneusement les portraits. C'est probablement cette fantaisie qui a fait inventer les mouches noires. Leurs poètes parlent aussi fréquemment de cheveux postiches, de plumes et d'autres ornemens dont les Européens ont depuis longtems adopté l'usage. Indépendamment de la parure, les Indiennes ont encore des moyens de captiver l'attention. En Europe , une élégante attire les regards au moyen d'une belle tabatière ou d'une bague brillante ; elle produit en Asie le même effet , en mâchant une grande quantité de bétel, dont toutes les classes ont plus ou moins l'habitude ; et plus une femme exhale fortement l'odeur de cette racine , plus elle est jugée, dans les Indes , une femme du bon ton.

Le bétel n'est pas toutefois leur unique expédient pour plaire aux hommes de leur pays. Elles usent en profusion des plus rares essences et des parfums exquis que produisent libéralement un climat favorable et un soleil presque toujours perpendiculaire. Le

Indiennes ont pour ces parfums une passion si violente , que la dépense de cet article monte beaucoup plus haut que celle des habits et des bijoux. Elles ont presque toujours à la main une fleur ou un fruit parfumés. Faute de l'un et l'autre , elles se servent d'un flacon d'essence précieuse , dont elles arrosent de tems en tems leurs habits , quoiqu'avant de les mettre ils aient été parfumés complètement. Les Orientales ne négligent pas non plus de pratiquer les petites séductions voluptueuses des manières et de la conversation. Elles sont tout aussi habiles que les Européennes à exciter les desirs et les passions. Les *balladières* ou danseuses de l'Orient ont inventé un ornement d'une espèce assez singulière. Pour empêcher leurs seins de prendre trop de volume ou de se déformer , elles les renferment dans deux étuis d'un bois fort mince. Ces deux étuis sont joints ensemble et attachés derrière au moyen d'une boucle ; ils sont si unis et si souples , qu'ils cèdent aux différentes attitudes du corps sans s'applatir et sans blesser la délicatesse de la peau. L'extérieur est couvert d'une feuille d'or parsemée de diamans incrustés. Cet ornement est très-

propre à éviter le relâchement que produisent communément les climats chauds ; et en conservant les beautés de la nature , il laisse appercevoir les palpitations et les ondulations des deux globes intéressans qu'il renferme.

Si nous parcourions toute l'Asie , elle nous présenteroit par-tout le spectacle du faste et de la magnificence ; mais je finirai mes observations sur ce sujet par le récit de l'état dans lequel les Portugais trouvèrent la ville d'Ormuz , lorsqu'ils entrèrent pour la première fois dans le golphe Persique.

“ Les rues étoient couvertes de nattes , et  
 „ de toiles suspendues aux toits des mai-  
 „ sons garantissoient les habitans de l'ardeur  
 „ du soleil. Les appartemens étoient ornés  
 „ de vases de la plus belle porcelaine de la  
 „ Chine , remplis de fleurs , d'arbustes et  
 „ de plantes odoriférentes. On trouvoit dans  
 „ toutes les places publiques des chameaux  
 „ chargés d'eau fraîche. On prodigua aux  
 „ Portugais les meilleurs vins et les plus  
 „ rares parfums de la Perse ; on leur servit  
 „ en profusion les mets les plus délicats ,  
 „ et ils furent régalez durant le repas de la  
 „ meilleure musique orientale. Ormuz étoit



„ rempli de belles femmes qui y accou-  
 „ roient de toutes les parties de l'Asie :  
 „ instruites dès l'enfance dans l'art de varier  
 „ le plaisir , elles pratiquoient tous les rafi-  
 „ nemens de la volupté. La réunion d'une  
 „ opulence générale , d'un commerce im-  
 „ mense , de toutes les jouissances du luxe ,  
 „ de la politesse chez les hommes et de  
 „ la galanterie chez les femmes , faisoit de  
 „ cette ville un séjour enchanteur. „

Il paroît que de tous les peuples connus ,  
 les habitans du vaste continent de l'Amé-  
 rique ont été les moins favorisés de la nature ,  
 et qu'ils sont en même tems ceux qui ont  
 moins habilement employé l'art à réparer ce  
 désavantage. Dans différens cantons ils ont  
 à peine , relativement aux facultés intellec-  
 tuelles , une supériorité sensible sur les ani-  
 maux sauvages qui habitent les forêts. Ils  
 ignorent l'usage du feu , des vêtemens et  
 des habitations ; et dans les endroits où ils  
 ont quelques notions de ces avantages , elles  
 sont si imparfaites qu'ils n'en tirent qu'une  
 très-petite partie de l'utilité qu'ils sont sus-  
 ceptibles de procurer. Situés dans un pays  
 stérile et sous un climat rigoureux , qui  
 offrent peu de matériaux au luxe , leur

industrie est encore inférieure aux foibles présens qu'ils ont reçus de la nature. Ils n'en sont pas toutefois moins amateurs de la parure, mais leurs inventions de ce genre paroîtroient fort grotesques aux yeux d'un habitant de l'Europe.

Comme les Américains sont de tous les peuples ceux qui suivent le plus littéralement les préceptes de la simple nature, et qui ont moins varié les modes et les ajustemens, nous en donnerons brièvement une description générale sans entrer dans le détail des petites différences qui distinguent les nations ou les tribus les unes des autres. Il paroît que les jarretières sont l'ornement auquel ils attachent le plus d'importance. Les femmes les fabriquent ordinairement avec du poil de buffle, et les décorent autant qu'il leur est possible de coquilles et de cailloux enfilés. Elles portent aussi des lambeaux de peau de bêtes fauves, qu'elles attachent sur le devant de leurs jambes, où elles suspendent des coquilles de tortues et des cailloux de différentes couleurs. Ce n'est pas seulement leurs jambes que les Américains décorent de ces ornemens, les deux sexes s'en couvrent de la tête aux pieds avec

une profusion qui arracheroit le rire à un habitant de l'Europe ; mais le goût de la parure et de l'ostentation n'est pas peut-être le principal motif qui engage les Américains à se couvrir de grains enfilées et de coquillages ; ces deux objets sont dans leur pays la monnoie courante. L'homme ainsi paré porte souvent sur lui toute sa fortune ; et c'est peut-être le seul moyen sûr pour en conserver la possession.

Depuis que les Canadiens ont une correspondance avec les habitans de l'Europe, ils ajoutent à leurs ornemens nationaux une chemise de toile qu'ils portent par dessus leurs vêtemens à-peu-près comme nos charetiers portent leurs sarots ; mais ils n'en changent que quand la première tombe en lambeaux. Les hommes ornent aussi leurs cheveux de plumes et de fourures, qu'ils arrangent de plusieurs manières, toutes fort grotesques. Les femmes ne mettent à leurs cheveux que de la graisse et de la poussière d'écorce d'arbres, excepté dans les grandes occasions où elles saupoudrent leur chevelure de vermillon, et se font au moyen d'une peau de serpent ou d'anguille une queue semblable à celles que les militaires

portent à leurs cheveux en Europe. Aux jours de fêtes ou de réjouissances publiques, elles se couvrent quelquefois de robes dont les peintures représentent des oiseaux ou des animaux, et y pendent des coquillages et des morceaux de porcelaine. Ces robes sont communément bordées de poils de porc-épics teints de différentes couleurs, qu'elles entremêlent avec assez de goût et d'intelligence.

Avant d'avoir été découverts par les Européens et les habitans de l'Amérique, réduits pour toute parure aux ornemens qu'ils pouvoient trouver dans leur pays, suspendoient à leurs cheveux, à leur nez et à leurs oreilles des petits cailloux qu'ils attachoient au moyen de fils qu'ils fabriquoient avec les nerfs des cerfs ou des daims. Depuis qu'ils ont des relations avec l'Europe, ils portent des anneaux de cuivre aux oreilles et aux doigts; ils parsèment en outre leurs vêtemens de boutons et de plaques du même métal, qui font, lorsque ces sauvages courent ou marchent à-peu-près le même carillon que des grelots. Les deux sexes attachent beaucoup d'importance à ces ornemens, et s'en couvrent de la tête aux pieds, autant que leurs moyens peuvent le

permettre. Nos marchands d'Europe jugent de l'opulence d'un Américain par les décorations de sa tête , de ses bras et de ses oreilles , et par la profusion du vermillon qui enlumine son visage , et par les ornemens du col de sa chemise , lorsqu'il en porte une.

Quoique les sauvages des deux sexes portent des vêtemens et des décorations de la même espèce , la distinction des deux sexes est cependant facile à faire. Les femmes percent au bas de leurs oreilles de petits trous pour y suspendre des anneaux comme les Européennes ; mais les hommes fendent la partie saillante de leurs oreilles d'un bout jusqu'à l'autre. Ils chargent leurs têtes de plumes et de symboles militaires. Les femmes portent aussi quelquefois des plumes , mais d'une façon fort différente. Les Américains ne paroissent presque jamais sans une arme de guerre ou quelques trophées de la victoire attachés à leurs vêtemens. Les femmes ne portent des armes que dans les cas de nécessité et tout aussi rarement les dépouilles des vaincus.

Il y a parmi les sauvages des tribus qui ne se bornent point à parer leurs habits.

Leurs décorations sont d'une espèce plus durable ; ils impriment sur la peau des dessins de fantaisie au moyen d'incisions fort douloureuses , qu'ils enduisent de différentes couleurs. Les Chinoises qui habitent la province de Cuyo et les plaines situées à l'Orient des Andes , peignent leur visage avec une couleur verte. Les peuples qui habitent quelques-unes des isles nouvellement découvertes dans la mer du Sud , impriment , sur différentes parties de leur corps , des marques indélébiles , au moyen de quelques ingrédients qu'ils coulent dans les piquures qu'ils font à leur peau. Les peuples d'Otaheite appellent cette opération *taltouër* , et la croient si essentielle , que les individus de l'un et de l'autre sexe s'en dispensent très-rarement. Les femmes y sont particulièrement attachées : elles marquent la forme d'un zède sur les doigts des pieds et des mains ; mais c'est à décorer leur postérieur qu'ils mettent le plus de soins et d'attention ; les deux sexes teignent ordinairement leurs fesses en noir très-foncé , et dessinent jusqu'au défaut des côtes , deux espèces d'arcs , dont la teinte diminue progressivement. Il paroît que ces ornemens sont des marques de distinction ;

car les deux sexes affectent de les montrer avec ostentation.

Telles sont à-peu-près toutes les décorations en usage chez ces peuples : les vêtemens sont à-peu-près les mêmes pour le deux sexes, et très-ressemblans à ceux de tous les autres peuples sauvages. Dans l'isle d'Otaheite , la classe supérieure ne se distingue pas comme les anciens , par un grand nombre d'habits de rechange , mais par la quantité de vêtemens qu'elle porte les uns sur les autres. Quelques-uns d'eux s'enveloppent d'une pièce d'étoffe de cinq à six aunes , et en mettent encore une par-dessus , et quelquefois deux , en guise de manteau. C'est dans la quantité que les peuples barbares ont toujours fait consister la magnificence. Abraham servit aux anges un veau tout entier. Joseph montra sa préférence pour Benjamin , en doublant , dans le repas qu'il lui donna , la quantité de mets qu'il avoit fait offrir à ses frères ; et dans toutes les fêtes dont Homère et quelques autres anciens poètes donnent la description , c'est toujours à l'abondance qu'ils prodiguent la louange et l'admiration. Il paroît que cette opinion se soutint chez les Grecs , dans les siècles

les plus brillans de leurs républiques. Un des principaux privilèges des rois de Sparte consistoit à s'asseoir les premiers à un festin , et à recevoir une double portion de tout ce qui paroissoit sur la table. Comme les distinctions de rangs , qui s'annoncent par le grand nombre d'habits qu'on met les uns sur les autres , sont fort pénibles dans les pays chauds , les femmes de l'isle d'Orahiete se dépouillent les après-midi , jusqu'à la ceinture , avec autant d'aisance et aussi peu de scrupule que nos Européennes en montrent à ôter leurs gants ou leurs mantelets.

Quelqu'extraordinaire que l'usage d'être tantôt trop et tantôt trop peu vêtu puisse paroître , la coëffure de ces sauvages ne l'est pas moins. Elles portent quelquefois de petits rubans ; mais la coiffure la plus ordinaire et la plus à la mode consiste dans de longues tresses de cheveux , dont la grosseur n'ex-cède pas celle d'une éguillée de gros fil. Ces tresses ont souvent environ un mille de longueur sans un seul nœud , et les femmes s'en enveloppent la tête avec beaucoup d'adresse et d'élégance ; elles y mêlent avec beaucoup de goût des fleurs et des branches de verdure. Nos censeurs d'Europe déclament



avec amertume contre les femmes qui passent toute une matinée entre les mains d'un coëffeur; on ne peut pas toutefois supposer que ces sauvages en perdent beaucoup moins, lorsqu'elles s'enveloppent la tête de ces tresses qui ne finissent point, et des nombreuses décorations qu'elles y ajoutent.

J'ai déjà donné quelques idées des vêtemens en usage dans l'Europe durant les siècles du moyen âge; je vais continuer cette description et passer en revue des tems qui ont précédé presque immédiatement le nôtre, sur lequel je ne ferai que des observations générales. Il ne seroit pas moins difficile de donner un détail circonstancié de nos modes que de peindre la couleur d'un caméléon ou la forme d'un prothée.

Lorsque la renaissance des sciences et des arts eut un peu adouci les mœurs et éclairé l'esprit de nos rudes ancêtres, le commerce offrit à l'imagination de nouvelles idées et de nouveaux ornemens à la vanité. La passion des femmes pour la parure éclata avec une nouvelle violence : la raison perdit tout-à-fait son influence sur leur sexe; et pour se procurer un ajustement qu'elles envioient à leur voisine, elles sacrifièrent sans hésiter

leur réputation et la fortune de leur famille. Ce désordre se fit également sentir chez les Grecs et chez les Romains , qui firent , pour l'arrêter , des loix somptuaires. Le secours de ces loix devint nécessaire à l'Europe ; Henri IV de France en promulgua plusieurs. Ce grand prince voyoit avec douleur les femmes d'un royaume épuisé , achever leur ruine par l'extravagance de leur parure. Il ne fut pas toutefois le premier souverain de l'Europe qui eut recours aux loix somptuaires ; d'autres princes s'en servirent avant et après lui , pour fixer des bornes au luxe vestiaire des différentes classes , et prononcèrent dans leurs édits des punitions sévères contre ceux qui contreviendroient à ces ordonnances. Si l'on considère que l'argent valoit alors dix fois plus qu'aujourd'hui , on se convaincra facilement que la parure des femmes étoit aussi beaucoup plus dispendieuse. La célèbre Laure , maîtresse du non moins célèbre Pétrarque , portoit sur sa tête une couronne d'argent , et retroussoit ses cheveux avec un nœud de diamans. L'auteur de la vie de Pétrarque dit que ces vêtemens étoient magnifiques ; elle portoit des gants de soie brodés d'or , dans un tems où une livre de soie se vendoit deux

livres sterlings. Cette étoffe n'étoit permise qu'à la noblesse ; les femmes des classes inférieures portoient des couronnes de fleurs et se coëffoient avec toute la magnificence que les loix somptuaires leur permettoient de déployer. Le seizième siècle nous offre le détail du trousseau de Marie, fille du chevalier Jean Neville , qui épousa le chevalier Gervais Clifton. La dépense totale monta à vingt-cinq livres douze schellings et trois sols sterlings , et cette somme équivaloit à dix fois autant de notre monnoie. Les principaux articles de ce trousseau consistoient en damas blanc et brun , en bonnets de velours noir , en fourrures de différens animaux , comme des lièvres , des agneaux blancs et des lapins noirs. Il est bon d'observer que dans tout ce catalogue on ne trouve que deux aunes de ruban , et qu'on y spécifie avec beaucoup d'attention une alliance ou anneau d'or ; d'où l'on pourroit raisonnablement inférer qu'on fabriquoit ordinairement ces alliances avec un métal moins rare.

La toilette fit vers ce tems-là précieuse acquisition du linge , qui n'avoit été jusqu'alors connu des Européens que comme une curiosité ou comme un luxe dispendieux et

réserve à l'opulence. Les batistes et les linons suivirent de près les toiles ; et enfin on inventa les dentelles, que le beau sexe considéra presque toujours depuis comme son plus bel ornement. On connoissoit depuis quelque tems l'art de tisser la soie ; mais il paroît que l'art de fabriquer des rubans étoit encore dans l'enfance. Ils sont enfin devenus si communs que les femmes même de la dernière classe les regardent comme une partie indispensable de leur habillement. Les Orientaux s'étoient parés très-anciennement de pierres précieuses , et plusieurs siècles étoient écoulés depuis que cet usage l'avoit été adapté en Europe. Mais les diamans ne jetoient qu'une très-petite partie de leur éclat , parce qu'on n'avoit pas encore inventé la manière de les polir (1).  
On

---

( 1 ) On conserve , dans le trésor de Saint-Denis ; l'agraffe du manteau que les rois de France portoient à leur couronnement. Cette pièce , très-ancienne , est ornée de quatre diamans. On voit , dans ce même trésor , une relique presque aussi ancienne que l'agraffe ; elle est aussi ornée de huit diamans ; mais toutes ces pierreries sont petites , fort noires et ne jettent point d'éclat. Ces diamans , et quelques autres à-peu-

On ne découvrit que très-long-tems après l'art de leur donner , en les frottant avec leur propre poussière , le poli parfait et le brillant que nous leurs voyons aujourd'hui. Ces découvertes et quelques autres inventions de moindre importance ajoutèrent de nouveaux articles à la parure des femmes , et leur toilette exigea plus de tems , de goût et de dépense. Depuis le quatorzième siècle , où les Européens découvrirent l'Amérique et les Indes , jusqu'à nos jours , c'est beaucoup moins la découverte de nouveaux matériaux que l'inconstance du goût qui a fait varier si fréquemment la parure et les vêtemens du beau sexe.

Quoique le plan que je me suis proposé en commençant cet ouvrage ne comporte point une description détaillée des différentes formes d'habillemens introduites par de nouvelles modes ou de nouvelles découvertes , je ne crois pas devoir me dispenser de faire

---

près de la même date , qui se trouvent en Europe , dans les cabinets de quelques amateurs , démontrent avec évidence , que les diamans ne doivent l'éclat qu'ils ont aujourd'hui qu'à la manière de les polir et à l'industrie du lapidaire.

quelques observations sur ces changemens de formes , durant les deux ou trois siècles qui ont immédiatement précédé le nôtre. Sous le règne de Henri II , de Richard I et du roi Jean , les femmes portèrent des manteaux qui pendoient par derrière jusque sur leurs talons, et que par devant on appercevoit à peine. Chaucer a donné une description de la manière dont les femmes s'habilloient sous le règne de Richard II , et il paroît qu'elle étoit très-immodeste. Ce fut la reine Anne , épouse de ce monarque , qui introduisit la manière de monter à cheval adoptée aujourd'hui généralement par le beau sexe. Les femmes montoient précédemment comme les hommes. Cette princesse inventa les hautes coëffures en forme de pain de sucre , avec des barbes qui flottoient derrière au gré du vent , et les robes à queue trainante. Pour pouvoir marcher , les femmes retroussaient cette longue queue et l'attachoient à leur ceinture. Il paroît que ce fut la reine Marie qui inventa le vertugadin , que les femmes portoient encore du tems d'Elisabeth. Sous son règne , les femmes s'enveloppoient dans de vastes jupons baleinés et de longs corps piqués qui atteignoient presque jusqu'au

menton. C'est ainsi , dit-on , que sous le règne d'Elisabeth , l'usage de porter des bas s'introduisit en Angleterre ; on n'avoit porté jusqu'alors que des houseaux , espèce de chaussure où les bas et les culottes tenoient ensemble. Du tems de Jaques I on inventa les cotillons, cerclés de baleines en forme de tonneau. Sous cet attirail, les hanches des femmes paroissoient si volumineuses , que dans une visite que l'épouse du chevalier Winche rendit à Constantinople aux femmes du grand-seigneur , une des sultanes demanda si toutes les Angloises étoient bâties d'une manière si extraordinaire. Durant le dix-septième siècle , les deux sexes rabattoient sur le front leurs cheveux qui pendoient jusque sur les sourcils. La partialité masculine accuse les femmes de caprice et d'inconstance dans leurs modes ; mais soyons justes , et convenons que relativement à la parure notre sexe a des fantaisies tout aussi nombreuses et tout aussi ridicules , et qu'il ne se montre pas moins empressé de les satisfaire. Du tems d'Edouard III, les hommes portoient des chaperons qui boutonnoient sous le menton , des bas de plusieurs couleurs , des ceintures d'or et d'argent , et des

souliers dont les pointes retroussées formoient un long bec qu'on attachoit aux genoux avec une chaîne d'or. Chaucer nous apprend que de son tems les hommes portoient des habits qui traînoient à terre, et que l'étoffe étoit ou ciselée ou percée çà et là en façon de desseins. Henri V défendit aux hommes de porter des souliers dont le bec auroit plus de six pouces de longueur. Edouard défendit les robes ou manteaux qui ne descendoient pas assez bas pour couvrir le dessus des reins et les autres endroits du corps qu'il n'étoit pas décent d'exposer aux regards. Je demande si les femmes ont jamais eu des modes plus ridicules, si elles se sont jamais habillées d'une manière plus grotesque ou plus indécente ?

Presque toutes les religions qui précédèrent le christianisme méloient au culte une infinité de cérémonies fastueuses qui encouragèrent le goût du luxe et de la magnificence. Mais le divin auteur du christianisme ayant appris à ses disciples, autant par son exemple que par sa doctrine, que la simplicité étoit infiniment préférable, elle devint à la mode avec le tems; et les chrétiens qui avoient plus de zèle que d'intelligence déclara-



mèrent avec véhémence contre tous les vêtemens qui n'avoient pas uniquement pour but de garantir du froid ou de couvrir la nudité. Il paroît que la manie de tout réduire à la simplicité primitive fut portée à l'excès vers le tems où Cromwell commença à faire parler de lui en Angleterre : elle triompha durant son administration de la raison et de la décence. Le beau sexe tomba tellement dans le discrédit , qu'on défendit aux femmes toute espèce d'ornemens. Les beautés qu'elles tiennent de la nature et qu'on ne pouvoit leur enlever , furent considérées comme les dons de satan et des motifs qui suffiroient pour éloigner tout bon chrétien de leur compagnie , dans laquelle il étoit presque impossible d'éviter les péchés et la corruption.

Les prédicateurs faisoient retentir les chaires de leurs déclamations. “ L'homme , disoient-  
 „ ils , a été conçu dans le péché ; c'est dans  
 „ le péché qu'il a pris naissance , et il est  
 „ inévitavelmente l'esclave de la chair ,  
 „ jusqu'à ce que l'esprit l'ait régénéré.  
 „ C'est sa complaisance pour une femme  
 „ qui lui a fait commettre sa première  
 „ faute et qui cause aujourd'hui son humili-  
 „ liation. Il ne doit donc pas faire gloire de

„ sa honte , ni chérir la fontaine de sa cor-  
 „ ruption. Ce n'est ni le sentiment de l'amour ,  
 „ ni les plaisirs charnels qui doivent le dé-  
 „ terminer à contracter un mariage , mais  
 „ le desir pur d'augmenter le nombre des  
 „ saints , et il doit toujours s'y disposer  
 „ par la prière et l'humilité , afin que sa  
 „ postérité puisse échapper à la malédic-  
 „ tion „. Imbu de ces opinions absurdes , le  
 peuple considéroit toutes les émotions de la  
 nature comme une suite du péché originel , et  
 la beauté des femmes comme l'instrument  
 dont les démons se servoient pour séduire  
 le cœur des fidèles. Les femmes ne furent  
 pas à l'abri de cette extravagance : elles renon-  
 cèrent à toute espèce de parure , et tâchèrent  
 de paroître mal-saines et dégoûtantes à force  
 de jeûnes et de macérations. Quelques-unes  
 eurent tant d'horreur pour les ornemens ,  
 qu'elles considérèrent les vêtemens comme  
 une décoration criminelle. Une , entr'autres ,  
 s'étant échauffée l'imagination de cette chi-  
 mère , entra toute nue dans une église où  
 le protecteur exerçoit son hypocrisie. Elle  
 venoit , disoit - elle , *pour servir de signe*  
*au peuple.*

Mais comme les passions humaines res-

semblent à des ressorts qui s'échappent avec d'autant plus de violence , qu'ils ont été plus longtems comprimés , dès que Charles II eut remplacé l'usurpateur , on vit rapidement évanouir l'enthousiasme. L'élégance des habits , et la licence des mœurs furent portées beaucoup plus loin que les précédentes rêveries du fanatisme. On ne s'occupa plus que des jouissances , et les plaisirs de l'amour obtinrent une préférence générale ; mais ces plaisirs avoient pour objet la beauté , sans égard pour la vertu ou pour la décence. Il ne fut plus question de morale ou d'honneur ; les femmes chastes , privées de la considération , dont le genre humain est si avide , devinrent insensiblement moins inflexibles , et la corruption des mœurs fut bientôt universelle.

Dans tous les pays où le jugement et le goût conservent un peu d'influence sur la mode , les vêtemens du beau sexe sont arrangés de manière à ne cacher ni découvrir entièrement ses formes séduisantes. Cette règle générale a eu cependant quelque exception. Par-tout des prudes antiques , échafaudées sur leur vertu , s'enveloppent comme des moines d'Egypte , et font le procès à celles de leur sexe qui ne cachent point assez

leurs charmes ( 1 ) ; tandis que donnant dans l'excès contraire , d'autres femmes oublient totalement la décence , et semblent vouloir réduire la toilette de leur sexe à une feuille de figuier. Toutes les nations n'ont pas à cet égard la même délicatesse , les Italiens et les François s'en occupent médiocrement ; mais les Espagnols en font une affaire importante. Dans le commencement du dernier siècle , les Vénitiennes portoient des étoffes si minces et si transparentes , qu'elles laissoient appercevoir , non-seulement les formes du corps , mais aussi la couleur de la peau ; et , de nos jours , l'habillement des femmes qui passent chez eux pour décentes , ressemble beaucoup à celui de nos prostituées. Les Françaises ressemblent beaucoup , à cet égard , à leurs voisines

---

( 1 ) Vers la fin du quatorzième siècle , un moine , de l'ordre de Saint-Augustin , qui avoit acquis une grande réputation de piété , déclama contre la parure avec tant de succès , dans la ville de Paris , qu'un très-grand nombre de femmes , d'un rang distingué , renoncèrent à leur toilette et parurent en public avec toute la simplicité que ce moine , soi-disant inspiré , recommandoit à ses prosélytes.

les Italiennes ; toute la différence consiste en ce que les Françaises ont l'imagination plus active, et changent plus souvent leurs modes et la forme de leurs vêtemens. Dans le quatorzième siècle, elles alloient aux assemblées, à moitié nues, et portoient dans les promenades publiques, des habits si ressemblans à ceux des hommes, qu'on ne pouvoit les distinguer qu'à la délicatesse des traits et à la douceur de la voix. En France et en Italie, les femmes ont toujours eu grand soin d'exposer à la vue, de la manière la plus avantageuse, tous les charmes qu'elles pouvoient montrer sans choquer trop ouvertement la décence, tandis qu'en Espagne, où l'esprit de la chevalerie n'est pas tout à fait éteint, et où les femmes conservent par conséquent un reste de la dignité romanesque, elles font encore difficulté de laisser appercevoir à des hommes leur visage à découvert.

Quoique, relativement à la parure, aux modes, et à toutes les choses de fantaisie, les François donnent aujourd'hui le ton au reste de l'Europe, il paroît que les Italiens ont possédé avant eux cet avantage. Dans la description que Petrarque nous donne

des vêtemens qu'on portoit de son tems , en Italie , il fait mention de souliers , dont la pointe recourbée atteignoit jusqu'aux genoux , et de frisures en ailes d'oiseau. Il ajoute que les hommes sillonnoient leur front avec des aiguilles d'ivoire , dont les femmes se servoient pour attacher leurs cheveux , et se serroient l'estomac avec des machines de fer. Les souliers recourbés n'étoient pas toutefois particuliers à l'Italie , on en portoit chez toute les nations de l'Europe. On les attachoit aux genoux , où on laissoit saillir la pointe ferrée d'environ une aune de longueur ( 1 ). Les pointes de souliers et les machines de fer étoient , sans contredit , plus incommodes et plus ridicules que toutes les modes qui se sont succédées rapidement dans notre siècle.

Comme les ornemens sont sans doute destinés à embellir la nature , ils devroient tendre à perfectionner son ouvrage , lorsqu'il n'est

---

( 1 ) Il est probable que ces chaussures ne servoient qu'à la campagne ; car il auroit été impossible de s'en servir dans les rues d'une ville peuplée , et encore moins d'entrer avec dans un appartement , d'approcher du feu ou de la maîtresse de la maison , etc.

pas défectueux. Telle devoit être la méthode du bon sens et du bon goût ; elle n'est pas toutefois suivie fort exactement par ceux qui sont en possession de dicter les modes. Vers le commencement de notre siècle , on imagina que la nature avoit formé les femmes beaucoup trop épaisses , et pour remédier à cet inconvénient , on les mit , dès l'enfance , à la presse , dans des corps bien durs , bien étroits , et lacés à force de bras ; de peur , disoit-on , que les jeunes filles ne devinssent bossues ou trop volumineuses. Dans le milieu du même siècle , on s'aperçut qu'en donnant la torture à ces jeunes filles , on produisoit très-souvent le mal qu'on vouloit éviter. Les médecins et les philosophes déclamèrent contre les corps baleinés ; on les proscrivit , et l'opinion contraire fut généralement adoptée. On décida que nos mères s'étoient grossièrement trompées , et que la nature avoit formé les femmes beaucoup trop minces. Elles se vêtirent en conséquence , d'une manière si extraordinaire , que vers l'année dix-sept cent cinquante-neuf et jusqu'en dix-sept cent soixante , toutes les femmes , jeunes ou vieilles , avoient l'air d'être enceintes. Dix ou douze ans plus

tard , l'ancienne opinion reprit faveur , et les femmes surpassèrent tous les efforts de leurs mères , pour se procurer une taille éfilée. Telles ont été, depuis un demi-siècle , les différentes opinions , relatives aux grâces de la taille , et celles de la poitrine et des épaules n'ont pas été sujettes à moins de variations. Au commencement de notre siècle , on trouvoit fort indécent de laisser à découvert quelques pouces au-dessous du menton. Vers le milieu , l'élégance consistoit à mettre en évidence une partie des épaules et le sein tout entier. Quelques années après , les femmes de toutes les classes s'envelopèrent jusqu'aux oreilles. La mode changea depuis , et les femmes du bon ton recommencèrent à découvrir leurs seins et leurs épaules ( 1 ). Nous avons déjà vu que dans tous les pays , les femmes s'occupent principalement de décorer leurs vêtemens et leur coëffure. Dans le nôtre elles en ont fait une étude si suivie , que je ne finirois point

---

( 1 ) Depuis quelques années la chance est encore changée ; une demi-douzaine de mouchoirs entassés l'un sur l'autre , ont enseveli les beautés qui distinguent le sexe féminin d'une manière si intéressante.



si j'entreprendois d'en décrire les matériaux et les variations. Je me bornerai à observer en général que la coëffure du jour ressemble beaucoup à celle des anciennes romaines qui employoient comme mes compatriotes tant de cheveux postiches, de pommade, de coussins, de peignes, de boucles, d'épingles, de cordons, de rubans, et d'autres matériaux que dans sa grande parure la tête d'une de nos femmes compose environ un tiers de sa hauteur, en mesurant des pieds jusqu'au sommet de sa coëffure; mais le beau sexe n'a pas donné seul dans ces excès ridicules; les hommes ont changé de modes presque aussi souvent que les femmes, et n'ont fait preuve ni de plus de goût ni de plus de bon sens dans leurs métamorphoses successives.

Indépendamment de la parure et des ornemens recherchés universellement par les femmes de tous les pays, les Européennes emploient d'autres moyens pour séduire le cœur et fixer l'attention. On peut compter au nombre de ces moyens tous les talens que procure une éducation soignée, comme la musique, la danse, le dessein; à quoi il

faut ajouter la douceur de leur voix séduisante, l'intéressante modestie de leurs regards, et les autres qualités aimables qui les distinguent si avantageusement de toutes les femmes destinées à être les esclaves et l'instrument des plaisirs de leurs insolens oppresseurs.

Avant de quitter ce sujet , j'observerai que quoique dans presque tous les pays les deux sexes portent des habits qui les distinguent l'un de l'autre , on a presque généralement négligé une autre précaution , qui seroit , à ce qu'il me semble , très-utile à la société : c'est celle qui feroit distinguer à la première vue une fille d'une femme mariée. En Angleterre et dans les autres pays où les femmes reçoivent un anneau à la cérémonie de leur mariage , on peut les reconnoître lorsqu'elles quittent leurs gants ; mais en Ecosse et ailleurs où l'on ne marie point avec l'anneau , les femmes ne sont point reconnoissables. Quelques cantons Suisses semblent être les seuls qui ont senti qu'il seroit utile de distinguer visiblement les filles des femmes mariées. Les premières séparent leurs cheveux en deux tresses ornées de rubans , qu'elles laissent pendre de toute leur

longueur ; mais après le mariage , les tresses pendantes ne sont plus permises. Les femmes les retroussent sur le sommet de la tête , où elles les attachent avec de grandes épingles d'argent. Cette distinction très-visible doit prévenir des erreurs d'une part , et des indiscretions de l'autre.

---

## C H A P I T R E   X X I I I .

*De la galanterie.*

DE toutes les passions qui agitent l'ame humaine , l'amour est celle qui opère la plus prompte métamorphose , et qui inspire le plus généralement des sentimens de douceur et de générosité. Le véritable amour est un composé de tendresse et de désintéressement , qui comprend toutes les idées de la bienfaisance et en exerce tous les bons offices ( 1 ). On appelle assez communément *galanterie* l'aveu que l'on fait de cette passion à l'objet qui l'inspire ; et malgré l'embarras et l'inquiétude dont cet aveu est le plus souvent accompagné , les hommes considèrent

---

( 1 ) M. Sterne , l'estimable auteur de *Tristram-Shandy* , disoit souvent , que jamais il ne s'étoit trouvé plus disposé à la pratique de toutes les vertus que quand l'amour régnoit dans son cœur ; et qu'en faisant rigoureusement l'examen des fautes de sa vie , il s'étoit convaincu qu'il les avoit toutes commises dans un tems où son cœur étoit parfaitement libre de tout attachement particulier pour un individu du beau sexe.

en général l'époque de cette déclaration comme la plus heureuse de leur vie ; le bonheur qu'elle procure dure autant que le sentiment qui l'a dictée , pourvu qu'il soit encouragé par un peu d'espérance.

Quoique la déclaration d'un sentiment si doux et si naturel ne puisse pas être raisonnablement jugée plus honteuse pour un sexe que pour l'autre , il paroît cependant que parmi tous les êtres animés l'auteur de la nature a distribué aux mâles le privilège de la demande et aux femelles la liberté du refus. Les plus féroces animaux violent rarement le privilège de leurs femelles ; mais parmi les sauvages de notre espèce , elles en sont totalement privées : les femmes n'ont ni le droit de choisir , ni la liberté de refuser le mari qu'un père ou des parens leur commandent impérieusement d'épouser.

Quoique l'inclination mutuelle soit très-probablement au même degré chez les deux sexes , comme nous voyons qu'en général c'est toujours le mâle qui en fait la déclaration , il faut nécessairement que cet usage universel soit l'effet de la coutume ou de la nature. Si notre observation précédente est juste , si cet usage s'étend aux mâles des

animaux de toutes les espèces , nous pourrions le considérer comme un effet de la nature ; mais s'il est vrai , comme différens voyageurs l'ont affirmé , que chez plusieurs peuples Sauvages les femmes déclarent leurs desirs avec aussi peu de honte que les hommes , et qu'elles poussent même l'effronterie jusqu'à vouloir forcer les hommes de les satisfaire , nous concluerons que l'usage dont nous cherchons l'origine est un effet de la coutume. Mais la coutume , ce capricieux tyran de l'imagination , a le plus souvent une source quelconque , et c'est presque toujours la nature , relativement aux choses qui la concernent. En admettant que c'est la coutume qui , depuis une longue succession de siècles , a maintenu les hommes dans l'usage de faire les premières avances amoureuses , on trouvera , en y réfléchissant un moment , que cette coutume est elle-même un effet des dispositions de la nature , puisqu'elle a donné à l'homme plus de forces et moins de timidité qu'à sa femelle. Il est très-probable que sentant ces avantages , il s'est arrogé le droit de demander , et que la coutume lui en a conservé en quelque sorte le privilège exclusif.

En accordant d'après ce raisonnement , que les déclarations amoureuses des hommes sont l'effet d'une coutume indiquée par la nature , les différens moyens dont ils se sont servis pour exprimer leurs sentimens , et la manière dont les femmes se sont conduites pour accepter ou pour rejeter leurs propositions , feroient une des plus curieuses et des plus intéressantes parties de cette histoire , si je pouvois en tracer fidèlement tous les détails. Mais l'histoire des anciens peuples de l'Orient ne nous fournira pas beaucoup de matériaux de cette espèce. Dépourvus de tout sentiment délicat , ils conservoient dans l'examen et dans l'achat de leurs femmes cette froideur de calcul et d'attention avec laquelle nous faisons le marché d'un cheval ou de tout autre animal domestique ; et l'histoire des autres nations nous refuse les moyens de rendre ce chapitre aussi complet que nous le désirerions pour la satisfaction de nos lecteurs.

Lorsqu'Abraham envoya son serviteur Eliezer demander une femme en mariage pour son fils Isaac , il paroît qu'il n'étoit pas question d'amour dans cette alliance. L'histoire nous apprend qu'Abraham n'avoit jamais vu Rebecca ; il ignoroit parfaitement la tour-

nure de sa personne et de son caractère , et ne savoit pas d'avantage si les deux futurs époux seroient mutuellement satisfaits de l'union projetée. Abraham avoit choisi Rebecca uniquement parce qu'elle étoit sa parente. On ne dit pas qu'il ait daigné consulter Isaac ; et il semble qu'il ne lui vint pas même dans l'imagination de soupçonner que son fils pourroit refuser ou ne pas aimer une femme choisie par son père. On peut en conclure que l'amour , les égards et les considérations avoient alors fort peu d'influence ; et que relativement au mariage , la liberté du choix étoit plus restreinte chez les Israélites que chez les nations voisines ; car il paroît que Laban le Madianite ne se chargea pas de choisir pour sa sœur , comme Abraham avoit fait pour son fils. Lorsqu'Eliezer eut rempli sa commission , Laban demanda à Rebecca si elle vouloit aller trouver Isaac. La naïveté de son consentement peut aussi faire présumer que la réserve de nos tems modernes est un effet de l'art et non de la nature , qui ne craint jamais de déclarer une pensée innocente. Rebecca répondit sans hésiter qu'elle iroit volontiers trouver Isaac.



Le récit de cette histoire nous apprend deux choses qui jettent un grand jour sur la méthode dont les anciens se servoient pour faire les propositions de mariage. Premièrement, le futur faisoit faire la demande par un tiers, et ne se présentoit pas lui-même. Secondement, celui qui exécutoit cette commission n'entreprendoit point pour séduire la future d'exagérer la fortune et les qualités personnelles de celui qu'il lui proposoit pour époux. Toute son éloquence se bornoit à de magnifiques présens pour elle et pour sa famille. Les présens étoient chez les anciens comme chez nous le meilleur moyen pour faire réussir les affaires de toute espèce. Voulez-vous obtenir une grace d'un supérieur, présentez-vous avec un cadeau à la main, quand même vous ne voudriez réclamer que des droits légitimes. Puisque les propositions de mariage se traitoient ainsi chez les anciens, il est clair qu'on les considéroit comme toutes les autres négociations et point du tout comme une affaire de cœur ou de sentiment.

Il paroît toutefois que Jacob ne suivit pas la coutume de son tems, et qu'il ne fit point comme Isaac son père, l'amour par procu-

ration. Il se présenta en personne chez sa maîtresse ; et leur première entrevue fut assez singulière. Les amans ont ou affectent ordinairement de la gaieté ; mais Jacob approcha de Rachel , lui donna un baiser , *haussa la voix et se mit à pleurer*. J'ignore l'impression que la conduite de Jacob pouvoit faire à une jeune fille dans ces tems de simplicité primitive ; mais j'oserois assurer qu'un amoureux larmoyant paroîtroit aujourd'hui très-ennuyeux à nos élégantes , et que ses larmes ne parviendroient pas à captiver leurs bonnes grâces. Il paroît toutefois que dans la recherche ou plutôt dans l'achat que Jacob fit d'une épouse , il entroit quelque chose qui ressembloit au sentiment de la tendresse ou de la préférence ; car n'ayant pas assez d'argent ou d'effets pour atteindre au prix qu'on vouloit la lui vendre , il consentit à s'acquitter par quelques années de servitude , et parut très-mortifié de la supercherie qui avoit placé Léa dans son lit au lieu de la belle Rachel. Quoique Sichem fut très-amoureux de Dina , il ne paroît pas qu'il ait jamais entrepris de s'en faire aimer. Ce fut aux frères de sa maîtresse qu'il adressa ses offres pour l'obtenir. “ Demandez-moi ,

„ leur dit-il , tout ce que vous voudrez pour  
 „ douaire , et soyez sûrs de l'obtenir ”.  
 Mais si l'on considère que dans les tems  
 dont nous parlons , les hommes regardoient  
 leurs épouses comme des esclaves de con-  
 fiance , et non pas comme des compagnes  
 qui devoient partager également le bonheur  
 et les malheurs de leur vie , nous sentirons  
 que la réciprocité de l'affection n'étoit pas  
 aussi nécessaire alors entre les époux qu'au-  
 jourd'hui , où la situation des choses est  
 heureusement fort différente.

Nous avons précédemment adopté pour  
 maxime générale , que dans tous les tems et  
 dans tous les pays les hommes ont fait en  
 amour les premières avances ; mais cette  
 règle est sujette , comme toutes les autres ,  
 à quelques exceptions. Chez les Israélites ,  
 les veuves étoient autorisées par une loi  
 à demander en mariage le frère de leur mari  
 défunt ; et comme dans cette circonstance  
 les femmes prenoient possession du privi-  
 lège des hommes , les hommes jouissoient  
 en revanche du privilège des femmes , et le  
 frère du défunt avoit la liberté de refuser  
 la main qui lui étoit offerte. Mais la veuve  
 pouvoit aussi se venger de ce refus par une

cérémonie fort extraordinaire. Elle avoit le droit de se présenter accompagnée des principaux citoyens de la ville, chez celui qui l'avoit refusée, de lui défaire un soulier et de lui cracher au visage. Ces sortes de refus n'affectoient pas beaucoup les hommes, qui avoient dans tous les tems le droit de s'adresser ailleurs; mais une femme plus timide et plus modeste, dont le privilège se bornoit à une circonstance et ne pouvoit avoir pour objet que le frère de son mari, devoit ressentir ce refus, non pas seulement comme un affront, mais comme une véritable injure; il faisoit naître des soupçons et supposer quelques motifs secrets à sa disgrâce: enfin, le mépris de son beau-frère lui laissoit peu d'espoir de trouver un autre mari qui voulût l'accepter; et l'on jugea sans doute nécessaire d'infliger quelque humiliation à l'homme discourtois qui faisoit essuyer à une femme cette violente avanie. Les Hurons et les Iroquois ont encore une coutume à-peu-près semblable: lorsqu'un mari perd sa femme, il est obligé d'épouser la sœur de la défunte ou une autre femme choisie par la famille de celle que la mort lui a enlevée. Une veuve est aussi tenue d'épouser un des frères de

son mari , en cas qu'il soit mort sans laisser d'enfans et qu'elle soit encore d'âge d'en faire. Ce même règlement subsiste aussi dans les isles de la Caroline , où , comme chez les Hurons , les femmes ont le droit de demander en mariage un des frères du mari qu'elles ont perdu ; mais on ne dit pas si elles se prévalent de ce privilège. Les Persans célébroient autrefois une fête nommée *Merd-Giran* , en l'honneur de l'ange *Ismendarmuz* , qu'ils considéroient comme le protecteur du beau sexe. Durant cette fête les femmes jouissoient de privilèges fort extraordinaires. Les femmes mariées exerçoient une autorité presque illimitée ; et les maris étoient tenus d'obéir sans réclamation à toutes leurs fantaisies. Sans offenser la modestie ou le décorum , qui , dans tous les tems imposoit des restrictions sévères à leurs paroles et à leurs actions , les jeunes filles pouvoient alors faire des avances aux jeunes hommes dont elles étoient éprises. Il en résultoit que durant cette fête on contractoit plus de mariages et d'engagemens que dans tout le reste de l'année. Mais la liberté que les filles avoient de faire dans cette occasion les premières avances , n'étoit pas la cause unique qui multiplioit

les engagements et les mariages. On supposoit que l'ange Ismendarmuz protégeoit spécialement ceux qui égayoient sa fête par la joie de leurs noces ; et chacun se prêtoit volontiers à mériter sa faveur en satisfaisant ses propres inclinations.

Dans l'isthme de Darius, les deux sexes ont et exercent également, dit-on, le droit de se faire des avances mutuelles. Celui ou celle qui ressent les premières atteintes de l'amour en fait l'aveu, sans scrupule, à l'objet qui lui inspire ce sentiment. On assure aussi que dans l'Ukraine, les femmes font plus ordinairement que les hommes les premières avances. Lorsqu'une fille devient amoureuse d'un jeune homme, elle va le trouver chez son père, lui déclare sa passion dans les termes les plus tendres et les plus énergiques, et lui promet la plus exacte obéissance, s'il veut l'accepter pour épouse. Si le jeune homme cherche à colorer son refus de quelque excuse, elle lui déclare qu'elle est résolue de ne point le quitter sans avoir obtenu son consentement ; elle fixe en conséquence son domicile dans sa maison ; et l'amant s'expose à de grands dangers, lorsqu'insensible à ses prières, il persévère dans son refus. Ne pouvant

la mettre à la porte , sans courir le risque d'animer toute sa famille à venger son affront , il est réduit à prendre lui-même la fuite , et à se cacher jusqu'à ce qu'elle en ait épousé un autre. En Chine , quand on a résolu de marier une princesse du sang royal , on la place derrière un rideau , dans une grande salle , où l'on introduit douze jeunes hommes de la première qualité. Il leur est ordonné de se promener en long et en large , afin que la princesse puisse les examiner. Elle en nomme deux , et son père choisit celui qui lui paroît mériter la préférence.

L'histoire de Samson et de Dalila fait présumer que chez les Israélites ce n'étoit pas les jeunes hommes , mais leurs parens , qui avoient seuls le droit de demander une fille en mariage. Samson , ayant apperçu , à Timnah , une très-belle femme qui appartenoit aux filles des Philistins , vint trouver son père et sa mère , et leur dit : “ j'ai vu une femme avec les filles des Philistins ; allez - en faire pour moi la demande „. A quelques objections que ses parens lui firent , Samson ne répondit point ; si vous refusez la démarche que je vous demande , je me servirai de mes propres forces pour l'obtenir ; mais il répéta :

allez me la chercher, car j'ai très-grande envie de la posséder. Si l'usage de ces tems avoit autorisé un jeune homme à demander lui-même une fille en mariage, il est très-probable que sur le premier refus de son père, Samson se seroit adressé lui-même à Dalila, au lieu de réitérer à ses parens sa demande ; et ce n'étoit pas seulement pour obtenir leur approbation ; car il n'auroit pas répété : allez me la chercher ; mais il auroit demandé la permission de l'aller chercher lui-même.

Depuis les siècles que nous venons de parcourir, au moyen de l'histoire sainte, qui nous a fourni ces détails imparfaits, nous ne trouvons plus rien de relatif à ce sujet, avant d'atteindre à l'histoire de la Grèce. Les femmes étoient si strictement renfermées chez les anciens peuples du Levant, les hommes les appercevoient si rarement, qu'elles avoient peu d'occasion de leur inspirer le sentiment qu'on appelle amour chez les nations modernes, et qui ne peut pas être le produit d'un regard ou d'un instant. Lorsqu'il arrivoit à un homme de les voir accidentellement, elles n'excitoient que ce mouvement rapide et si violent dans les climats chauds, où les obstacles redoublent.



son impétuosité naturelle , et n'admettent pas l'idée du choix. Dans cet état des choses on ignoroit parfaitement la théorie de l'amour et tous ses accessoires. Comme le mariage consistoit ordinairement dans un marché et une vente ; comme les parens livroient , pour un certain prix , leur fille à un mari dont elle devenoit l'esclave ; les hommes pensoient beaucoup moins à plaire qu'à commander et à jouir.

Quoique les mâles des animaux sauvages n'emploient pas communément la violence pour forcer leurs femelles à les satisfaire , les plus foibles et les plus timides combattent avec intrépidité , quand il s'agit de chasser un rival heureux ou de le détruire. Je n'entreprendrai pas d'examiner si c'est par vengeance ou par vanité ; j'observerai seulement que cette passion est si universellement répandue dans toute la nature animée , et si profondément empreinte chez la race humaine , que l'histoire de tous les tems peut servir à en démontrer l'existence.

Dans les siècles d'ignorance et de barbarie , où l'on ne reconnoissoit d'autre droit que celui de son épée , c'étoit en combattant qu'on acquéroit des propriétés , et c'étoit aussi en

combattant qu'on les conservoit. Les femmes, étant alors considérées comme propriété, lorsqu'une d'elles avoit plusieurs adorateurs, leur galanterie consistoit à se battre les uns contre les autres, et la belle étoit ordinairement le prix de la victoire. Lorsque les mœurs et la société commencèrent à s'adoucir, la manie de se battre diminua sensiblement. On ne fut plus obligé d'exterminer tous ses rivaux pour obtenir sa maîtresse. Aux combats sanglans, on substitua des jeux et des spectacles où les concurrens déployoient leurs forces et leur adresse. La mode des jeux et des tournois, instituée originairement en l'honneur du beau sexe, se soutint très-longtems chez les nations civilisées; et nous aurons occasion d'en parler dans la suite de cette histoire. Il arrivoit souvent alors que des grands seigneurs, et même des souverains, lorsqu'ils vouloient marier une de leurs filles, faisoient publier que tous les jeunes hommes qui pouvoient prétendre à sa main, seroient reçus à une époque fixe, dans leur cour ou dans leur château, et que celui qui l'emporteroit sur ses concurrens, par sa valeur et son adresse dans l'exercice des armes, obtiendrait la

main de la princesse ; mais cet usage devint une source de haine et d'animosité qui se perpétuoient durant plusieurs générations , et les nations civilisées convertirent l'ancienne manière de marier les filles en un marché , ou plutôt une vente , dont les deux familles stipuloient les conditions. Durant un grand nombre de siècles , les compagnes des peines et des plaisirs de notre vie ont été achetées et vendues à prix d'argent , et cet usage honteux se soutient dans quelques parties de ce monde , où les peuples sont encore inaccessibles aux sentimens de l'amour et de l'amitié. Ce n'est que dans les pays où l'indépendance et la liberté répandent leur douce influence que le choix d'une maîtresse et d'une épouse est toujours dicté par l'inclination , et que le don du cœur accompagne toujours celui de la personne.

Nos observations précédentes , sur la galanterie des anciens , ou sur leur étrange manière de faire l'amour , peut s'appliquer aux Grecs , qui , dans les premiers tems de leur histoire , ne connoissoient de l'amour que le desir animal. Ils laissoient rarement échapper l'occasion de se satisfaire , par la ruse ou par la violence , et se vengeoient souvent

par le meurtre de ceux qui entreprenoient de mettre obstacle à leurs coupables entreprises. Dans un tems où leurs mœurs étoient un peu plus civilisées, ils cherchoient beaucoup moins à plaire aux femmes par des assiduités et des attentions, qu'à les obtenir par le secours des philtres et des enchantemens, dans lesquels ils avoient la plus grande confiance.

Comme les deux sexes de la Grèce avoient ensemble très-peu de communication, les amans trouvoient rarement l'occasion de faire une déclaration à leur maîtresse, et y suppléoit, en inscrivant son nom sur les murs de sa maison, sur l'écorce des arbres, des promenades publiques, et sur les feuillets de ses livres. Les amans avoient aussi coutume d'orner de fleurs et de guirlandes la porte de la maison que leur maîtresse habitoit, d'y faire des libations de vin et d'en arroser l'entrée, avec les mêmes cérémonies que l'on pratiquoit dans le temple de l'amour. Les Grecs faisoient souvent usage de guirlandes dans leurs amours : en détachant sa guirlande, un homme annonçoit qu'il étoit amoureux; lorsqu'une fille en composoit une, elle fai-

soit tacitement le même aveu ; et quoique l'histoire n'en fasse pas mention, nous ne doutons pas que les deux sexes ne se servissent de ces mêmes guirlandes pour indiquer l'objet de leur amour.

Tels étoient les expédiens dont les Grecs se servoient pour déclarer leur amour ; ceux qu'ils mettoient en usage, pour en obtenir le succès, paroîtront tout aussi extraordinaires, et beaucoup moins conformes aux principes des peuples civilisés. Lorsqu'un Grec trouvoit de la difficulté à gagner les bonnes grâces de sa maîtresse, il ne redoubloit point de soins et d'attention, n'essayoit point de la séduire par des présens magnifiques ; les philtres et les enchantemens étoient la méthode unique et universelle des amoureux de ces tems. Les femmes de la Thessalie passaient pour fort habiles dans l'art de les composer : c'étoit toujours des hommes qui les donnoient aux femmes, et des femmes qui les donnoient à des hommes. La violence de ces breuvages aliénoit souvent l'esprit des personnes auxquelles on les faisoit prendre, et il arrivoit quelquefois qu'elles les privoient de la vie. Lorsque les philtres ne produisoient pas l'effet qu'on en attendoit,

on fabriquoit une image de cire qu'on faisoit fondre devant le feu ; elle représentoit l'objet aimé , et il passoit pour constant qu'à mesure que le feu l'échauffoit , l'amour échauffoit aussi le cœur de la personne désirée , et lui inspiroit , à la fin de l'opération , une passion violente pour l'individu en faveur duquel on l'avoit exécutée. Lorsqu'un amoureux parvenoit à s'emparer de quelque nippes ou meuble appartenant à sa maîtresse , il enterroit ce meuble auprès du seuil de sa porte , et se croyoit assuré de la victoire. Les Grecs employoient encore dans la même vue une infinité d'autres expédiens , non moins ridicules , dont le détail deviendrait trop fastidieux. J'observerai seulement que lorsqu'un homme ou une femme croyoit sentir l'atteinte de ces philtres amoureux , ils s'en faisoient donner d'autres qu'ils supposoient capables d'en détruire l'influence de ceux qui agissoient malgré eux sur leur inclination. Les vieilles de la Grèce ressembloient aux procureurs de notre siècle qui travaillent à se barrer mutuellement dans leurs opérations , rioient sans doute comme eux intérieurement , en jouissant d'un revenu fondé sur l'extravagance du public.

Telle étoit chez les anciens Grecs la marche des intrigues amoureuses. Il est probable, qu'ils n'avoient recours aux opérations magiques que pour obtenir le succès d'amours illégitimes ; car les femmes Grecques ne possédoient pas le droit de refuser un époux offert par leur famille ou par leur tuteur. Les soupirans , munis de leur approbation , étoient toujours sûrs d'obtenir la possession de leurs maîtresses ; et il ne paroît pas qu'ils s'inquiétassent beaucoup alors de mériter leur tendresse ou leur estime. Ces circonstances laissoient entre les deux sexes peu d'exercice à la galanterie ; et les expédiens dont nous venons de parler ne pouvoient être destinés qu'à séduire l'innocence et à déshonorer quelques filles foibles et imprudentes. Aucun motif ne pouvoit engager les hommes à les employer pour obtenir la femme dont ils vouloient faire leur épouse ou plutôt leur esclave.

Les Romains , qui prirent des Grecs presque toutes leurs coutumes , se servirent , à leur exemple , des philtres amoureux. Nous en trouvons la preuve évidente dans plusieurs passages de Virgile et de quelques autres poètes latins ; mais nous n'en

sommes pas réduits pour toute autorité au témoignage des poètes. Plutarque nous apprend qu'une potion amoureuse aliéna l'esprit de Lucullus, général célèbre dans l'histoire des Romains (1). Suétone raconte que Cæronia, épouse de Caligula, en fit prendre une à son mari qui lui causa plusieurs accès de folie; quelques écrivains assurent que Lucrèce fut la victime de cette manie, et qu'il mourut empoisonné par un breuvage de cette espèce. Les Romains employoient, à l'imitation des Grecs, les philtres et les charmes au succès de leurs intrigues galantes ou de leurs amours illégitimes; mais l'histoire ne dit point comment ils s'y prenoient pour faire des déclarations aux femmes qu'ils se proposoient d'épouser. On pourroit en donner pour raison que comme les femmes n'avoient pas le droit de disposer de leur

---

( 1 ) M. Alexandre a jugé à propos d'insérer dans une note, un avertissement à ses lecteurs, de ne pas croire à l'influence des philtres, enchantemens; et je crois que dans notre siècle, cet avertissement est en général très-inutile; et s'il est vrai, comme l'auteur anglois l'assure, qu'il y ait encore parmi nous des personnes susceptibles d'y croire, un avertissement ne les guérira pas de leur absurde manie.



personne , il étoit inutile d'obtenir leur consentement ; elles passaient toute leur vie en tutelle , et on ne s'adressoit probablement qu'au tuteur , qui étoit le maître absolu de choisir un mari pour sa pupille. On trouve très-souvent dans les auteurs romains , qu'un père , un frère ou un tuteur donna sa fille , sa sœur ou sa pupille en mariage ; mais je ne me rappelle pas avoir jamais lu que le postulant ait demandé le consentement de celle qu'il désiroit épouser. Et j'en suis d'autant plus étonné , que vers le déclin de l'Empire , les Romaines acquirent tout autant de considération et de liberté qu'elles en ont aujourd'hui en Europe.

Quoique les Celtes , les Gaulois , les Germains et les autres peuples du nord qui les avoisinoient n'achetassent point leurs femmes comme les Orientaux , elles n'en étoient pas moins en quelque façon les esclaves de leurs maris ; mais cette sorte d'esclavage , auquel on étoit familiarisé par l'habitude , n'avoit rien d'ignominieux. Les maris ne se croyoient pas dispensés d'avoir des égards et de la considération pour leurs épouses ; et comme elles apportotent souvent des dots considérables , nous ne serons pas surpris que les

hommes du nord , qui avoient généralement de la vénération pour le beau sexe, se soient conduits vis-à-vis d'elles avec une galanterie inconnue aux Grecs et aux Romains , qui les traitoient de barbares. Un habitant du nord ne se contentoit pas de posséder sa maîtresse, il vouloit aussi pouvoir compter sur son cœur ; et les femmes de ce pays n'en dispoient qu'en faveur de l'homme qu'elles estimoient et dont elles croyoient être aimées.

Les femmes des anciens Scandinaves étoient chastes , fières et avides de gloire. On les accoutumoit de bonne heure à mépriser les hommes qui passoient leur jeunesse dans une obscurité paisible ; et on ne parvenoit à leur plaire qu'à force d'assiduité, et sur-tout d'exploits militaires , dont les mœurs du pays faisoient un mérite indispensable. Il arrivoit souvent à un guerrier d'entretenir sa maîtresse du détail circonstancié de ses faits d'armes. Dans une fort belle ode , composée par le roi Régner Lodbrog, en mémoire de ses exploits, ce prince s'exprime de la manière suivante :

“ Nous combattimes ce jour-là, dit-il , avec nos épées ; et j'ai vu dix mille ennemis rouler dans la poussière près d'un promon-

toire d'Angleterre. Le sang distilloit de nos épées , une nuée de flèches obscurcissoit les airs , et les plaisirs que j'ai goûtés dans cette journée ne sont pas moins délicieux que les caresses de la beauté”.

“ Nous combattîmes avec nos épées : un jeune homme doit s'essayer de bonne heure dans les combats. Un homme doit en attaquer un autre avec intrépidité et lui résister de même : c'est en cela que consiste la gloire du guerrier. Celui qui aspire à toucher le cœur de sa maîtresse doit entendre sans émotion le cliqueti des armes ”.

“ J'ai combattu avec mon épée dans cinquante et une batailles , où j'ai vu flotter mes étendards. Dès ma première jeunesse j'ai teint dans le sang le fer de ma lance ; mais il est tems de renoncer aux combats. Je vois les nymphes d'Odin s'avancer pour me conduire à son palais ; j'y occuperai la première place et j'y boirai avec les dieux. Toutes les heures de ma vie sont écoulées”.

Dans une ode plus moderne , l'intrépide Harold fait l'énumération de ses exploits , dans l'espoir de toucher le cœur de sa maîtresse ; mais le refrain de sa chanson nous

annonce que la belle ne l'écouta pas favorablement.

“ Mes vaisseaux ont fait le tour de la Sicile ; ma flotte étoit brillante et nombreuse. Le vaisseau que je montois rama rapidement au gré de mes desirs. Quand je m'occupois uniquement de la guerre , je renversois tous les obstacles ; et cependant la belle Russe me méprise ”.

“ Dans ma jeunesse , j'ai combattu contre les guerriers de Drontheim ; ils avoient la supériorité du nombre. Le combat fut opiniâtre et terrible ; j'attaquai leur monarque et je lui fis mordre la poussière ; et cependant la belle Russe me méprise ”.

“ J'étois un jour sur un vaisseau avec quinze hommes pour tout équipage. La tempête battit le navire , les vagues écumantes le remplirent ; mais nous parvinmes à l'en débarrasser , et ce succès me fit espérer que je serois toujours heureux ; mais la belle Russe me méprise ”.

“ Je suis au fait de huit exercices différens. Ma valeur ne s'est jamais démentie. Je sais presser les flancs d'un coursier fougueux , sans craindre qu'il me désarçonne ; je sais

me soutenir et nager au milieu des vagues de la mer ; je sais glisser quand il le faut sur la glace , et lancer adroitement un javelot ; je sais manier la rame et conduire un vaisseau ; et cependant la belle Russe me méprise ”.

“ Peut-elle donc nier , cette jeune et belle inhumaine , qu’ayant pris poste auprès d’une ville située au midi de mes états , j’ai attaqué vaillamment mes ennemis et laissé de glorieux monumens de ma victoire ? et cependant la belle Russe me méprise ”.

“ Je suis né dans la Norwège , où les habitans savent manier l’arc avec tant d’adresse et de vigueur ; mais j’ai préféré de braver l’océan et de conduire mes vaisseaux à travers ses rochers , loin de l’habitation des hommes. J’ai parcouru toutes les mers ; et cependant la belle Russe me méprise ”.

Quoique les peuples du nord employassent les assiduités et la valeur militaire pour se faire aimer des belles , ils avoient aussi recours à d’autres expédiens , et il paroît que les charmes , les philtres ne passoient pas dans leurs opinions pour les moins efficaces. Odin , qui leur donna les premières notions de mythologie , et qu’ils adoroient depuis

comme le maître des dieux , s'exprime ainsi dans un de ses discours :

“ Lorsque je veux me faire aimer ou jouir de la vierge la plus chaste , je fais passer dans son cœur une flamme amoureuse ; elle est bientôt forcée de me tendre ses bras d'ivoire , de partager tous mes desirs et de les satisfaire”.

„ Je sais un secret précieux pour captiver toujours le cœur de ma maîtresse”.

“ Mais j'en sais un autre , que je ne découvrirai jamais à une femelle , excepté ma sœur et celle qui me reçoit dans ses bras. Ce qu'on possède seul a toujours un très-grand prix”.

Dans le *Hava - Maal* , où les sublimes discours d'Odin , on trouve quelques préceptes de galanterie pour se faire aimer de sa maîtresse sans le secours des philtres ou des opérations magiques.... “ Celui qui veut toucher le cœur d'une belle fille , doit lui tenir souvent des discours flatteurs , et lui faire beaucoup de présents. Il ne doit point cesser de louer sa beauté... Pour réussir en amour , il faut de l'intelligence.... Si tu veux triompher de ta maîtresse , vas la trouver durant la nuit : l'amour se plaît dans l'ombre et le silence. Ce qui est connu d'un tiers réussit rarement , etc. „

Chez les peuples dont nous venons de parler, les femmes ne s'en rapportoient pas toujours à la renommée sur le mérite et les talens de leurs adorateurs ; elles vouloient en juger elles-mêmes , et les soupirans s'empressoient de leur donner cette satisfaction. Une anecdote insérée dans l'histoire de Charles et de Grymer , tous deux rois de Suède , en fournit la preuve incontestable....

“ Le jeune Grymer s'étoit distingué dans les combats ; il savoit teindre son épée dans le sang des ennemis , gravir les montagnes escarpées , lutter , jouer aux échecs , tracer le mouvement des astres et lancer d'un bras vigoureux les pierres les plus pesantes. Ce jeune guerrier exerçoit souvent son adresse et ses talens dans l'appartement des femmes , en présence de la fille du roi ; et le desir de plaire à la princesse faisoit redoubler Grymer d'attention et d'activité. Un jour , après avoir terminé devant elle tous ses exercices , il osa lui demander si en supposant que le roi donnât son consentement , elle n'auroit point de répugnance à devenir son épouse ? La princesse lui répondit modestement : “ il ne m'est pas permis d'indiquer mon choix ; mais vous pouvez en faire la proposition à

mon père. „ La suite de l'histoire nous apprend que Grymer obéit à la princesse , et que le roi lui répondit avec colère , qu'il ne savoit pas encore assez manier son épée , que pour prétendre à sa fille , il falloit avoir remporté une victoire mémorable et fourni de la pâture aux animaux carnaciers. Charles finit cette mercuriale en indiquant à Grymer le héros renommé d'un royaume voisin. Quand vous l'aurez vaincu , lui dit-il , ma fille sera le prix de la victoire. Grymer passa chez la princesse et l'informa de ce qui venoit de se passer. Sa rougeur et son agitation annoncèrent qu'elle craignoit pour les jours de son amant , et blâmoit intérieurement son père de lui avoir imposé une tâche si dangereuse. Elle lui donna une armure impénétrable et une excellente épée. Grymer partit et revint recevoir la récompense promise , après avoir immolé le héros et exterminé presque tous les guerriers qui combattoient pour lui. Cette manière un peu féroce de traiter l'amour et de l'attacher au char sanglant de la victoire peut nous paroître extraordinaire ; mais les peuples du Nord n'étoient pas les seuls qui suivoient cet usage. Nous avons déjà parlé du prix que David



paya pour la fille de Saül , et j'ajouterai que les *Saccæ* , qui habitoient anciennement la Scythie , pratiquoient une coutume à-peu-près semblable et beaucoup plus extraordinaire. Parmi ces peuples , le jeune homme qui prétendoit à la main d'une jeune fille , étoit obligé de la défier à la lutte. S'il sortoit vainqueur de ce combat , il devenoit l'époux et le maître absolu de sa maîtresse. Si au contraire elle parvenoit à le terrasser , elle en faisoit son mari , mais il étoit en même tems son esclave. Dans l'isle de Borneo , la galanterie qui réussit le mieux vis-à-vis des femmes , est de leur présenter les têtes des ennemis , et plus cette sanglante collection est nombreuse plus le succès du galant est indubitable.

D'après les observations précédentes , on peut présumer que les anciens peuples du Nord faisoient de la tendresse mutuelle des deux sexes et des plaisirs de l'amour leur félicité suprême , puisqu'ils comparoient le plaisir de la victoire à cette jouissance pour en exprimer les délices. Il paroît aussi que les hommes épris de la beauté avoient la délicatesse de consulter l'inclination de leur maîtresse avant de solliciter l'approbation de son père ou de sa famille.

Autant les hommes mettoient de complaisance et d'humilité dans les propositions qu'ils faisoient à l'objet de leur amour, autant les femmes affectoient de dédain et de fermeté, lorsque le galant n'avoit pas le bonheur de leur plaire. Gida, fille d'un riche seigneur de la Norwège ayant été recherchée par Harald Harfagre, lui répondit d'un ton sévère, qu'avant de prétendre à se faire aimer d'elle, il falloit qu'il se distinguât par des exploits plus brillans que ceux dont il affectoit de se vanter. Cette réception n'étoit point rare. Les mœurs du tems autorisoient et forçoient en quelque façon les femmes à tenir cette conduite. Indépendamment de la sécurité personnelle que les femmes fondoient sur la réputation de leur mari, elles savoient que la valeur pouvoit seule alors ouvrir la carrière des honneurs et de la fortune, ou même assurer la subsistance qui dépendoit souvent du succès des excursions militaires. Les femmes ne se contentoient pas toujours, dit-on, de témoigner leur mépris par des paroles. On prétend que quand un adorateur avoit fait devant sa maîtresse ses exercices de guerre d'une manière dont elle n'étoit pas satisfaite, la belle, au

lieu de lui reprocher sa gaucherie , se saisissoit de ses armes , et lui montrait qu'elle savoit les manier plus adroitement que lui. Cette démonstration équivaloit au refus le plus humiliant et imposoit à ses prétentions un silence éternel.

Long-tems après avoir dévasté et repeuplé la plus grande partie de l'Europe , les descendans de ces peuples conservèrent les notions de galanterie qui leur avoient été transmises par leurs ancêtres , et les expédiens dont ils se servoient pour déclarer leur amour. “ L'amour , dit Guillaume de Montagnogout , accoutumé à pratiquer la complaisance ; l'amour est la source des actions généreuses ; l'amour n'a jamais d'autre volonté que celle de l'objet qu'il chérit. Tous ses desirs tendent à augmenter la gloire de cet objet. Quand on en forme de contraires à la vertu , on n'aime point , on n'est point digne d'être aimé. Je ne me suis jamais permis une pensée qui pût offenser ma bien-aimée , ni un plaisir qui pût blesser sa délicatesse ,. Tels étoient les préceptes que dicta l'institution de la chevalerie ; elle obligeoit le galant d'obéir aveuglement à la volonté de sa maîtresse. “ C'est le devoir d'un amant,

dit un Troubadour, de demander humblement à sa maîtresse, et le droit de sa maîtresse de lui commander despotiquement. Les loix de la galanterie rendent ses ordres aussi inviolables que les loix d'un souverain „ Nous avons déjà vu que ces ordres consistoient ordinairement à commander des faits d'armes ou des exploits militaires. Cet usage se soutint jusqu'à l'époque où l'on substitua les tournois aux combats sanglans. Mais ce fut encore l'amour qui conduisit les champions dans la lice. Ils recevoient des mains de la beauté le prix de la victoire; et les guerriers n'étoient pas moins jaloux de cette renommée que de la gloire qu'ils cimentoient du sang des ennemis.

*Fin du troisième Volume.*









J. W. R.  
P. 1